

La vérité

Une introduction à la vérité par sa pratique

Kai Froeb

À propos de cette traduction

Cette traduction a été réalisée automatiquement à l'aide de l'IA et n'a pas encore été entièrement relue par un être humain. Si vous y trouvez des erreurs, merci de nous les signaler à feedback@reflexivitypress.com. Toute personne ayant acheté le livre qui nous signale des erreurs recevra gratuitement la version corrigée au format e-book.

Auteur

Kai Froeb

https://kai.froeb.net

Éditeur

Reflexivity Press

Lisbonne

Édition Kai Froeb

Version la plus récente et corrections:
https://reflexivitypress.com/fr/livres/froeb-wahrheit

Remarques: feedback+fr.wahrheit.v1.10.54@reflexivitypress.com

Couverture: © Reflexivity Press, Kai Froeb.
https://reflexivitypress.com/fr/a-propos/langage-visuel/

Publication

2026-11-21

Traduction: 2026-11-25

Version 1.10.54

Typeset with LaTeX (LuaHBTeX, Pandoc + Eisvogel)

Note sur la genèse

Écrit avec le modèle de langage Claude (Anthropic). La conception, le contenu et la responsabilité incombent à l'auteur. La traduction a été réalisée avec l'aide de modèles de langage d'IA. La manière dont ce travail a été mené est décrite dans l'essai « La philosophie à l'ère des machines qui écrivent » :
https://reflexivitypress.com/fr/a-propos/machines-qui-ecrivent/

© Copyright 2026 by Reflexivity Press, Lisbonne.

Tous droits réservés. Toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon (art. L. 122-4 et L. 335-2 du Code de la propriété intellectuelle), sauf exceptions prévues par la loi.

Entraînement de l'IA: expressément autorisé (ZMC 1.4, article 11).

Zero Marginal Cost License 1.4 (ZMC 1.4)

Résumé accessible aux lecteurs

Ce qui n'a pas de coût marginal ne devrait pas rencontrer d'obstacles.

Vous pouvez

- **Lire, télécharger et copier** l'œuvre gratuitement.
- **Partager numériquement l'œuvre sans en modifier le contenu, à des fins non commerciales**, en mentionnant l'auteur, la source et la licence.
- Convertir son format et effectuer les adaptations techniques nécessaires à l'accessibilité, sans modifier le contenu.
- **Imprimer ou faire imprimer quelques exemplaires et les offrir** pour un usage personnel et non commercial ; les frais directs peuvent être remboursés sans majoration ni bénéfice.
- **Traduire l'œuvre** pour votre usage personnel, non public et non commercial.
- **Mettre en miroir l'œuvre inchangée** en accès libre : sans but commercial, avec la version, la date et un renvoi à la version actuelle.
- Utiliser individuellement l'œuvre pour l'enseignement et la recherche et la citer, à des fins non commerciales, selon les normes scientifiques, sans que les extraits ne remplacent l'œuvre.

Conditions

L'utilisation doit rester **non commerciale**. En cas de partage public, mentionnez, dans la mesure raisonnablement possible, **l'auteur, la source et la licence**. **Seul le titulaire des droits peut placer l'œuvre sous une autre licence ou en publier de nouvelles versions.** Vous ne pouvez ni imposer de restrictions juridiques ou techniques supplémentaires ni laisser entendre que l'auteur ou l'éditeur cautionne votre utilisation.

Tous les autres droits sont réservés

Cette licence n'autorise que les usages expressément indiqués. Tout autre usage nécessite une autorisation distincte du titulaire des droits, sauf s'il est déjà permis par la loi.

Les autorisations légales et les droits à rémunération demeurent inchangés. Les contenus de tiers peuvent être soumis à d'autres conditions.

Important : Ce résumé est fourni à titre indicatif et ne constitue pas une licence autonome. Seule la version intégrale de la **ZMC 1.4** fait foi :

https://reflexivitypress.com/fr/zmc/



À propos de l’auteur

Kai Froeb (né en 1963) est un philosophe et expert en informatique allemand vivant au Portugal. Son travail associe plus de trente-cinq années de recherche systématique sur Hegel aux possibilités offertes par l’intelligence artificielle, afin de développer une nouvelle forme de collaboration philosophique.

Sa pensée est radicalement interdisciplinaire. Il a étudié les mathématiques et l’informatique à l’Université d’Erlangen-Nuremberg, la gestion d’entreprise à l’EBS, ainsi que les études culturelles et le droit à l’Université à distance de Hagen. Parallèlement, il a approfondi la philosophie, la sociologie et l’histoire dans le cadre d’un Studium generale. Il a délibérément mené ces études sans les orienter vers l’obtention de diplômes, afin de préserver la liberté d’une voie indépendante de pensée et de recherche au-delà des frontières disciplinaires de l’université.

Depuis la fin des années 1990, Froeb dirige et développe **hegel.net**. Disponible en douze langues, le site a figuré pendant de nombreuses années parmi les premiers résultats des recherches internationales sur Hegel effectuées avec Google et est devenu l’une des principales ressources en ligne consacrées à la philosophie de Hegel. Il reste probablement, aujourd’hui encore, le site multilingue le plus étendu consacré à Hegel sur Internet.

Dans le cadre de **hegel.net** et de **hegel-system.de**, Froeb a également constitué de vastes archives de sources librement accessibles au public. La collection germanophone met à elle seule à disposition, en téléchargement gratuit, 506 éditions originales numérisées de Hegel et des hégéliens du XIXe siècle. À cela s’ajoutent des fonds dans d’autres langues, dont 19 ouvrages originaux en anglais.

Plus de quarante années d’expérience en programmation depuis 1980 constituent un autre fondement méthodologique de son travail. Son premier programme fut une réimplémentation d’ELIZA de Joseph Weizenbaum : ainsi se referme le cercle qui va des premières expériences d’intelligence artificielle à sa collaboration productive actuelle avec Claude. Froeb utilise son expertise informatique non seulement sur le plan technique, mais aussi comme instrument

de pensée : il analyse les structures sociales et philosophiques avec la précision d'un architecte logiciel.

Froeb développe une œuvre philosophique indépendante qui s'inscrit dans la tradition de Hegel tout en cherchant à la poursuivre dans les conditions du présent. En son centre se trouve une approche performative originale de la vérité, qui constitue le fondement commun de ses livres philosophiques. La vérité n'y apparaît pas seulement comme l'objet d'énoncés, mais comme un mouvement qui doit également faire ses preuves dans la forme même de la pensée et de l'exposition.

Son projet est celui d'une démystification par la clarification conceptuelle : pénétrer par la pensée toute limite, y compris celle de ce qui paraît d'abord inaccessible. Chez lui, la forme suit le contenu : la structure, les concepts et la méthode se règlent sur la chose elle-même. Il recherche en même temps l'accessibilité : présenter une philosophie exigeante avec la plus grande clarté possible, dans l'esprit de la meilleure tradition scientifique anglo-américaine, sans la simplifier.

Son motif directeur est la formule de Hegel : « Le vrai est le tout » — la recherche d'une intégration qui n'ait rien à refouler.

Zur Herkunft der Frage

In Belgien war ich der Deutsche, in Deutschland derjenige, der schlecht Deutsch sprach, weil er woanders aufgewachsen war. Ich habe viel gelesen. Ob ich las, weil ich Außenseiter war, oder Außenseiter blieb, weil ich las, kann ich nicht sagen.

In meine Schule in Belgien gingen Kinder aus vielen Ländern; die Stadt war Sitz europäischer Firmenzentralen. Zu Hause gab es Dinge, die man nach außen nicht erzählte, und ich habe sie ausgesprochen — weniger aus Trotz als aus Neugier darauf, warum sie unter der Decke bleiben sollten.

Als Redakteur einer Schülerzeitung abonnierte ich die Nachrichtendienste der veschiedenen deutschen Parteien, damals noch auf Papier. Dieselben Ereignisse, in jedem Dienst ein anderes Ereignis. Mehr als die Unterschiede beschäftigte mich, wie wenig die Fakten dabei zu stören schienen.

Im Religionsunterricht kam nur das Christentum vor. Die anderen Religionen habe ich mir selbst angesehen, dann alternative Weltbilder, konkurrierende physikalische Theorien, verschiedene Geschichtswissenschaften bis zu denen, die den Begriff der Geschichte bestreiten. In Gesprächen an politischen Ständen und an Haustüren stellte sich dabei immer dieselbe Frage: Womit fängt man an, wenn der andere die eigene Grundlage nicht teilt? „So steht es geschrieben" erreicht niemanden, der die Schrift nicht anerkennt. „Das ist erwiesen" erreicht niemanden, der der Instanz misstraut, die es erweist.

In der Mittelstufe fiel mir auf, dass sich vieles von dem, was ich gelesen hatte, widersprach. Seither suche ich die Perspektive, aus der es sich zusammendenken lässt.

Die Frage ist seitdem größer geworden. Bei Covid, beim Krieg in der Ukraine, in den Echokammern der Netze: Wer der einen Seite nicht glaubt, glaubt damit noch nicht der anderen. Woran hält man sich dann?

Jeder tut es täglich. Man prüft, verwirft, bleibt bei etwas. Die Frage ist, woran.

TABLE DES MATIÈRES

Quel genre de livre est-ce là 1

Avant-propos 3

Partie I : Ce que nous faisons déjà 5
Chapitre 1: Vous êtes en train de vérifier si ceci est vrai 5
Chapitre 2: Vous ne pensez pas dans le vide 7
Chapitre 3: Vous apportez déjà tout - L'activité cachée du connaître . 10
3.1 La symphonie cachée 10
3.2 L'extension de nos sens 11
3.3 L'action comme source de connaissance 12
3.4 Le dépassement d'anciennes querelles 12
Chapitre 4: Les pré-jugements comme points de départ productifs . 13
Chapitre 5: Comment du multiple naît l'un - Le principe vivant de l'éléphant 17
Chapitre 6: Le tout vivant 21
6.1 L'ordinateur qui est soudain « mort » 21
6.2 L'équipe qui fonctionne - ou précisément pas 22
6.3 La mélodie qui ne se trouve pas dans les sons 22
6.4 Votre propre vie - plus que des événements 22
6.5 L'éléphant comme tout vivant 23
6.6 Émergence - quand du nouveau surgit 23
6.7 La signification pratique 24
6.8 Retour au principe de l'éléphant 24
Chapitre 7: Quand quelque chose se contredit 24
Chapitre 8: Tout doit s'accorder - Le principe vivant du détective . . 26
8.1 La structure universelle de la cohérence 27
8.2 Sauver les phénomènes 27
8.3 L'énigme de l'accident de la route 28
8.4 Quand des résistances se montrent 29
8.5 La révolution scientifique comme travail de détective . . . 29
8.6 La cohérence vivante 30
Chapitre 9: Les différentes sortes d'indices 30
9.1 La sagesse de la compétence inconsciente 30
9.2 Les différentes qualités d'indications 31
9.3 Détectives du quotidien - vos propres règles du pouce . . . 32
9.4 L'art de l'intégration 32

9.5 Quand des sources se contredisent 33
9.6 Le travail de détective réfléchi 33
9.7 Contre deux unilatéralités 34

Partie II : Ce que signifie l'accord **35**
Chapitre 10: La comparaison qui n'en est pas une - Comment cohérence et correspondance se rejoignent 35
10.1 Le dilemme apparent 35
10.2 La séparation apprise entre intérieur et extérieur 36
10.3 Tout ce avec quoi nous vérifions 37
10.4 La comparaison qui a réellement lieu 39
10.5 Nous vérifions en agissant 40
10.6 La chose est plus que notre image actuelle 41
10.7 La résistance comme indicateur 43
10.8 Comment cohérence et correspondance collaborent . . . 44
10.9 Pourquoi ce discernement est libérateur 45
10.10 L'application pratique 45
Chapitre 11: Ce qui repousse - et ce que nous modifions ce faisant . . 47
11.1 Combien la résistance se manifeste de façons différentes . 47
11.2 Qui vérifie modifie 49
11.3 Le rétrocouplage 50
11.4 Quand la résistance est supprimée 51

Partie III : Vérifier différemment **53**
Chapitre 12: Les différents domaines de la réalité 53
12.1 Ce qui est et qui nous sommes 53
12.2 Ce qui est fait et ce qui ne l'est pas 53
12.3 Comment la vérité se confirme diversement 54
12.4 L'erreur de catégorie 55
12.5 Distinguer sans séparer 55
Chapitre 13: Comprendre ce qui est fait 56
13.1 Vous interprétez sans cesse 56
13.2 La fin 56
13.3 Comment on parle de vérité à propos de textes différents . 57
13.4 Les questions sans lesquelles on serait aveugle 58
13.5 Là où la reconstruction ne suffit pas 59
13.6 Le tout d'une œuvre 59
Chapitre 14: Quand le cœur pense et que la tête sent 60
14.1 La contradiction qui renvoie à l'unité 60
14.2 Ce que le sentiment accomplit et où il trompe 61
14.3 Comment la contradiction se résout 61

Partie IV : Former et défendre la mise à l'épreuve **63**
Chapitre 15: Science et changement de paradigme 63
15.1 Vérifier qui se vérifie lui-même 63
15.2 Ce qui fait la méthode 64
15.3 Quand tout l'édifice vacille 64
15.4 Raisonnable aussi dans le bouleversement 66
Chapitre 16: Pourquoi vérifier libère 67
16.1 Ce que rend possible le fait de comprendre 67
16.2 Vérifier ensemble 68
16.3 Qui trompe doit entraver le fait de vérifier 68
Chapitre 17: Quand, au nom de la vérité, on entrave le fait de vérifier 69
17.1 La pensée en camps 69
17.2 Au nom du bien 70
17.3 Principes détournés 71
17.4 À quoi l'on reconnaît un fait de vérifier détourné 72
17.5 Vrai vers l'intérieur, faux vers l'extérieur 73
17.6 Quand l'État dirige le fait de vérifier 73
17.7 Direction dans la pandémie 75
17.8 Capable de se défendre sans basculer 77
17.9 Des citoyens majeurs plutôt que des ministères de la vérité 77
Chapitre 18: Quand la méthode elle-même est falsifiée 78
18.1 La falsification du fondement 78
18.2 Comment procède la falsification 79
18.3 À quoi vous reconnaissez la falsification 80
18.4 La falsification au-dehors 81
18.5 Quand l'analyse devient barrage 82
Chapitre 19: Calibration 82
19.1 Ce que vous savez des pays étrangers 83
19.2 Quand chaque énoncé est exact 85
19.3 Propagande 86
19.4 Le premier niveau : vérifier des énoncés isolés 87
19.5 Le second niveau : la répartition 89
19.6 Quand personne ne censure et que l'on filtre pourtant . . 90

Partie V : La vérité comme processus **93**
Chapitre 20: Vérité et processus de vérité 93
20.1 Ce que signifie « Le vrai est le tout » 93
20.2 La vérité comme processus 94
20.3 Le tapis roulant et l'autre infinité 95
20.4 Beaucoup de chemins, une direction 96
Chapitre 21: Ce texte fait-il ce qu'il dit ? 97
21.1 Le chemin 97
21.2 L'épreuve 98
21.3 Où cela continue 100

Annexe A : Ce que les théories de la vérité ont vu **103**
A1 Introduction : une vieille querelle . . . 103
A2 Comment la querelle est née . . . 104
Différents moments d'une même recherche . . . 104
Pourquoi l'un d'eux est devenu à chaque fois la mesure . . . 104
A3 Le scepticisme pyrrhonien : suspendre le jugement . . . 104
A4 La théorie de la correspondance : la résistance montre la direction 106
A5 La théorie de la vérité-cohérence : le système doit s'accorder . . . 107
A6 Le pragmatisme : les fruits montrent l'arbre . . . 108
A7 La théorie du consensus : la recherche commune comme critère de vérité . . . 109
A8 Kant : la limite vue de l'intérieur . . . 109
A9 Après Kant : valoir plutôt que s'accorder . . . 111
A10 Le constructivisme : nous créons notre réalité . . . 113
A11 Le tournant pragmatique du langage : Wittgenstein, Austin, Strawson 114
La vérité comme jeu de langage . . . 114
Les règles du jeu de la vérité . . . 114
A12 Heinrichs : le concept quadruple de la vérité . . . 115
A13 Les précisions analytiques : du prédicat de vérité au pluralisme de la vérité . . . 117
Tarski : la précision pour le cas particulier formel . . . 117
Le déflationnisme : le prédicat mince et la pratique dense . . . 117
Les truthmakers : la résistance reçoit un nom . . . 118
Le pluralisme alèthique : le voisinage analytique des domaines 119
Un voisin méthodique : la calibration bayésienne . . . 119
A14 La théorie critique : vérité et libération . . . 120
Ce que Horkheimer et Adorno ont vu . . . 120
Pourquoi la recherche de la vérité libère . . . 120
Ce qui demeure et où ce livre va plus loin . . . 120
A15 Ce que chaque position a vu . . . 121
Les moments et leur absolutisation . . . 121
Pourquoi ce n'est pas de l'éclectisme . . . 121
Pourquoi ce n'est pas une recherche d'harmonie . . . 122
A16 Le principe de l'éléphant appliqué à l'histoire de la philosophie . 122
Le parallèle . . . 122
L'éléphant . . . 123
L'épreuve de la méthode propre . . . 123
A17 Conséquences pratiques : de la querelle à la coopération . . . 123
Pour la compréhension de l'histoire de la philosophie . . . 123
Pour la discussion actuelle . . . 123
Contre la guerre de camps en philosophie . . . 124
A18 La tradition comme ressource vivante . . . 124
Ce que cet examen accomplit . . . 124
La tradition vivante . . . 124

La tâche 125

Annexe B : la recherche de la vérité et la logique de Hegel - un éclairage réciproque **127**
B1 Pourquoi cette annexe ? 127
B2 Les trois degrés : être - essence - concept 127
Logique de l'être : l'expérience immédiate 127
Logique de l'essence : les structures de la réflexion 128
Logique du concept : l'autodétermination 129
B3 Thèmes clés en détail 130
Le paraître et la réflexion 130
Apparence et réalité 130
Les trois formes de la justification 131
Dépassement 132
B4 Convergences méthodologiques 132
Auto-application performative 132
Développement plutôt que définition 132
Complétude systématique 133
« Le vrai est le tout » 133
Mauvais et vrai infini 134
B5 Où les textes procèdent différemment 134
Hegel : systématique-spéculatif 134
Ce texte : performatif-pratique 134
B6 Ce que nous pouvons apprendre de Hegel (sans devenir hégélien) 135
B7 Ce que Hegel pourrait apprendre de ce texte 135
B8 Conclusion : éclairage réciproque 135

Annexe C : preuves **137**
Pour le chapitre 15 137
Pour le chapitre 17 137
Pour le chapitre 18 141
Pour le chapitre 19 141
Pour l'annexe A : scepticisme pyrrhonien 142
Pour l'annexe A : Kant 142
Pour l'annexe A : Heinrichs 143

Glossaire **145**
Indications pour l'utilisation 145
Auto-référence 145
Calibration 146
Certitude 147
Changement de paradigme 147
Cohérence 148
Complétude vivante 148

Connaître 149
Consistance performative 149
Contradiction 150
Correspondance 150
Dépassement 151
Économie du contrôle 151
Expérience (au sens d'expérimentation) 152
Falsification du fondement 153
Formes de vérité 153
Immunisation 154
Intégration 154
Interprétation 155
Inversion 156
Mise à l'épreuve 156
Pensée en camps 157
Performatif 157
Perspective 158
Pluralisme orienté 158
Pré-jugement 159
Principe de l'éléphant 160
Principe du détective 160
Processus de vérité 161
Résistance 161
Sauver les phénomènes 162
Savoir 163
Trilemme de Münchhausen 163
Vérité 164

QUEL GENRE DE LIVRE EST-CE LÀ

Ce livre n'affirme rien de la pensée qui ne puisse être vérifié sur votre propre pensée. C'est sa manière d'être construit, et elle a des conséquences pour la lecture.

Le livre n'explique pas la vérité de l'extérieur : il conduit à travers le processus qui s'accomplit de toute façon dans le fait de vérifier, et il rend explicite ce qui s'y passe. C'est pourquoi des expériences figurent dans le texte. Des plus importantes d'entre elles dépend la question de savoir si ce qui est écrit ici est exact ; les autres montrent à quoi ressemble une pensée dans l'action que l'on accomplit soi-même.

Les chapitres s'appuient les uns sur les autres : chacun présuppose le précédent. Les expériences durent rarement plus d'une minute ; ce qu'elles doivent montrer ne se montre qu'à celui qui les exécute.

Le texte ne s'appuie sur aucune autorité et ne présuppose rien qu'il ne développe. Lorsqu'un chapitre renvoie en avant, son argument tient aussi sans cette anticipation. Un texte sur la vérité qui s'appuierait sur ce qui est reconnu aurait manqué son sujet.

Les annexes. La manière dont la démarche de ce livre se rapporte aux théories de la vérité connues - correspondance, cohérence, consensus, pragmatisme et les autres - figure dans l'annexe A. La manière dont elle se rapporte à la logique de Hegel figure dans l'annexe B. Toutes deux sont placées à la fin parce que le corps du livre doit pouvoir s'en passer ; qui les lit d'abord n'y perd rien. L'annexe C indique les sources des cas que cite la partie IV, ainsi que les références relatives aux sections sur le scepticisme pyrrhonien et sur Kant dans l'annexe A. Les cas ne portent aucun argument ; ils le montrent sur du réel et doivent donc être exacts.

AVANT-PROPOS

Ce texte parle de la vérité en l'accomplissant. Il part d'une affirmation que vous pouvez vérifier sur vous-même : que vous savez depuis longtemps ce qu'est la vérité, parce que vous la revendiquez dès que vous tenez quelque chose pour vrai ou faux.

Ce qui se construit ici doit tenir au-delà du jour, parce que cela est développé à partir de ce que tout être pensant fait de toute façon lorsqu'il vérifie. Si certaines questions philosophiques anciennes se dissolvent en chemin, vous pouvez le vérifier vous-même aux différents endroits.

À une époque où des camps aux fronts durcis se font face, ce texte cherche une troisième voie. Il mise sur un discernement que chacun peut vérifier après coup, plutôt que sur le sermon ou la morale. Qui comprend ce qu'il fait en pensant peut traiter plus consciemment des schémas qu'il suivait jusque-là sans le remarquer.

Une indication pour la lecture. Les concepts de ce texte sont développés au fil de l'exposé, non définis au préalable - qui fait le chemin n'a pas besoin d'une liste de vocabulaire. Un glossaire figure néanmoins à la fin ; il est destiné au cas où un mot apparaîtrait dans un sens qui s'écarte du sens courant, ou à qui voudrait plus tard rechercher quelque chose sans retrouver le passage. Qui lit de façon suivie peut l'ignorer sans scrupule.

Sur la traduction des citations : Les citations de Hegel et d'autres auteurs de langue allemande sont, pour cette édition, traduites à partir du texte allemand, dans la terminologie de ce livre, et non reprises d'une traduction existante. Lorsqu'il existe plusieurs traductions faisant autorité, chacune interprète à sa manière ; la traduction donnée ici suit l'interprétation du livre. Pour qu'on puisse vérifier la restitution, le texte allemand est joint : entre parenthèses après la citation, pour les citations plus longues dans un paragraphe distinct en dessous ou dans la note qui documente la citation. Les tournures très brèves (moins de quatre mots) figurent sans l'original, et les citations qui figurent déjà dans le texte allemand dans une autre langue restent inchangées.

PARTIE I : CE QUE NOUS FAISONS DÉJÀ

Chapitre 1: Vous êtes en train de vérifier si ceci est vrai

Remarquez-vous ce qui se passe en ce moment ? Vous lisez ces lignes - et que fait votre jugement pendant ce temps ? Est-ce exact ? Est-ce convaincant ? Où l'auteur veut-il en venir ?

Cette vérification se déroule sans que vous ayez décidé de la faire. La contre-épreuve montre si on peut l'interrompre : continuez à lire sans évaluer. Même constater si cela réussit serait déjà de nouveau une vérification.

Ce que vous venez de traverser était la première expérience - elle a commencé avant que vous sachiez qu'il y en a une. Il en ira de même par la suite : rien n'est affirmé sur votre pensée que vous ne puissiez vérifier vous-même. Les expériences à venir sont donc signalées, afin que vous puissiez vous arrêter et réellement essayer. Leurs dépouillements sont des offres de comparaison, non des prescriptions. Si votre constat diffère, vous avez trouvé soit une limite de ce livre, soit une particularité de votre pensée, et l'une comme l'autre peuvent être vérifiées plus avant.

Si cette vérification est en cours, alors vous savez déjà ce qu'est la vérité ; sinon vous ne pourriez pas vérifier. Un enfant qui ne peut pas encore distinguer le vrai de l'invraisemblable n'accomplirait pas cette vérification. La distinction englobe plus que le mensonge : l'erreur aussi, l'ignorance et le malentendu. Ce qu'ils ont en commun, c'est qu'ils se laissent vérifier.

La question « Qu'est-ce que la vérité ? » a ainsi une propriété particulière. Elle se rapporte nécessairement à elle-même. Car si vous demandez « Qu'est-ce que la vérité ? », vous voulez une réponse vraie. La question présuppose déjà ce qu'elle cherche à éclaircir.

Ce n'est pas une faute ni un cercle. Cela montre que la vérité n'est pas quelque chose que nous pourrions considérer de l'extérieur comme un objet. Nous sommes toujours déjà au beau milieu du processus de vérité, dans la recherche, la

découverte et la poursuite de la recherche. Nous y nageons comme des poissons dans l'eau.

Quand quelqu'un affirme « Demain, il pleuvra » (DE: „Morgen wird es regnen"), vous ne vous attendez pas à ce qu'il dise « C'est comme ça » (DE: „Das ist halt so") ou « Tu dois me croire sur parole » (DE: „Das musst du mir glauben"). Vous attendez des fondements : « La météo le dit » (DE: „Die Wettervorhersage sagt das") ou « Les nuages ont cet aspect-là » (DE: „Die Wolken sehen danach aus"). Qui avance une telle affirmation sans aucune raison et ne veut pas non plus en donner affirme certes quelque chose, mais ne le soumet pas à la mise à l'épreuve ; pour les autres, cela reste une simple opinion ou affaire de croyance.

Vérité↑ et justification vont donc ensemble comme question et réponse. Une « vérité » qui par principe ne se laisse pas justifier est une contradiction en soi. Vous pouvez l'observer dans votre lecture : ce qui est vérifié, ce n'est pas seulement ce qui est affirmé, mais aussi si cela est justifié.

Lorsque vous argumentez, ne serait-ce qu'en pensée, vous présupposez en outre qu'il y en a d'autres qui peuvent comprendre et juger vos arguments. Même seul dans votre chambre, vous ne cherchez pas la vérité solitairement : vous pensez dans une langue que vous partagez avec d'autres, vous utilisez des concepts que d'autres comprennent, et vous vous orientez sur des critères de rationalité qui ne valent pas seulement pour vous.

Que la question de la vérité se rapporte à elle-même, cela s'appelle l'autoréférence. Cela veut dire : certaines questions portent déjà leur réponse en elles, non comme résultat tout fait, mais comme pratique qui accomplit déjà l'acte de questionner.

Ici peut se dissoudre un vieux problème philosophique, le trilemme de Münchhausen de la justification. Le nom raconte déjà la chose : un trilemme est un dilemme à trois issues au lieu de deux - et les trois sont barrées. Et Münchhausen est ce baron menteur qui prétend s'être tiré du marais en se tirant lui-même par les cheveux - c'est précisément ce que toute justification qui doit se justifier elle-même semble devoir tenter. Le trilemme dit : toute justification conduit soit à un regrès infini (A est justifié par B, B par C, et ainsi de suite), soit à un cercle (A justifie B, B justifie A), soit à une rupture dogmatique (X vaut, point final).

Le trilemme présuppose tacitement quelque chose : il pense la justification comme une chaîne. Une proposition en soutient une autre qui en soutient une autre - et une chaîne doit soit se poursuivre éternellement, soit se refermer, soit se rompre quelque part. Sous cette présupposition, le trilemme a raison : les trois voies sont barrées. Seulement, la présupposition est fausse - et ce que nous venons de faire le montre. Nous n'accrochons pas une première proposition à une proposition zéro. La question de la vérité tient autrement : elle ne se laisse

pas contester sans que la contestation l'accomplisse. C'est l'auto-justification performative, performative parce qu'elle consiste dans l'action et non dans une proposition. Elle n'est pas un axiome posé de l'extérieur, mais une prise qui se trouve dans l'accomplissement. Et elle se confirme dans ce qui en résulte : dans le fait que le tout qui se construit sur elle tient et se laisse vérifier. Le fondement d'un commencement est la structure qui en naît, non un maillon supplémentaire avant le premier.

Ainsi se tient une voûte : aucune pierre n'est suspendue à un crochet dans le ciel - les pierres se maintiennent mutuellement, et c'est précisément pour cela que l'arc porte. Un cercle, certes, mais seulement au sens où toute voûte en est un : les pierres se portent les unes les autres, et aucune ne présuppose ce qu'elle doit seulement prouver. Les pierres de cet arc ne sont pourtant pas des propositions qui se présupposent mutuellement, car un cercle de telles propositions n'assurerait que le fait que tout s'accorde. Ce sont l'accomplissement, qui ne se laisse pas contester, et la structure qui en naît. L'histoire de Münchhausen est un mensonge parce qu'il tire là où il n'y a rien à tirer. La pensée ne se tire pas par les cheveux - elle s'assemble en arc, et la preuve est que cela tient.

Vous n'avez donc pas à apprendre laborieusement ce qu'est la vérité : vous la cherchez déjà. La tâche n'est pas d'acquérir de l'extérieur un concept de la vérité, mais de prendre conscience de ce que vous faites en cherchant - et de le faire ensuite mieux.

Chapitre 2: Vous ne pensez pas dans le vide

Avec quoi vérifiez-vous en réalité la vérité ? Avec votre pensée. Mais cette pensée ne flotte pas librement dans le rien. Elle a des présuppositions que vous ne pouvez pas ôter comme un manteau.

> Expérience 2 : Une phrase sans signification
>
> Essayez de comprendre la phrase suivante sans présupposer que les mots ont une signification : « Le ciel est bleu. » (DE: „Der Himmel ist blau.“)
> Essayez réellement - ne continuez pas à lire, essayez d'abord.
> Que s'est-il passé ? Cela n'a pas marché - cela ne peut pas marcher : la tentative de nier la signification des signes pendant que vous lisez des signes se supprime elle-même. Il vous faudrait cesser de lire pour vous débarrasser de la présupposition - mais alors l'expérience serait terminée, non réussie.

> Ou essayez ceci : pensez sans présupposer que vos pensées peuvent se rapporter à quelque chose. Cela aussi est impossible. Une pensée qui ne se rapporte à rien n'est pas une pensée. Ce serait comme une flèche sans cible, un geste de désignation sans direction.

Cette expérience était construite autrement que la première. Là, il s'agissait de savoir si quelque chose peut s'observer sur soi-même ; ici, de ce que quelque chose ne peut pas être contesté sans qu'on le fasse.

La différence décide de ce que signifie un constat divergent. Là où une expérience demande une observation, l'écart est un résultat. Là où elle se supprime elle-même, le rapport « chez moi, cela a pourtant marché » (DE: „bei mir ging es doch“) serait une affirmation qui ne se laisse pas exécuter : on ne pourrait pas indiquer ce qui aurait réussi.

Les deux sortes existent. La distinction tient à la possibilité de formuler le contraire sans contradiction.

Quand vous lisez ces lignes et les évaluez, vous présupposez déjà beaucoup de choses : que vos pensées se rapportent à quelque chose, à ces mots et à ces idées ; qu'on peut connaître si ce qui est dit est exact, et qu'il y a des fondements pour lesquels quelque chose est juste ou faux ; que la réflexion rapproche de la vérité et que les erreurs peuvent être découvertes et corrigées ; que d'autres êtres humains peuvent comprendre vos pensées ; et que des principes logiques valent, l'absence de contradiction et la cohérence de la conséquence.

Cela ne vous est le plus souvent pas conscient. Cela appartient à la structure de la pensée : sans ces présuppositions, on ne peut pas penser.

On les appelle donc indépassables. Cela veut dire : vous ne pouvez pas remonter en deçà de ces présuppositions, ni les considérer ou les justifier « de l'extérieur » sans les employer déjà. C'est comme si vous vouliez sortir de votre peau pour voir à quoi vous ressemblez.

Et qui vérifie ici ? Non pas une « pensée » abstraite, mais vous, comme personne pensante : vous assemblez ces mots en une pensée et décidez si c'est exact.

Le sceptique radical - celui qui affirme « Nous ne pouvons rien savoir du tout » (DE: „Wir können gar nichts wissen“) - s'empêtre dans une auto-contradiction performative. Performatif↑ signifie : dans l'accomplissement, dans l'exécution. Sa contradiction ne réside pas dans ce qu'il dit, mais entre ce qu'il dit et ce qu'il fait ce faisant.

Qui dit « Nous ne pouvons rien savoir » (DE: „Wir können nichts wissen“) prétend savoir que nous ne pouvons rien savoir. Il emploie des concepts et attend d'être compris. Il donne des fondements à son scepticisme et présuppose par là que les fondements comptent pour quelque chose. Il veut convaincre les autres

et suppose par là que les êtres humains peuvent changer d'avis par discernement. Bref : il réfute sa thèse par la manière dont il la soutient.

Qui y soupçonne un artifice peut en faire l'épreuve : qu'il essaie de soutenir le scepticisme sans donner de fondements et sans vouloir être compris. De l'espace des fondements et des significations, on ne peut pas sortir ; toute tentative de le nier le met à contribution. Qui n'affirme rien du tout et se contente de suspendre son jugement échappe à l'auto-contradiction ; que lui aussi pèse des fondements dans ce faisant, l'annexe A le montre.

Dans ce constat se trouve encore quelque chose : qui doute fait confiance. Il fait confiance au fait que douter en vaut la peine - que cela vérifie mieux que l'adoption aveugle, que cela sert la vérité. Cette confiance ne se laisse pas dissoudre dans le doute sans abandonner le doute lui-même. Doute et confiance ne sont pas des adversaires ; ils sont les deux faces de la même recherche.

On peut essayer de repartir de zéro et de douter de tout ce qui peut être mis en doute. Qui le fait sérieusement se heurte à cette limite : même dans le doute le plus radical, le doute lui-même reste indubitable. Qui doute, pense, et qui pense, est. Mais dans ce « je pense », il y a déjà beaucoup : vous comprenez des mots, vous connaissez des corrélations, vous vous rapportez au monde, vous attendez que d'autres puissent vous comprendre.

Le « je » n'est pas simplement là comme une chose dans l'espace. Il naît dans l'accomplissement - à l'instant où vous assemblez toutes vos expériences, concepts et discernements en votre image du monde.

La tentative de repartir de zéro, René Descartes l'a entreprise de la manière la plus célèbre. Son « Je pense, donc je suis » (DE: „Ich denke, also bin ich“) est la formulation la plus connue de la limite qu'il rencontra alors.

Un fondement solide est ainsi trouvé. Il n'est pas un dogme indubitable, mais la propre pratique de pensée, qui ne se laisse pas renier sans se confirmer ; le doute confirme ce fondement au lieu de l'ébranler. La question « Peut-être ne puis-je rien savoir du tout, peut-être tout est-il illusion » (DE: „Vielleicht kann ich gar nichts wissen, vielleicht ist alles Illusion“) perd ainsi son aiguillon : qui la pose sait déjà ce que serait le savoir et ce que serait l'illusion.

Chapitre 3: Vous apportez déjà tout - L'activité cachée du connaître

> Expérience 3 : La table brune
>
> Regardez autour de vous. Peut-être voyez-vous une table, une chaise, une fenêtre. « C'est une table brune » (DE: „Das ist ein brauner Tisch") - rien ne pourrait être plus simple, n'est-ce pas ? Vous regardez, vous voyez, vous le savez. Terminé. Mais est-ce vraiment aussi simple ?

Que se passe-t-il dans cet instant en apparence simple ? Pour dire « C'est une table brune » (DE: „Das ist ein brauner Tisch"), vous accomplissez déjà toute une symphonie de la connaissance, dont vous ne remarquez le plus souvent rien.

3.1 La symphonie cachée

Le concept « table », vous ne le lisez pas simplement - vous l'apportez, à partir de tout ce que vous savez des tables. D'où savez-vous que c'est une table ? Un visiteur venu d'une autre étoile, qui n'a jamais vu de table, ne verrait qu'une structure énigmatique. Là où l'expérience lui manque, le concept lui manque aussi, et sans concept il ne reconnaît pas ce qu'il voit. Vous, vous reconnaissez aussitôt : c'est fait pour manger, écrire, poser des choses. Vous la distinguez en un éclair d'un tabouret (trop bas), d'une étagère (verticale), d'un lit (pour s'allonger) - avec une sûreté qui ne provient d'aucune définition.

Le « brun » est tout aussi complexe. Est-ce vraiment « brun » ? Ou acajou, marron, noisette ? Où le brun cesse-t-il et où commencent le rouge ou le noir ? Cette limite n'est pas donnée dans la nature - elle est marquée culturellement. Les langues divisent le spectre des couleurs différemment. Le russe, par exemple, a deux mots de base propres pour le bleu clair et le bleu foncé, et qui parle russe distingue plus vite, de façon mesurable, des nuances de bleu situées de part et d'autre de cette limite. Votre langue contribue à façonner ce que vous voyez.

Peut-être votre voisin et vous voyez-vous ce « brun » effectivement de manière différente. Ce que vous appelez sans équivoque jaune peut paraître verdâtre à votre partenaire. Cela ne tient pas nécessairement à des différences culturelles - cela peut simplement tenir à ce que l'un de vous perçoit certaines couleurs autrement. Parmi les hommes d'origine nord-européenne, environ un sur douze distingue moins nettement le rouge du vert que la plupart des gens ; pour lui, une baie rouge se détache à peine du feuillage.

Quand un sens est limité, les autres sont souvent exercés davantage, et parfois la limitation est elle-même un avantage. Beaucoup d'aveugles apprennent à entendre au son de leurs pas la taille d'une pièce, et à lire avec les doigts. Et qui est daltonien rouge-vert perce à jour certains camouflages colorés qui trompent les voyants normaux, parce que la couleur ne le distrait pas de la forme et de la texture. Il n'y a donc pas une seule « bonne » manière de voir ; les différents accès à la réalité peuvent se compléter.

Votre capacité de synthèse - l'assemblage du multiple en un - est la prestation qui se remarque le moins. Vous ne voyez pas des couleurs et des formes isolées, mais une chose unitaire. Du flot des impressions sensibles - couleurs, formes, ombres, reflets, peut-être aussi bruits et odeurs - vous assemblez « une table ». C'est une prestation de votre esprit, accomplie à nouveau à chaque instant - et qui peut échouer : si la « table » se révèle, quand on la soulève, être deux tréteaux portant un plateau détaché, vous avez mal assemblé.

La distinction d'avec l'arrière-plan, vous l'accomplissez inconsciemment, mais activement. Où la table s'arrête-t-elle ? La nappe ? Le verre posé dessus ? L'ombre en dessous ? Vous tracez des limites, décidez de ce qui en fait partie et de ce qui n'en fait pas partie. Ces décisions ne sont pas arbitraires, mais elles ne sont pas non plus simplement « données » - elles naissent de l'interaction de la perception, de l'expérience et de l'attention.

Le langage, comme médium social, traverse tout le processus. « Table » n'est pas seulement une suite de sons, mais porte une signification - et cette signification, vous la partagez avec d'autres. Même la simple connaissance « C'est une table » (DE: „Das ist ein Tisch“) est un acte de communication, même si vous êtes seul dans la pièce.

3.2 L'extension de nos sens

Tout cela se passe en un éclair et le plus souvent sans qu'on le remarque. Un appareil photo enregistre des images ; vous, en revanche, vous interprétez ce que vous voyez et faites ressortir un ordre du flot des impressions.

Cette perception a des limites, mais elles ne sont pas fixées. Les abeilles voient dans l'ultraviolet des motifs sur les fleurs qui nous restent cachés. Les chauves-souris « voient » avec des échos ultrasonores des structures spatiales. Ce qui est directement accessible à d'autres êtres vivants, nous pouvons nous l'ouvrir au moyen d'appareils techniques.

Nous étendons systématiquement les limites de notre perception : les microscopes nous laissent regarder dans le tout petit, les télescopes portent jusqu'aux

étoiles, les appareils à rayons X voient à travers la peau, les caméras infrarouges montrent des motifs de chaleur, les appareils à ultrasons rendent visibles des mouvements dans le corps. Avec chaque nouvel instrument, nous découvrons de nouvelles faces de la réalité.

3.3 L'action comme source de connaissance

Comment avez-vous appris, en somme, ce qu'est une table ? Non par des définitions dans le dictionnaire, mais par l'action.

Enfant, vous vous êtes assis à des tables, vous avez dessiné dessus, vous êtes passé dessous à quatre pattes, vous vous y êtes cogné, vous y avez mangé. Votre savoir de la table se trouve dans votre corps, dans vos habitudes, dans votre manière de vous mouvoir dans le monde. Vous savez quelle hauteur doit avoir une table pour qu'on s'y asseye confortablement - non en mesurant, mais par des années d'expérience. La sûreté fulgurante avec laquelle vous avez distingué tout à l'heure la table du tabouret a ici son origine : elle est de la pratique coagulée.

Un menuisier « connaît » le bois autrement qu'un botaniste. Quand le menuisier passe la main sur le bois, il sent aussitôt le veinage, qui lui révèle la stabilité. Il sent à l'odeur si le bois est correctement séché. Quand il frappe dessus, le son lui parle de la densité. Dès le premier trait de scie, il sait déjà quelle structure il a devant lui. Son connaître est inséparable de son faire. Il « lit » le bois par ses mains, ses yeux, son nez, ses décennies d'expérience. Ce genre de savoir, vous ne pouvez pas l'apprendre dans les livres - il faut le faire.

3.4 Le dépassement d'anciennes querelles

À partir d'ici, une vieille querelle peut être tranchée. Les empiristes disaient : « Tout savoir vient de l'extérieur, par les sens. » (DE: „Alles Wissen kommt von außen, durch die Sinne.“) Les rationalistes répliquaient : « L'esprit apporte les structures ordonnatrices. » (DE: „Der Geist bringt die ordnenden Strukturen mit.“)

Les deux ont en partie raison, mais les deux négligent la même chose : il n'y a pas de « pures » données sensibles qui seraient ensuite travaillées par l'esprit. Même la perception la plus simple est imprégnée de distinctions conceptuelles, de catégories linguistiques, de significations pratiques. Le prétendu « immédiat » est lui-même un résultat - le fruit de longs processus de médiation, individuels et culturels.

La connaissance n'est donc jamais simple et immédiate ; dans les prestations les plus simples déjà se trouvent activité et intelligence. La connaissance

est médiatisée, et cette médiation est votre propre activité : vous ne recevez pas seulement des informations, vous contribuez à façonner la manière dont le monde vous apparaît. Les limites de cette activité elles aussi - les différentes manières de voir les couleurs ou d'entendre les sons - sont des points de départ : on peut les remarquer et les étendre.

Mais ces « structures médiatrices » - distinctions conceptuelles, catégories linguistiques, significations pratiques - ont un nom qui, dans notre culture, sonne le plus souvent négativement : pré-jugements.

Il n'existe guère de chose sur laquelle il y ait un préjugé plus tenace que sur les pré-jugements eux-mêmes.

Chapitre 4: Les pré-jugements comme points de départ productifs

Vous connaissez l'idéal : « Abordez la chose sans aucun préjugé ! » (DE: „Gehen Sie völlig unvoreingenommen an die Sache heran!“) Cela semble raisonnable et scientifique. D'après le chapitre précédent, c'est pourtant irréalisable et pas même souhaitable.

La « médiatisation » de toute connaissance que nous venons de découvrir n'est rien d'autre que ce que la philosophie appelle « pré-jugements ». Ces structures conceptuelles, ces catégories linguistiques et ces significations culturelles qui rendent d'abord possible notre comprendre sont des pré-jugements au sens originel.

> Expérience 4 : Lire sans présupposés
>
> Essayez de lire ce texte sans aucun présupposé. Sans savoir ce que sont des lettres. Sans vous attendre à ce que des phrases aient un sens. Sans votre expérience de la vie.
> Que se passe-t-il ? Cela ne marche pas. Vous ne verriez que des griffonnages.

Cette « précalibration » de votre comprendre n'est pas un obstacle à la vérité - elle en est la condition.

Dans notre culture, « sans préjugés » passe pour une vertu. « Tu es partial ! » est un reproche grave.

Mais que signifie avoir un pré-jugement ? Littéralement : un jugement avant le jugement auquel conduit la vérification. Une hypothèse de travail. Un point de départ.

Sans de tels points de départ, vous ne pourriez pas même commencer à penser. Comment reconnaîtriez-vous une table si vous ne saviez pas déjà ce que sont les tables ? Comment comprendriez-vous ce que signifie « brun » sans expérience des couleurs ?

> Expérience 5 : L'observateur sans préjugés
>
> Cette expérience ne peut pas être exécutée, seulement pensée jusqu'au bout - personne ne peut se mettre à la place de quelqu'un qui n'apporterait rien de tout cela. Elle ne doit d'ailleurs rien prouver, mais aiguiser une question : que resterait-il si l'on n'apportait rien de ce qui va de soi ici ?
> Imaginez qu'un extraterrestre atterrisse sur la Terre. S'il y a, là d'où il vient, des meubles, si l'on y mange comme nous ou tout autrement, qui sait. Admettons qu'il ne connaisse rien de tout cela. Il voit des gens assis sur des chaises à des tables. Que voit-il ?
> Probablement seulement des formes énigmatiques. Sans expérience des meubles, de la nourriture, des repas pris en commun, les concepts lui manquent, et sans eux il ne reconnaît pas ce qui se passe devant lui. À une moindre mesure, il en va ainsi de quiconque arrive dans une culture étrangère ou une époque étrangère. Vous, au contraire, vous voyez aussitôt : une famille prend son petit-déjeuner. Tout votre savoir préalable entre dans cette connaissance simple. Vos « préjugés » sur les familles, les repas, les meubles rendent le comprendre d'abord possible.

« Mais n'est-ce pas un cercle vicieux ? » (DE: „Aber ist das nicht ein Zirkelschluss?"), demandez-vous peut-être. « Je vois ce que je connais déjà ? »

Oui et non. C'est un cercle, mais il ne revient pas sur le même point : chaque tour change ce par quoi commence le suivant. Pensez à l'apprentissage de la lecture. Au début, vous connaissez des lettres isolées. Avec des lettres, vous comprenez des mots. Avec des mots, des phrases. Mais ensuite la compréhension des phrases améliore votre compréhension des mots. Et la compréhension améliorée des mots vous fait voir les lettres autrement.

C'est le cercle herméneutique, nommé d'après l'herméneutique, l'ancien art de comprendre et d'interpréter. Il décrit une expérience quotidienne : nous comprenons le tout à partir des parties et les parties à partir du tout. Ce n'est pas une faute, mais la structure du comprendre lui-même.

Décisive est la différence entre pré-jugements productifs et dogmatiques. Un pré-jugement productif est comme des lunettes que vous pouvez enlever. Elles aident à voir, mais vous savez que ce sont des lunettes. Vous pouvez en changer si d'autres vous vont mieux.

Un exemple : « Les Allemands sont ponctuels. » Comme hypothèse de travail, cela peut aider. Pour un rendez-vous avec des Allemands, vous ne prévoyez pas le quart d'heure de grâce. Mais vous restez ouvert - cet Allemand-là pourrait être différent. Et en effet, il arrive en retard. Votre pré-jugement était utile comme point de départ, mais corrigible.

Un préjugé dogmatique, en revanche, est comme les lunettes vertes de la Cité d'Émeraude dans le Magicien d'Oz : tous là-bas en portent, et depuis si longtemps que la plupart tiennent la ville pour verte comme l'émeraude - alors que ce n'est que le verre. Qui prend les lunettes pour son œil ne peut plus les enlever. « Tous les Allemands sont ponctuels » (DE: „Alle Deutschen sind pünktlich“) - et si l'un arrive en retard, il n'est « pas un vrai Allemand » ou « l'exception qui confirme la règle » (DE: „die Ausnahme, die die Regel bestätigt“). Le préjugé s'immunise contre l'expérience.

Le doute radical du chapitre 2 était en même temps la tentative de se défaire de tous les préjugés - et il devait échouer, parce que dans le « je pense » se trouvent déjà langage, logique, l'idée d'un je. Mais la tentative n'était pas vaine : elle a rendu visibles ses présuppositions. Ce qui est gagné n'est pas l'absence de présuppositions, mais une conscience de ses propres présuppositions.

> Expérience 6 : Vos pré-jugements en lisant
>
> Quels pré-jugements apportez-vous en ce moment en lisant ce texte ? Par exemple ceux-ci : que les textes philosophiques sont compliqués, que les arguments devraient être construits logiquement, que l'auteur veut vous convaincre, qu'il s'agit de vérité et non de divertissement. Chez vous, ce peuvent être d'autres.

Encore une autre sorte. Cette expérience ne prouve rien, elle fait remonter quelque chose à la surface. Ce qui vient ainsi au jour appartient à celui qui le trouve - chez un autre, cela peut avoir un tout autre aspect. C'est précisément de cela que traite le chapitre - ce n'est pas une objection.

De tels pré-jugements sont productifs : ils aident à classer correctement le texte. Sans eux, on le tiendrait peut-être pour un roman ou pour un mode d'emploi.

D'où viennent nos pré-jugements ? Pour la plupart de la tradition - de la culture dans laquelle nous grandissons, de la langue que nous parlons, des histoires que nous entendons.

Dans la tradition se trouve l'expérience condensée de générations. Tout n'en est pas vrai ni encore valable aujourd'hui. Mais c'est un riche point de départ.

L'alternative serait de repartir de zéro. Chaque génération devrait réinventer la roue. Comment on fait du feu. Que certaines baies sont toxiques. Que la coopération fonctionne souvent mieux que le combat. Des millions de pré-jugements qui ont fait leurs preuves.

Et pourtant chaque enfant apprend beaucoup à nouveau. Les bébés viennent au monde sans ce savoir. Chacun doit faire lui-même l'expérience que le feu est chaud - certaines choses, on ne les apprend que comme cela. Mais l'enfant n'apprend pas seul. Parents, enseignants, tout l'entourage lui transmettent l'expérience condensée - comme avertissement devant la plaque chauffante, comme histoire, comme école. Chaque génération s'approprie à nouveau le savoir, mais non à partir du rien, à partir des mains de la précédente. C'est en cela que la culture se reproduit : elle ne vit pas seulement dans les livres, mais dans cette transmission.

L'art ne consiste pas à ne pas avoir de pré-jugements, mais à les rendre transparents. À savoir : ce sont mes points de départ. Ils m'ont conduit ici. Mais je peux les vérifier, les réviser, les développer.

Comment fait-on cela concrètement ? Demandez-vous : pourquoi pensé-je cela, au fond ? D'où vient cette conviction ? Quelles expériences en sont le fondement ? Qu'est-ce qui me convaincrait du contraire ?

La dernière question est décisive. Si la réponse est « rien », vous avez découvert un dogme, non un pré-jugement productif. La question vise des convictions dont le contraire se laisse penser. Les présuppositions du chapitre 2 sont construites autrement : leur contraire ne se laisse pas même soutenir sans les employer. L'épreuve en est ouverte à chacun.

Appliquez pour finir ces questions au préjugé par lequel ce chapitre a commencé : « On ne doit pas avoir de préjugés. » (DE: „Man darf keine Vorurteile haben.“) D'où vient-il ? De l'expérience légitime des préjugés dogmatiques qui s'immunisent contre toute correction. Qu'est-ce qui convaincrait du contraire ? La tentative que ce chapitre a proposée : lire sans présupposés ne serait-ce qu'une phrase. Le préjugé sur les préjugés ne s'est pas confirmé dans la pratique. Qui le vérifie ainsi fait du préjugé un pré-jugement - et le corrige. Ainsi il a lui-même montré ce que sont les pré-jugements : des points de départ dont nous devons partir et qui ne sont pas en soi un problème. Qu'un pré-jugement ait été

un malentendu, cela ne se montre pas d'avance, mais seulement après coup - à sa confirmation.

Ce qui ressemblait à un obstacle de la connaissance, les pré-jugements, se révèle être sa condition. Ils deviennent productifs quand on les remarque et qu'on est prêt à les changer. Qui se persuade de pouvoir s'en passer les a seulement rendus invisibles ; qui compte avec eux peut les améliorer.

Chapitre 5: Comment du multiple naît l'un - Le principe vivant de l'éléphant

Vous lisez en ce moment beaucoup de mots isolés, mais vous comprenez une pensée cohérente. Vous entendez différents sons, mais vous reconnaissez une mélodie. Vous voyez mille détails, mais vous saisissez une scène. Comment votre esprit fait-il de l'un à partir du multiple ? Et que signifie que cet un soit vivant ?

Une vieille histoire, racontée en de nombreuses versions, en traite. Six savants aveugles veulent savoir ce qu'est un éléphant. Ils vivaient dans un pays où il n'y avait pas d'éléphants, mais ils avaient entendu parler de ces animaux gigantesques. Leur roi les envoya en voyage en Inde pour découvrir ce qu'est au juste un éléphant.

Arrivés en Inde, ils furent conduits par des aides auprès d'un éléphant apprivoisé. Les six savants se tenaient autour de l'animal et tentaient, en le palpant, de se faire une image.

Le premier savant avait palpé la jambe de l'éléphant. De retour auprès de leur roi, il rapporta : « Un éléphant est comme une puissante colonne. Forte et ferme, à la peau rugueuse. » (DE: „Ein Elefant ist wie eine mächtige Säule. Stark und fest, mit rauer Haut.“)

Le deuxième savant avait tâté la trompe et le contredit : « Non, un éléphant est comme un grand serpent. Long et mobile et très adroit. » (DE: „Nein, ein Elefant ist wie eine große Schlange. Lang und beweglich und sehr geschickt.“)

Le troisième savant avait palpé l'oreille : « Vous vous trompez tous les deux ! Un éléphant est comme un grand éventail. Mince et large, et il peut bouger. » (DE: „Ihr irrt euch beide! Ein Elefant ist wie ein großer Fächer. Dünn und breit und er kann sich bewegen.“)

Le quatrième avait touché le ventre : « Absurde ! Un éléphant est comme un grand mur - haut, large et ferme. » (DE: „Unsinn! Ein Elefant ist wie eine große Wand - hoch, breit und fest.“)

Le cinquième avait saisi la queue : « Non, un éléphant est comme une corde - mince, souple et velue. » (DE: „Nein, ein Elefant ist wie ein Seil - dünn, flexibel und behaart.“)

Le sixième avait palpé la défense : « Tous faux ! Un éléphant est comme une lance lisse et dure. » (DE: „Alle falsch! Ein Elefant ist wie ein glatter, harter Speer.“)

Les savants se mirent à se disputer. Chacun était convaincu d'être seul à avoir reconnu la vérité. Les autres devaient se tromper ou mentir.

La leçon habituelle de cette histoire est : chacun a une part de la vérité. Différentes personnes ont différentes perspectives, et toutes devraient être respectées. Il y a beaucoup de juste là-dedans : personne ne voit le tableau entier, chaque perspective peut apporter quelque chose, l'arrogance et l'intolérance n'ont pas leur place.

Pourquoi cette histoire est-elle si convaincante ? Pourquoi acceptons-nous la solution selon laquelle tous ont en partie raison ?

L'histoire fonctionne parce que les différentes descriptions s'accordent, parce que nous pouvons nous représenter qu'un animal ait effectivement toutes ces propriétés, parce que les contradictions se résolvent en une image d'ensemble cohérente, et surtout : il y a effectivement un éléphant.

De cette dernière présupposition, mentionnée en passant, dépend toute l'histoire, et c'est précisément elle qu'on néglige le plus souvent.

L'histoire ne présuppose donc pas que chacun a sa propre réalité, mais que tous se rapportent à la même. C'est pourquoi les différentes perspectives peuvent se compléter, au lieu de simplement coexister avec la même valeur.

> Expérience 7 : L'histoire, racontée autrement
>
> Imaginez que l'histoire ait pris un autre cours. Les six aveugles auraient palpé des choses entièrement différentes. Le premier : « Un éléphant est comme un verre de vin » (DE: „Ein Elefant ist wie ein Glas Wein“), le deuxième : « Un éléphant est comme une poignée de sable » (DE: „Ein Elefant ist wie eine Handvoll Sand“), le troisième : « Un éléphant est comme le vent. » (DE: „Ein Elefant ist wie der Wind“) Trouveriez-vous cette histoire tout aussi convaincante ? Vraisemblablement pas - elle serait tout à fait invraisemblable. Nous penserions : il y a là quelque chose de fondamentalement faux. Des rapports divergents rendraient l'objet commun lui-même incroyable.

La même réalité, d'autres regards

Une structure apparentée se trouve chez le poète portugais Fernando Pessoa. Il créa des « hétéronymes » - non de simples pseudonymes, mais des poètes entièrement autres, avec leur propre biographie, leur propre style, leur propre vision du monde. Alberto Caeiro voit le monde comme expérience sensible immédiate, Ricardo Reis comme ordre classique, Álvaro de Campos comme déchirement moderne. Tous trois regardent la même réalité - et chacun la voit autrement. Pessoa ne les intègre pas en une opinion unitaire, mais les laisse entrer dans un dialogue productif entre eux.

Mais il y a ici une différence avec les aveugles : Caeiro n'a pas palpé la trompe du monde et Campos la jambe. Chacun des trois voit le monde entier - simplement de son point de vue. Ce que dit Caeiro n'est pas une description partielle qui serait complétée par Reis et Campos ; c'est une manière complète de voir le monde. Qui ne lirait que Caeiro aurait devant lui un poète entier - et deviendrait plus riche en lisant aussi les autres. Mais il n'était pas pauvre auparavant.

Deux sortes de perspectives apparaissent ainsi, que l'on confond facilement. Les aveugles saisissent des parties : trompe, jambe, oreille. Leurs rapports sont des éléments de construction, et l'intégration les assemble - ce n'est qu'ensemble qu'ils donnent l'éléphant. Ainsi travaillent indices, valeurs mesurées, témoignages : chacun pris isolément est incomplet. Les hétéronymes de Pessoa, en revanche, saisissent des touts : chacun voit la réalité pleine depuis un lieu, comme on voit une montagne de l'est ou de l'ouest - chaque fois la montagne entière. Leur intégration n'assemble rien ; elle enrichit.

La confusion a des conséquences, dans les deux directions. Qui traite des visions entières comme des parties dit à chacune : tu es incomplète, tu as besoin des autres - et la dévalue à l'instant même où il veut l'honorer. Qui, inversement, anoblit des parties comme des visions entières fait de chaque indice sa propre vérité - et la vérification commune devient impossible.

Et il y a encore quelque chose que l'histoire, telle qu'on la raconte d'ordinaire, passe sous silence : tandis que les savants palpent, l'éléphant ne reste pas immobile. L'« éventail » s'agite, le « serpent » palpe en retour. La réalité qu'ils cherchent à saisir est elle-même en mouvement ; cela rend l'intégration à la fois plus difficile et plus importante.

Un exemple quotidien montre le même principe : vous entendez la nuit un bruit venant de la cuisine. Qu'est-ce que c'est ? L'oreille signale un son métallique, rythmé. L'odorat sent des oignons. La mémoire rappelle le bruit de légumes qu'on coupe. L'expérience dit : « À cette heure-ci, c'est souvent mon colocataire qui cuisine. » (DE: „Um diese Zeit kocht oft mein Mitbewohner.“)

Tous les sens et toutes les expériences travaillent ensemble. L'intégration réussit parce que tous se rapportent au même événement. Si vos sens signalaient des choses entièrement différentes - son métallique plus parfum de rose plus souvenir d'un anniversaire d'enfant -, vous chercheriez l'erreur, vous ne parleriez pas de « différentes perspectives ».

Une ville, vous la comprenez aussi ainsi. D'abord étrangère et déroutante. Au bout d'une semaine, vous connaissez le chemin du travail. Au bout d'un mois, des lieux préférés se cristallisent. Au bout d'un an, vous comprenez l'âme de différents quartiers.

Mais tandis que vous apprenez à connaître la ville, elle change : de nouveaux bâtiments surgissent, d'anciens sont démolis, des gens partent et d'autres arrivent, des boutiques ferment et ouvrent, les saisons transforment parcs et rues.

La « vérité sur la ville » (DE: „Wahrheit über die Stadt“) n'est donc pas une image achevée, mais un processus vivant. Ce que vous pouvez en dire au bout d'un an est plus qu'une simple opinion, mais n'est pas le dernier mot : l'année suivante rectifie certaines choses et en conserve la plupart. Votre connaître grandissant rencontre une réalité qui se transforme elle-même. Les deux ensemble - votre comprendre développé et la ville développée - forment la vérité concrète.

Que la chose change rend le connaître plus difficile, mais cela ouvre aussi un accès.

Qui tient une rue pour donnée voit une rue. Qui demande pourquoi elle passe précisément ici trouve un ancien fleuve, un rempart qui n'existe plus, une dispute entre deux propriétaires fonciers il y a deux cents ans. La rue est la même ; ce qui devient visible en elle est autre chose.

Il en va de même de presque tout ce qui semble fixe. Un mot a eu autrefois une autre signification. Une règle a été introduite, contre des résistances, à l'occasion d'un événement oublié. Une chaîne de montagnes était un fond de mer. Une évidence a été autrefois une nouveauté dont on se querellait.

Pour la vérification, il s'ensuit : là où quelque chose paraît fixe, la question est permise : depuis quand. Et là où la réponse est une date, le fixe est un devenu - et donc quelque chose qui pourrait aussi être autrement.

Cela ne vaut pas partout de la même façon. Pour une règle de circulation, c'est la règle elle-même qui a une date ; pour une loi de la nature, c'est notre connaissance de celle-ci. La question « depuis quand ? » touche les deux, mais différemment.

Et elle touche aussi la vérification elle-même. Ce qui est traité dans ce livre comme allant de soi - que les fondements comptent, que la contradiction est permise, qu'une affirmation doit se justifier - n'a pas toujours été évident. Cela a été conquis, et cela peut être perdu de nouveau.

Ce n'est donc pas seulement la ville qui change, ni seulement celui qui apprend à la connaître. Jusqu'où cela va - et que toute connaissance est en même temps une intervention - cela apparaît lorsque l'on a clarifié ce que signifie l'accord avec la réalité.

Un savoir fiable naît par l'intégration de différentes perspectives sur la même réalité. Ce n'est pas une addition d'opinions. Les perspectives légitimes sont celles qui se rapportent au même et se laissent assembler en une image cohérente. Contre celui qui pense que chaque vue vaut l'autre, cela veut dire : il y a une réalité connaissable. Contre celui qui pense la voir d'un seul regard : elle ne s'ouvre que par plusieurs. Il en va de même là où vous agissez et devez rassembler différentes préoccupations.

Chapitre 6: Le tout vivant

Vous avez chaque jour affaire à des choses qui sont plus que la somme de leurs parties. Non pas de façon mystique ou surnaturelle - de façon tout à fait concrète et quotidienne.

6.1 L'ordinateur qui est soudain « mort »

Votre ordinateur tourne depuis des heures, puis soudain - plantage. L'image est figée. Vous bougez la souris, appuyez sur des touches. Rien. Toutes les parties sont encore là - processeur, mémoire, disque dur, clavier. Rien n'a disparu ni n'est cassé. Pourtant l'ordinateur est en un certain sens « mort ».

Que s'est-il passé ? Le principe organisateur est tombé en panne. Les parties matérielles ne peuvent plus travailler ensemble de façon coordonnée. Le logiciel qui orchestre tout a planté. L'unité vivante du système fonctionnant est brisée.

Après un redémarrage, tout refonctionne. Les mêmes parties, mais de nouveau organisées, de nouveau vivantes. Qu'est-ce qui avait disparu et est maintenant de nouveau là ? Non pas une partie, mais l'interaction des parties. Le redémarrage, il faut pourtant que quelqu'un le déclenche ; l'ordinateur ne rétablit pas de lui-même son interaction. « Mort » et « vivant » ne se disent donc de lui qu'au sens figuré, à la différence de l'éléphant, qui se maintient par sa propre action (chapitre 6.5).

6.2 L'équipe qui fonctionne - ou précisément pas

Vous connaissez cela par les travaux de groupe : les mêmes personnes peuvent collaborer brillamment ou échouer complètement. Parfois la « chimie » est bonne, les idées fusent, chacun complète l'autre, le résultat est meilleur que tout ce qu'un seul aurait pu réaliser.

Une autre fois - peut-être avec les mêmes gens - rien ne marche. Malentendus, luttes de pouvoir, chacun ne pense qu'à soi. Le résultat est pire que si chacun avait travaillé pour soi.

Quelle est la différence ? La qualité de l'interaction. Les parties (les personnes) sont les mêmes. Mais le tout - le groupe qui fonctionne - est tantôt là, tantôt pas.

Cette qualité de groupe, vous ne pouvez ni la toucher ni la mesurer. Elle n'en est pas moins réelle - parfois même la chose la plus importante de toute la situation.

6.3 La mélodie qui ne se trouve pas dans les sons

Cela devient plus net encore avec la musique. Votre chanson préférée se compose de sons isolés - do, ré, mi, fa, sol. Ces sons, vous pouvez les frapper un à un sur le piano. Mais la mélodie ne se trouve pas dans les sons isolés. Elle naît seulement de leur interaction - ordre, rythme, harmonies.

Les mêmes sons peuvent donner une magnifique mélodie ou un vacarme atroce. Un enfant qui tape au hasard sur les touches utilise les mêmes sons que Mozart. Mais l'ordre, la structure, le principe organisateur font la différence.

Plus encore : une mélodie, vous pouvez la jouer dans différentes tonalités, avec différents instruments, à différentes vitesses. Les sons concrets changent - mais la mélodie reste reconnaissablement la même. Qu'est-ce que cette mélodie ? Quelque chose qui est plus que la somme des sons, mais qui ne peut exister sans les sons.

6.4 Votre propre vie - plus que des événements

Votre propre vie aussi en est un exemple. Elle se compose d'innombrables moments isolés - conversations, vécus, pensées, décisions. Mais votre vie est-elle seulement la somme de ces moments ?

Quand vous racontez l'histoire de votre vie, vous ne racontez pas seulement des événements isolés. Vous racontez comment des fils la traversent, comment des thèmes se développent, comment de l'enfant d'alors est née la personne d'aujourd'hui. Vous reconnaissez des motifs, des développements, un fil rouge.

Ce fil rouge ne se trouve pas dans les événements isolés. Il naît de leur liaison, de leur développement, de leur cohérence de sens. Il est pourtant réel.

6.5 L'éléphant comme tout vivant

Les six savants aveugles palpent différentes parties. Mais l'éléphant vivant est plus que colonne + serpent + éventail + mur + corde + lance.

Pendant qu'ils palpent, l'éléphant réagit. Sa trompe explore en retour. Ses oreilles suivent les bruits. Tout son corps est en mouvement coordonné. Quand il fait un pas, ce ne sont pas des parties isolées qui bougent les unes après les autres - c'est l'éléphant entier qui fait le pas.

Cette coordination vivante est ce que l'énumération mécanique des parties manque. Un éléphant mort aurait encore des jambes, une trompe et des oreilles, mais seulement de nom ; aucune trompe ne palpe plus, aucune oreille ne suit un bruit. Sans la vitalité qui fait de tout un tout unitaire, les parties non plus ne sont plus ce qu'elles étaient.

6.6 Émergence - quand du nouveau surgit

Pour ce phénomène, il existe un nom : émergence. Les propriétés émergentes sont celles qui naissent seulement au niveau du tout et ne reviennent à aucune partie prise isolément. À partir des parties seules, elles ne se laissent pas prédire, mais souvent oui dès qu'on sait comment les parties sont assemblées. Que cela réussisse dans tous les cas, par exemple pour la conscience, est controversé. Le nom n'explique rien ; il dit que quelque chose de nouveau apparaît ici, et laisse ouvert comment.

La vie émerge de processus chimiques qui, isolément, ne sont pas vivants. La conscience aussi est, autant que nous voyons, liée à des milliards de cellules nerveuses dont aucune n'est consciente. La culture émerge d'interactions humaines qui, isolément, ne sont pas encore de la culture.

> Expérience 8 : Amas ou tout
>
> Vous n'avez pas besoin du mot pour vérifier le phénomène. Comparez par vous-même : un tas de briques et une maison habitée, une liste de mots et une phrase qui dit quelque chose. Qu'est-ce qui s'installe ?
> Si c'est une différence qui est plus que le nombre des parties, alors vous avez trouvé le tout vivant dont il est question ici.

6.7 La signification pratique

Ce discernement a des conséquences pour votre recherche de la vérité. Qui veut comprendre des phénomènes complexes ne se contente pas de les décomposer en parties - il doit aussi comprendre l'interaction des parties. Certaines choses ne se montrent d'abord qu'au niveau du tout : la personnalité d'un être humain pas dans ses organes, le sens d'une histoire pas dans le nombre de ses mots. Et parce que les touts vivants se développent, réagissent et changent, ce que nous avons connu d'eux n'est pas le dernier mot : cela doit suivre leur rythme.

6.8 Retour au principe de l'éléphant

Pour le principe de l'éléphant, cela signifie : l'intégration de différentes perspectives n'est pas une addition mécanique ; elle doit saisir le tout vivant, qui est plus que la somme des observations isolées.

Les savants ne doivent pas seulement rassembler leurs rapports. Ils doivent comprendre comment toutes les parties s'assemblent en un être vivant qui agit, réagit de façon coordonnée.

Pour la recherche de la vérité, cela signifie : à la collecte des faits appartient la question de savoir comment ils sont liés, quels motifs ils forment et quel tout plus grand ils composent.

Le tout est plus que la somme de ses parties. Ce « plus » n'est pas mystique, mais le principe organisateur qui fait de nombreux éléments un tout fonctionnel. Qui ne fait que décomposer et collecter tient à la fin les parties dans la main - et le lien vivant lui a échappé.

Chapitre 7: Quand quelque chose se contredit

Qui rassemble différentes perspectives se heurte sans cesse à des contradictions. Cela ressemble d'abord à un obstacle.

Prenez un bâton de bois droit. Tenez-le en l'air - il est droit. Plongez-le dans l'eau - il paraît brisé. Qu'est-ce qui est vrai ? « Le bâton est droit » (DE: „Der Stab ist gerade“) ou « Le bâton est brisé » (DE: „Der Stab ist gebrochen“) ?

Les deux énoncés reposent sur l'observation directe. Les deux sont exacts dans leur contexte. Mais ils se contredisent. Cette contradiction, nous ne pouvons pas l'ignorer - elle nous contraint à penser plus loin.

Devant cette contradiction, nous avons trois possibilités fondamentales :

Déclarer un côté faux : « Les yeux trompent dans l'eau » (DE: „Die Augen täuschen im Wasser") - mais pourquoi le feraient-ils ? Et comment savons-nous quel côté est le bon ? Cette « solution » n'explique pas, elle ne fait que rejeter. Une observation peut certes être faussement relevée, vue sous un mauvais angle ou mesurée avec un appareil déréglé. Si elle l'est, la vérification de la manière dont elle est née le montre, non sa contradiction avec le reste de l'image.

Tenir les deux pour également légitimes : « Cela dépend du point de vue » (DE: „Es kommt auf den Standpunkt an") - mais cela n'avance pas. Nous avons besoin d'une explication, non seulement du constat de la diversité.

Trouver l'unité des contradictions : développer une explication supérieure qui embrasse les deux observations et montre pourquoi elles ont d'abord paru contradictoires.

La troisième option conduit à la découverte de la réfraction de la lumière. Cette théorie explique aussi bien la rectitude dans l'air que la courbure apparente dans l'eau. Le résultat est plus riche que chacune des observations initiales.

Ce mouvement de pensée porte un nom : dialectique, d'après le grec dialegesthai, s'entretenir. Il ne s'agit pas d'effacer des différences ni d'un jeu de mots sophistique, mais de la compréhension systématique d'oppositions apparentes.

La structure comporte trois moments qui ont lieu simultanément - cela s'appelle dépassement :

Conserver : les deux observations initiales restent valables. Le bâton est effectivement droit, et il paraît effectivement brisé.

Surmonter : la contradiction comme problème se dissout. Nous comprenons maintenant pourquoi les deux sont exacts et comment ils vont ensemble.

Élever à un niveau supérieur : notre compréhension a grandi. Nous connaissons le principe supérieur (réfraction de la lumière) qui explique les deux phénomènes et permet de nouvelles prédictions.

Ce « dépassement » au triple sens décrit ce qui se passe dans l'apprentissage lorsqu'une contradiction est résolue.

Un exemple quotidien : la mère veut que le fils étudie davantage. Le fils veut plus de temps libre. D'abord cela paraît une contradiction insoluble - un seul peut obtenir ce qu'il veut.

Que veut réellement la mère ? Elle se soucie de l'avenir du fils. Que veut réellement le fils ? Il a besoin d'espace pour son développement.

La solution dialectique commence par la question de savoir pourquoi la querelle naît. La mère mesure l'étude aux heures passées au bureau, le fils la liberté aux heures sans surveillance - tous deux comptent le temps. Si tous deux demandent plutôt ce que le fils veut savoir faire, la mesure se déplace : qui apprend sur un projet personnel, à un instrument, sur un programme, dans une équipe,

exerce persévérance et autonomie à la fois. La question des heures se règle sans être partagée, parce qu'elle n'est plus la bonne.

Au résultat, les deux préoccupations initiales sont conservées - le souci de l'avenir comme l'espace pour le développement -, leur contradiction est surmontée, et la solution explique d'où elle venait : d'une mesure commune trop étroite.

Toute contradiction ne se résout pas de telle sorte que les deux côtés puissent subsister l'un à côté de l'autre. Parfois un côté engendre l'autre, comme un agent pathogène qui se propage dans le corps et éveille par là même la défense qui le détruit le plus souvent. Et certaines choses ne consistent en rien d'autre que dans le passage entre les deux côtés, comme un mouvement qui ne se laisse saisir ni par « est en ce lieu » (DE: „ist an diesem Ort") ni par « n'est pas en ce lieu » (DE: „ist nicht an diesem Ort"). Alors aussi la pensée cherche le principe à partir duquel les deux côtés deviennent compréhensibles, même si l'opposition subsiste.

Les contradictions ne sont pas des pannes sur le chemin de la vérité - elles mettent la pensée en mouvement. Tant que tout se passe sans accroc, nous vérifions en passant, sans le remarquer, comme vous vérifiez en lisant ces lignes. C'est seulement quand quelque chose ne colle pas, quand nos attentes sont déçues, que commence la réflexion explicite : nous nous arrêtons, nous nous étonnons et nous demandons comment cela se peut.

Les contradictions deviennent ainsi le moteur de la connaissance. Dialectique signifie : trouver l'unité des contradictions dans le principe supérieur qui les explique. Qui reste aux contradictions a deux affirmations ; qui raye un côté a perdu une information. Va plus loin qui cherche le principe à partir duquel les deux côtés deviennent compréhensibles.

Chapitre 8: Tout doit s'accorder - Le principe vivant du détective

Beaucoup de bons romans policiers ont ce moment : Hercule Poirot rassemble tout le monde au salon. Miss Marple pose son tricot de côté. Sherlock Holmes allume sa pipe. Tout à l'heure, ils vont montrer comment tout s'ajuste. Chaque indice, chaque observation, chaque remarque aussi secondaire soit-elle - tout trouvera sa place. Mais la réalité est plus complexe que n'importe quel roman policier : elle ne reste pas immobile pendant que nous enquêtons.

8.1 La structure universelle de la cohérence

Ce que le détective expose au salon se trouve aussi ailleurs : le médecin au moment du diagnostic doit intégrer différents symptômes, valeurs de laboratoire et indications sur l'histoire de la maladie en un tableau clinique cohérent. Chaque détail doit avoir sa place.

L'historien collecte différentes sources, des trouvailles archéologiques et des récits contemporains, qui doivent donner une image consistante du passé.

Le principe du détective dit : à la fin, tout doit s'accorder. Aucune observation ne doit tomber sous la table, aucun phénomène ne doit rester inexpliqué. Comme un puzzle dont chaque pièce a sa place - sauf que ce puzzle est vivant.

8.2 Sauver les phénomènes

Toute observation réelle, tout phénomène, tout indice contient une part de vérité, même si nos premières interprétations étaient fausses. Les observations ne sont presque jamais entièrement fausses - elles doivent être « sauvées » (correctement classées). Les théories et interprétations peuvent être entièrement fausses et sont alors rejetées, non intégrées.

Exemple tiré du roman policier : le majordome paraissait suspect parce qu'il était nerveux. C'était une observation réelle. L'interprétation « c'est lui l'assassin » (DE: „er ist der Mörder“) était fausse. L'explication juste : il avait peur de perdre son emploi, parce qu'il était ivre le jour du crime. La nervosité était réelle et importante - mais pour l'élucidation de l'affaire, non comme mobile du meurtre.

« Sauver les phénomènes↑ » - l'expression provient de l'astronomie grecque : sozein ta phainomena, sauver les apparences. Telle était là-bas la tâche : expliquer les mouvements du ciel de telle sorte qu'aucune observation ne soit passée sous silence. Elle signifie : toutes les observations réelles doivent trouver leur place dans l'explication. Quand la théorie héliocentrique a remplacé la géocentrique, toutes les observations devaient malgré tout être expliquées - pourquoi paraît-il que le soleil tourne autour de la terre ? La nouvelle théorie explique mieux les anciennes observations.

Et sauver signifie aussi : conserver ce qui ne se laisse pas encore expliquer. Le bon détective ne jette pas l'indice qui n'entre dans aucune interprétation - il le pose visiblement sur la table. Savoir↑ ce que l'on n'explique pas appartient à l'explication ; les postes ouverts sont les moments de résistance où s'enclenche la prochaine, meilleure interprétation.

Et il y a le cas le plus dur : l'indice qui ment. Le coupable pose une fausse piste ; le témoin dit sciemment le contraire de la vérité parce que la vérité l'incriminerait

lui-même. Ici le bon détective rejette - mais il rejette d'une certaine manière. Il raye la déclaration comme rapport sur le déroulement du crime et la sauve comme fait de plein droit : que l'on ait menti est lui-même un indice, souvent le plus précieux de tous. La fausse piste ne montre pas où elle montre - elle montre que quelqu'un avait intérêt à la poser. Rejeter ne signifie donc jamais jeter chez le bon détective. La tromperie aussi est sauvée comme phénomène - comme le phénomène qu'elle est.

8.3 L'énigme de l'accident de la route

La situation : lors d'un accident de la route, il y a quatre témoins aux déclarations entièrement différentes. Le retraité dit : « La voiture rouge roulait beaucoup trop vite et a heurté la bleue. » (DE: „Das rote Auto ist viel zu schnell gefahren und hat das blaue gerammt.“) Le jeune affirme : « La voiture bleue a brûlé le feu rouge et a accroché la rouge. » (DE: „Das blaue Auto ist bei Rot über die Ampel und hat das rote erwischt.“) La mère avec son enfant explique : « Un chien a traversé la rue, c'est pourquoi les deux ont freiné brusquement. » (DE: „Ein Hund ist auf die Straße gelaufen, deshalb haben beide abrupt gebremst.“) Le chauffeur de poids lourd dit : « Le feu était en panne et clignotait seulement à l'orange. » (DE: „Die Ampel war defekt und blinkte nur gelb.“)

Des réactions superficielles seraient sceptiques (« Ils se contredisent tous, nous ne saurons jamais ce qui s'est réellement passé » (DE: „Alle widersprechen sich, wir können nie wissen, was wirklich passiert ist“)), autoritaires (« Seul le policier peut décider qui a raison » (DE: „Nur der Polizist kann entscheiden, wer recht hat“)) ou relativistes (« Chacun a sa vérité, toutes les versions se valent » (DE: „Jeder hat seine Wahrheit, alle Versionen sind gleich gültig“)).

L'analyse du détective procède autrement. Elle prend d'abord toutes les observations au sérieux. Chaque déclaration contient peut-être des éléments vrais. Aucun des témoins ne ment sciemment. Puis elle demande d'où chacun a observé. Le retraité se tenait de côté, voit bien les vitesses, mais entend mal. Le jeune a de bons yeux, mais était distrait par son portable. La mère est très attentive à cause de l'enfant, voit des détails. Le chauffeur de poids lourd a une vue d'ensemble d'en haut, connaît les situations de circulation.

Enfin elle cherche la cohérence. Comment toutes les déclarations pourraient-elles être en partie justes ? Reconstruction possible : le feu était en panne (chauffeur de poids lourd). Un chien a couru sur la route (mère). La voiture bleue a freiné fort et ne s'est arrêtée qu'au-delà de la ligne d'arrêt. La voiture rouge a percuté par l'arrière, parce qu'elle était trop rapide pour la situation (retraité). Le

jeune a vu la voiture bleue rouler au-delà de la ligne, c'est exact. « Au rouge », il l'a ajouté par la pensée, car le feu ne montrait pas de rouge, et qui a heurté qui, cela lui a échappé en regardant son portable. Aucun n'avait tout à fait raison ; chacun avait vu quelque chose de juste. Ce qui est sauvé, c'est ce que chacun a vu, non ce qu'il en a fait.

8.4 Quand des résistances se montrent

Parfois la première intégration ne suffit pas. Un témoin contredit tous les autres. Une observation ne rentre pas dans l'image. Un indice dérange la belle théorie. C'est ici que se sépare le bon du mauvais travail de détective.

Les mauvais détectives ignorent les indices dérangeants ou les tordent. « Le témoin doit se tromper. » (DE: „Der Zeuge muss sich irren.“) « Ce n'est pas important. » « Ça colle bien d'une manière ou d'une autre. » (DE: „Das passt schon irgendwie.“)

Les bons détectives prennent les résistances au sérieux. Elles sont des indications que la théorie actuelle est incomplète ou fausse, et contraignent à chercher une explication qui accueille aussi le dérangeant. Ce qui s'oppose obstinément à nos attentes montre la direction vers la vérité.

8.5 La révolution scientifique comme travail de détective

La découverte de la bactérie de l'estomac Helicobacter pylori montre le principe du détective en action. Pendant des décennies on a tenu pour acquis : les ulcères de l'estomac naissent du stress, des aliments épicés et de trop d'acide gastrique. Dans l'estomac acide, selon la doctrine, aucune bactérie ne pouvait vivre durablement. Qui en trouvait malgré tout les tenait pour une contamination.

Deux médecins australiens prirent au sérieux le constat dérangeant. Les bactéries se trouvaient chez presque tous les patients ulcéreux et se laissaient cultiver. L'un des deux but une culture et eut en quelques jours une inflammation de la muqueuse gastrique - pas encore un ulcère, mais la preuve que le germe rend malade dans l'estomac. Qu'il cause aussi des ulcères ne se montra qu'au traitement : qui s'en débarrassait par des antibiotiques en avait beaucoup plus rarement de nouveaux.

Le résultat fut un bouleversement de la gastro-entérologie. Les anciennes observations furent sauvées aussi : stress et acide peuvent effectivement aggraver les ulcères - seule la cause principale est autre.

8.6 La cohérence vivante

Le principe du détective n'est pas seulement une méthode pour romans policiers ou recherche scientifique. Vous l'appliquez chaque jour quand vous essayez de comprendre ce qui se passe autour de vous. En lisant le journal, en comprenant des gens, en résolvant des problèmes - partout vous collectez des indications et les assemblez en une image cohérente.

Mais cette cohérence est vivante, non rigide. De nouvelles expériences peuvent modifier l'image d'ensemble, des observations dérangeantes contraignent à la révision, de meilleures théories remplacent de moins bonnes. Cela fait de la recherche de la vérité un processus dynamique, non un événement unique.

Ici la vieille phrase « Le vrai est le tout » reçoit un premier sens : la vérité ne réside pas dans des énoncés isolés, mais dans l'intégration systématique de tous les aspects en un tout cohérent. Chaque indice y a sa place, comme partie de l'explication ou comme poste ouvert visiblement conservé. Et le tout est vivant : il n'est ni rigide ni achevé, mais se développe par de nouvelles expériences et une meilleure intégration. Si demain un nouvel indice apparaît, l'image n'est pas jetée, mais élargie.

La vérité naît ainsi de la cohérence systématique : tous les indices doivent entrer dans l'image d'ensemble. Cette cohérence n'est pas construite arbitrairement, elle suit la logique de la chose elle-même, car l'image doit accueillir aussi l'indice qui ne veut pas s'y ajuster. Qui pense comme un bon détective prend les contradictions comme des indications et non comme des obstacles, et même dans une situation confuse il trouve souvent, par un travail patient, une cohérence.

Chapitre 9: Les différentes sortes d'indices

Le principe du détective nous a montré : à la fin, tout doit s'accorder, chaque observation doit avoir sa place. Seulement, ce qui doit s'accorder n'est pas d'une seule sorte.

9.1 La sagesse de la compétence inconsciente

Imaginez un médecin expérimenté qui soigne des patients depuis trente ans. Un jeune patient entre, se plaint de troubles non spécifiques. Les valeurs de laboratoire sont discrètes, tous les tests négatifs. Mais le médecin expérimenté

sent : « Quelque chose ne va pas. » (DE: „Da stimmt etwas nicht.“) Il ne peut pas le justifier précisément - quelque chose dans la posture, dans le son de la voix, dans de minuscules nuances qu'il a appris à lire au fil des années.

Est-ce non scientifique ? Peu fiable ?

Pas si l'on voit d'où vient ce flair. C'est une compétence inconsciente, le résultat de décennies d'expérience. Le médecin a vu des milliers de patients, reconnu d'innombrables motifs subtils qui ne se trouvent pas dans les manuels. Son « instinct » est de l'expérience condensée - très complexe, mais non analysable consciemment.

La pratique inconsciente n'est pas simple habitude. Il y a des degrés de compétence. Le débutant réfléchit consciemment à chaque pas. Le compétent applique des règles. L'expert agit à partir de l'expérience. Mais le maître a développé une forme de savoir qui dépasse les règles conscientes.

Le pianiste maître ne réfléchit plus à chaque prise. Ses doigts « savent » où ils doivent aller. L'artisan expérimenté sent si le matériau est bien posé. La mère rompue à la chose reconnaît au cri de son enfant ce dont il a besoin.

Cette compétence intuitive n'est pas le contraire de la rationalité, mais l'une de ses formes : un savoir si profondément exercé qu'il travaille sans réflexion consciente. Elle aussi peut se tromper là où la situation est autre que celle sur laquelle elle a été exercée.

9.2 Les différentes qualités d'indications

Le détective se tient devant une affaire complexe et doit évaluer les sortes d'indices les plus diverses. Les faits durs - empreintes digitales, traces d'ADN, horodatages de caméras de surveillance - sont difficiles à falsifier, mais ne disent le plus souvent que ce qui s'est passé et quand. Le comment, ce sont les témoins qui le fournissent, subjectivement colorés et souvent contradictoires, mais riches en corrélations ; le pourquoi, souvent seulement le savoir sur la manière dont les gens se comportent d'ordinaire et sur ce qui, dans leur environnement, leur époque, leur communauté, passe pour évident. Les analyses de laboratoire et les mesures sont précises, mais muettes tant que quelqu'un ne les interprète pas ; le savoir d'expérience interprète vite et touche souvent étonnamment juste, mais ne peut pas se justifier dans le cas singulier, tout au plus par son bilan de réussites sur de nombreux cas.

Chaque sorte est forte là où une autre est aveugle. C'est pourquoi l'enquêteur expérimenté les combine de façon qu'elles se complètent et se corrigent mutuellement.

9.3 Détectives du quotidien - vos propres règles du pouce

Les indications, vous les pondérez dans la vie quotidienne depuis longtemps, sans l'appeler ainsi. Pour un problème technique, vous faites plus confiance au manuel qu'à votre sentiment. Pour une dispute entre amis, vous faites plus confiance à votre flair pour le non-dit qu'à n'importe quel guide. Pour la recette de la grand-mère, vous ne demandez pas d'étude, parce qu'elle a réussi cent fois, et pour une nouvelle qui vous met en émoi, vous regardez si d'autres sources rapportent la même chose.

De telles règles du pouce sont des pondérations : elles disent quelle sorte d'indication compte combien dans quel domaine. Vous les avez apprises par des réussites et des échecs, et elles changent quand une source que vous avez longtemps crue vous déçoit.

9.4 L'art de l'intégration

Comment intégrez-vous différentes sortes de savoir qui « fonctionnent » de façon tout à fait différente ?

> Expérience 9 : L'achat d'une voiture d'occasion
>
> Imaginez que vous achetiez une voiture d'occasion. Différents « indices » entrent dans votre décision - vérifiez pour chacun quel poids vous lui donneriez :
> L'expert technique vérifie moteur, freins, boîte de vitesses selon des critères objectifs. Son rapport est précis et factuel.
> Votre ami expérimenté, qui répare des voitures depuis des décennies, écoute le moteur et dit : « Ça sonne bien. » Il ne peut pas expliquer exactement ce qu'il entend, mais son appréciation est le plus souvent juste.
> La vendeuse raconte l'histoire de la voiture - qui l'a conduite, comment elle a été traitée, pourquoi elle est vendue. Subjectif et guidé par des intérêts, mais riche en contexte.
> Votre propre intuition lors de l'essai demande : la voiture me semble-t-elle juste ? Me convient-elle ? Difficile à objectiver, mais importante pour la décision.
> Les évaluations en ligne montrent à quel point d'autres sont satisfaits de ce modèle. Statistiquement pertinent, mais pas nécessairement transposable à votre cas.

> Le prix comparé à des offres similaires est objectivement mesurable, mais influencé par l'état du marché et le talent de négociation.
> Vous devez intégrer toutes ces différentes sortes d'information en une décision. Aucune seule ne suffit - mais ensemble elles donnent une image assez solide pour une décision importante.

Le constat est ici une question de fait : les indices peuvent être pondérés autrement que proposé, et qui le fait a raison ou tort comme dans toute question de fait. Dans des expériences comme celle du deuxième chapitre, c'était la forme qui décidait ; ici c'est la chose.

9.5 Quand des sources se contredisent

Mais que faire quand différents indices se contredisent ? L'expert dit « techniquement irréprochable », mais votre ami expérimenté est sceptique. La vendeuse vante la fiabilité, mais en ligne vous trouvez des plaintes sur ce modèle.

Ici revient ce que le chapitre 7 a montré avec le bâton : la contradiction ne met pas fin à la connaissance, elle la pousse plus loin. Elle conduit à des questions comme celles-ci :

Quelle source est la plus fiable dans ce domaine précis ? Les deux pourraient-elles avoir raison, mais en accentuant des aspects différents ? Y a-t-il des informations supplémentaires qui dissolvent la contradiction ? Que suis-je peut-être en train de négliger ?

Souvent cette analyse approfondie conduit à des discernements que vous n'auriez jamais gagnés sans la contradiction. Le conflit apparent devient une porte vers une meilleure compréhension.

9.6 Le travail de détective réfléchi

Les règles du pouce ont un hic : on les suit sans le remarquer, même là où elles ne conviennent plus. Supposons que vous ayez cru trois fois des artisans qui savaient décrire leur travail de façon convaincante, et que trois fois quelqu'un d'autre ait dû rectifier. Qui le remarque, au quatrième, ne vérifie pas seulement le devis, mais aussi sa propre manière de vérifier : me laissé-je guider par un bon récit plus que par des constats ? Cherché-je surtout ce qui confirme ce que je crois de toute façon ? Quelle sorte d'indication est-ce que je néglige régulièrement ?

Cette réflexion sur sa propre réflexion fait du jugement spontané une recherche de la vérité qui apprend de ses erreurs.

9.7 Contre deux unilatéralités

Qui connaît les sortes d'indices peut reconnaître deux unilatéralités qui se reflètent. L'une est le scientisme : il ne laisse valoir que ce qui se laisse mesurer et tient l'expérience, l'intuition et le savoir culturel pour du bruit. Il néglige ainsi ce que le médecin du début de ce chapitre a vu dans la posture de son patient. L'autre est l'irrationalisme : il fait plus confiance au sentiment qu'à toute analyse et néglige que l'expérience condensée elle aussi se trompe là où la situation est nouvelle. Les deux rendent le juger apparemment plus facile, parce qu'elles érigent une sorte d'indication en juge de toutes les autres.

Qui, au contraire, sait jusqu'où porte chaque sorte peut aussi décider de façon responsable avec une information incomplète.

Chaque sorte d'indice a sa propre qualité et exige son propre traitement. La compétence inconsciente n'est pas ignorance, mais expérience condensée. Qui réunit faits durs, savoir d'expérience, contexte culturel et intuition de façon qu'ils se vérifient mutuellement n'est livré ni aux données ni à ses propres préjugés.

PARTIE II : CE QUE SIGNIFIE L'ACCORD

Chapitre 10: La comparaison qui n'en est pas une - Comment cohérence et correspondance se rejoignent

Pendant neuf chapitres nous avons fait la même chose, en cercles grandissants : vérifié, dès la première phrase ; découvert les présuppositions sur lesquelles repose toute vérification ; gagné les pré-jugements comme points de départ ; assemblé des perspectives en l'éléphant, utilisé les contradictions comme des portes, pondéré les indices et les avons intégrés comme le détective. Et tout cela s'est passé dans notre expérience. De là résulte l'une des plus anciennes questions philosophiques : un énoncé est-il vrai quand il s'accorde avec la réalité - ou quand il s'ajuste à nos autres convictions ? La querelle entre « correspondance » et « cohérence » est ancienne : l'une des conceptions remonte à l'Antiquité, l'autre s'est formée il y a bien cent ans comme son adversaire déclaré. Peut-être les deux côtés méconnaissent-ils une interaction que nous pratiquons depuis longtemps.

10.1 Le dilemme apparent

À première vue, cohérence et correspondance semblent se contredire. La théorie de la cohérence dit : « Un énoncé est vrai quand il s'ajuste à toutes nos autres convictions fondées. » (DE: „Eine Aussage ist wahr, wenn sie zu all unseren anderen begründeten Überzeugungen passt.“) Cela semble raisonnable. Une nouvelle pensée doit s'insérer dans le tout de notre savoir.

La théorie de la correspondance dit : « Un énoncé est vrai quand il correspond à la réalité, donc s'accorde avec elle. » (DE: „Eine Aussage ist wahr, wenn sie mit der Wirklichkeit korrespondiert, also übereinstimmt.“) (À ne pas confondre avec le principe de correspondance de la physique, selon lequel une nouvelle théorie doit s'accorder avec l'ancienne là où celle-ci a fait ses preuves.) Cela semble tout

aussi raisonnable. À quoi sert la plus belle cohérence interne si elle n'a rien à voir avec la réalité ?

Les deux ont de solides arguments. La théorie de la cohérence a sa patrie là où de toute façon on ne peut vérifier que dans la connexion - en logique et en mathématiques : une proposition est démontrée quand elle peut être déduite des principes du système. Personne ne tient un triangle à côté du monde. De là, elle généralise : est vrai ce qui peut être inséré. Elle contourne ainsi élégamment les difficultés de la comparaison avec la réalité - mais elle ne fait que les contourner : la question de savoir comment doit se faire cet accord, elle la laisse sans réponse.

La théorie de la correspondance objecte : qu'est-ce qui distingue alors encore la vérité de la belle fantaisie ? Un système délirant peut être parfaitement cohérent - mais il n'a rien à voir avec la réalité.

10.2 La séparation apprise entre intérieur et extérieur

Les deux théories présupposent la même distinction : ici l'esprit, là le monde. Ce qu'il y a de vrai en elles se montre quand on demande d'où vient cette distinction. Elle nous est si familière que nous avons oublié l'avoir un jour apprise.

Le bébé doit d'abord construire la limite entre lui-même et le monde, et il la construit précisément aux résistances : la balle roule au loin et ne revient pas du seul fait qu'on le veut. La faim n'est pas apaisée dès qu'elle est là. La mère s'en va, et on ne peut pas la faire revenir par le souhait. C'est à ce qui ne se plie pas au désir que naît la distinction : il y a, là-dehors, quelque chose qui suit ses propres lois, et ici, il y a moi.

Cette séparation est une conquête, et l'homme moderne vit tout entier en elle. Lorsque vous n'êtes pas sûr d'avoir laissé la lumière allumée, vous ne réfléchissez pas plus longtemps : vous allez voir. Quand quelqu'un affirme qu'un ovni se trouve dans le jardin, vous examinez d'abord si cela s'accorde avec tout ce que vous savez, et si vous ne le tenez pas d'emblée pour absurde, vous allez dans le jardin. Il est clair alors que certaines choses ne se décident pas dans l'esprit. Il faut aller voir, toucher, mesurer, demander : mettre le modèle à l'épreuve du monde. C'est exactement ce qu'il y a de vrai dans la théorie de la correspondance, sauf que ce n'est pas une théorie, mais une pratique de vie apprise : toute la science, avec ses expériences, en est la forme cultivée.

Ce qui s'apprend ainsi, c'est la séparation, non le fait de mettre à l'épreuve. Attendre quelque chose, se heurter à ce qui ne se plie pas et essayer autrement : le bébé le fait déjà ; c'est dans cette mise à l'épreuve qu'il apprend la séparation. Ce qui s'y construit a une histoire et n'est pas partout identique : les méthodes

de la science, la pondération des sources dont traite le chapitre 19, et aussi la règle énoncée qui veut qu'on doive des raisons à autrui. Cette règle est contenue dans la mise à l'épreuve avant que quiconque l'énonce (chapitres 1 et 11a.1). Ce qui a été appris peut s'améliorer et se perdre de nouveau ; la mise à l'épreuve à laquelle on l'a apprise lui est antérieure.

10.3 Tout ce avec quoi nous vérifions

> Expérience 10 : La comparaison que vous ne faites jamais
>
> La « comparaison » entre pensée et réalité, dont parle la théorie de la correspondance et que notre aller-voir semble accomplir, a-t-elle réellement lieu ? Vérifiez par vous-même : quand vous dites « Il pleut », comparez-vous alors une pensée dans votre tête avec une pluie à l'extérieur de votre tête ?

Dans le cas normal, je ne pense pas du tout à la pluie. Je suis assis à la table, j'entends un tambourinement sur le rebord de fenêtre en métal, je vois la rue luire sombrement - et je pense : il pleut. La pensée suit ici la perception comme sa conclusion. Ce n'est que lorsque quelque chose soulève la question que la direction s'inverse : quelqu'un affirme qu'il pleut ; je veux sortir sans veste ; le tambourinement pourrait aussi être le chauffage. C'est un petit étonnement : que quelque chose ne soit peut-être pas comme nous le supposions. Et maintenant je réfléchis, ou j'aillé voir - le plus souvent les deux, en alternance. La pensée est d'abord là, comme affirmation, comme question, comme attente, et cherche sa perception : je regarde par la fenêtre, j'ouvre la porte et je sens l'air humide, je lis le bulletin météo, je regarde le radar de pluie, je demande à celui qui vient d'entrer. C'est le fait d'aller voir par soi-même.

Tout cela est médiatisé de manières diverses : voir soi-même, entendre soi-même, un instrument, un texte, la parole d'un autre. Et ces voies ne sont pas équivalentes - personne ne les traite ainsi. Si je vois moi-même la pluie, les gouttes sur la vitre, les éclaboussures sur le seuil, ou si je sors et suis mouillé, alors la question est tranchée ; il ne reste aucun doute qui aurait besoin d'une vérification. Si quelqu'un entre et dit qu'il pleut, sa parole se vérifie à ce qu'il apporte : le parapluie qui goutte, les cheveux mouillés, les vêtements mouillés la soutiennent ; si tout cela manque, je deviens méfiant - ou bien il vient seulement du garage, et alors tout dépend de sa fiabilité. Bulletin météo et radar de pluie, de leur côté, concordent dans les grandes lignes et se trompent dans le détail : sur telle côte, la prévision se trompe assez souvent, et ce que le radar montre dans les nuages n'est pas toujours ce qui arrive en bas. Pondérer les sources là

où elles ne sont pas aussi nettes que la pluie sur sa propre peau demande de l'expérience - et les poids dépendent des circonstances et de la région.

En un point pourtant tout cela se ressemble : tout ce avec quoi vous vérifiez entre dans votre acte de cognition - et c'est précisément là aussi que se fait cette pondération. Ce n'est que là que vous pouvez comparer, ordonner, comprendre. Cela vaut bien au-delà des sens - pour les souvenirs, les rapports, les livres, les valeurs mesurées, les statistiques, les preuves, les expériences : ils ne deviennent tous des fondements qu'en vous rencontrant et en étant traités par vous. Même ce que l'instrument le plus fin mesure ne devient un moyen de connaissance que lorsque son affichage est lu, son fonctionnement compris, son résultat classé.

Rien de cela n'est pour autant simplement subjectif ou irréel. La pluie ne devient pas moins réelle parce que vous devez la voir pour la connaître ; la mesure ne devient pas moins objective parce que quelqu'un doit l'évaluer. Cela ne montre qu'une chose : un lieu extérieur à toute connaissance, d'où nous pourrions poser notre connaître à côté du monde, nous n'en avons pas. Tout ce avec quoi nous vérifions la vérité nous rencontre à l'intérieur de la même pratique de la vérité.

Et dans tout ce qui nous y rencontre, deux moments se laissent distinguer. Certaines choses s'imposent : la pluie tombe, que je la souhaite ou non ; le nombre sur l'affichage est ce qu'il est ; le rapport du témoin est ce qu'il est. Et tout est en même temps traité activement : compris, classé, pondéré, mis en doute. Aucun connaître ne se compose seulement de l'un des deux - même la pensée peut s'imposer comme une mélodie qui ne veut pas s'en aller, et même le voir peut être dirigé, par le regard, le pas et le verre. Mais de la différence, quel moment mène, dépend tout notre vérifier : si je ne suis pas sûr qu'il pleuve, je cesse de réfléchir et vais voir - je cherche ce qui s'impose à moi, ne serait-ce que l'affichage du baromètre ou la parole de celui qui était dehors.

Là réside aussi déjà le discernement simple que la vieille querelle recouvre. La correspondance demande le contenu : ce qui nous parvient atteint-il la chose ? La cohérence demande la forme : ce qui est connu s'accorde-t-il avec le reste de ce qui est connu ? Mais contenu et forme ne se rencontrent pas en deux lieux séparés. Aucun contenu ne s'obtient sans mise en forme, aucune forme ne vérifie sans contenu - les deux se rencontrent dans le même accomplissement, et l'on voit déjà ici que les deux théories auront besoin l'une de l'autre.

10.4 La comparaison qui a réellement lieu

Cela signifie-t-il que la comparaison avec la réalité est une illusion ? Ce serait la fausse conclusion. Illusoire est seulement la comparaison par-dessus l'abîme : ici la pensée toute faite, là le monde tout fait, et entre les deux un point de vue d'où l'on pourrait tenir les deux l'un à côté de l'autre - voilà la comparaison qui n'en est pas une. La véritable est plus quotidienne, et elle se déroule sans cesse - dans les deux directions. Le plus souvent la perception vient d'abord, et la pensée qui la saisit doit se confirmer sur la suite ; là où la question est d'abord là, la pensée cherche sa perception : je pense « il pleut » et je vois les gouttes - elle se confirme sur ce qui s'impose. Une attente se réalise ou échoue. Un rapport s'accorde avec une mesure ou entre en contradiction avec elle. Un souvenir est confirmé par un document - ou corrigé.

Et les moyens de vérification se contrôlent mutuellement. Dans le désert, de l'eau semble se tenir à l'horizon ; je marche vers elle, et elle recule - la vue montrait quelque chose que la marche n'honore pas. Devant moi semble se tenir un objet ; je tends la main, et la main saisit le vide. Il en va de même là où aucun œil n'atteint plus : personne ne voit un virus, la préhistoire de l'univers ou la population d'un pays - nous travaillons avec des microscopes, des traces, des séries de mesures, des statistiques, des rapports, et la vérification consiste là aussi à rapporter les uns aux autres des accès médiatisés de façon différente : un procédé de mesure contrôle l'autre, une prédiction est mesurée à des résultats ultérieurs, des mains indépendantes répètent l'expérience. Mais le simple accord de deux accès ne porte pas encore loin - un rêve aussi peut tromper plusieurs sens, et un délire peut se sentir rond. La vérification devient rigoureuse en grandissant : sous des angles changeants, dans l'action répétée, par d'autres qui regardent indépendamment, à des interventions auxquelles la chose répond selon des lois.

Ainsi comprises, les deux vieux mots disent quelque chose de précis. Correspondance↑ ne signifie pas que la pensée serait une seconde copie, spirituelle, de la chose ; elle se montre en ce que nos divers accès se laissent porter en commun ou corriger en commun par la chose. Cohérence↑ ne signifie pas que nous assemblons des pensées sans contradiction comme cela nous arrange ; elle est l'ordre dans lequel tous les accès reçoivent leur place et où l'expérience dérangeante n'est pas réprimée. Sans le premier, un délire fermé pourrait passer pour vérité ; sans le second, impressions, mesures et rapports resteraient un tas sans sens. C'est ici que commence à se rejoindre ce que les deux théories séparaient.

On peut dire plus précisément comment ils sont liés si l'on prend la cohérence aussi largement qu'ici : comme accord non seulement des pensées entre elles, mais avec tout ce qui nous rencontre, aussi avec ce qui s'impose. En ce sens large,

ce qui ne correspond pas n'est pas non plus cohérent : une représentation sur laquelle l'expérience butte ne s'ajuste plus au reste de ce que quelqu'un sait et admet - et cette rupture se produit à l'intérieur de la même connexion où se produisent aussi les ruptures logiques. La vérification de la correspondance n'est donc pas un second procédé à côté de la vérification de la cohérence, mais son cas le plus exigeant : celui où ce qui résiste ne se laisse pas écarter par un repenser. Au sens étroit, comme simple accord des pensées entre elles, la théorie de la correspondance garde raison avec son objection : un délire peut être parfaitement cohérent en soi. Ce qui le sépare de la vérité, ce n'est pas qu'il ne lui arriverait jamais rien d'inattendu. L'inattendu, il l'incorpore après coup. Ce qui lui manque, c'est la disposition à laisser valoir une réponse qu'il n'aurait pas pu se donner lui-même. Il réinterprète aussi la résistance qui ne se laisse écarter par aucune réinterprétation.

La résistance est ainsi déterminée. Elle n'est pas le choc d'une réalité extérieure contre une pensée intérieure, mais le signe qu'une connexion ne s'ajuste plus - et que quelque chose doit être rendu cohérent qui ne l'est pas encore.

Et il se passe encore autre chose dans cette comparaison : nous en tirons la distinction de l'intérieur et de l'extérieur, au lieu de la présupposer. Parce que certaines choses se laissent diriger et d'autres s'imposent, parce que le vu et le touché peuvent se séparer, parce que le souhait échoue sur l'impression, l'enfant trace déjà la frontière : ceci m'appartient, cela suit ses propres lois - il saisit et n'atteint pas, il se heurte, tombe, réessaie, et distingue peu à peu son propre corps, les autres, le monde. La séparation de l'esprit et du monde n'est pas l'abîme que la connaissance devrait d'abord franchir ; elle est un résultat de l'expérience et reste vérifiable en elle. Ce n'est pas le monde qui est ainsi produit - mais bien notre savoir de ce qui nous appartient et de ce qui suit ses propres lois.

10.5 Nous vérifions en agissant

Les exemples de ce chapitre ont en commun quelque chose que le chapitre 3 avait déjà montré à la table de votre enfance. Pour démasquer l'apparence à l'horizon, je marchais vers elle ; pour vérifier l'objet apparent, je tendais la main ; pour aller voir, j'ouvrais la porte. Les moyens de vérification n'étaient jamais posés calmement côte à côte comme des cartes sur la table - ils entraient en jeu en ce que j'agissais. Je veux savoir si le mur est creux - et je frappe. La science fait la même chose avec méthode : elle modifie délibérément des conditions, construit des instruments, répète, prédit et intervient. Dans l'action, la chose

répond - elle se plie à l'attente ou lui résiste. Que l'eau recule quand j'y vais, je ne l'apprends que parce que j'y vais.

On pourrait en conclure : est vrai ce qui se confirme dans l'action, ce qui fonctionne. Il y a du vrai là-dedans, et l'annexe A montre combien. Mais cela égare dès que l'on fait de l'action seule le juge - car un faire n'ouvre quelque chose que dans la mesure où il est compris. Que l'eau recule ne m'apprend « c'était une illusion » que lorsque je pense la contradiction entre voir et aller. Sans cette pensée, le recul resterait un événement parmi d'autres. Un agir sans la pensée qui le saisit ne serait pas un connaître, mais un chancellement - même l'ivrogne se heurte aux choses et est heurté par elles, et ne connaît pourtant rien. Et inversement, une pensée resterait vide qui ne s'exposerait jamais à une action, à une expérience, à une résistance possible. Les deux s'engrènent : nous agissons à partir d'une compréhension, et nous modifions la compréhension aux conséquences de l'action. « Se confirmer » signifie donc aussi plus que simplement fonctionner : une illusion peut fonctionner un temps, une fausse théorie prédire juste par hasard, une idéologie ordonner efficacement une société. Est vrai ce qui résiste à la vérification grandissante - aux différents accès, aux contre-épreuves, aux conséquences.

10.6 La chose est plus que notre image actuelle

Reste une question dont dépend que ce qui précède mène ou non dans un piège. Si tout ce avec quoi nous vérifions apparaît dans notre acte de cognition - avons-nous alors le monde réel, ou toujours seulement nos images de lui ? Sommes-nous dans une bulle, et ce qui est réel reste-t-il à jamais derrière ?

La question porte en elle un avertissement légitime, et nous voulons le garder. Notre image actuelle n'est pas nécessairement la chose entière ; nous pouvons négliger, mal pondérer, travailler avec un ordre insuffisant. La pensée d'un au-delà est donc d'abord un poste d'ordre : elle tient fermement qu'il peut y avoir plus que ce que nous saisissons à l'instant. Cette réserve n'a pas besoin de figurer comme concept dans la tête - l'enfant qui regarde encore une fois l'accomplit sans le connaître. Mais elle est présente dans tout nouveau contrôle : qui croirait que son image est déjà la chose entière n'aurait aucune raison de regarder de nouveau, et serait à bout à chaque erreur. La pensée de l'au-delà ne fait qu'expliciter ce que la pratique de vérification contient tacitement : que la chose pourrait être plus que notre image d'elle.

Seulement il faut voir ce que ce poste couvre et ce qu'il ne couvre pas. Des limites déterminées, nous en connaissons beaucoup : l'œil ne résout pas ce que

seul le microscope montre, et tout instrument a sa portée. De telles limites se montrent à l'intérieur de l'expérience - dans les défaillances, les contradictions, le succès des meilleurs moyens -, et ce qui se trouve au-delà reste une question ouverte, non un second monde. Autre est la prétendue borne de la connaissance en général. Si quelqu'un voulait affirmer que toute notre connaissance n'est que notre image et manque fondamentalement la vraie chose, il devrait, pour le savoir, connaître déjà cette chose et la comparer à notre image - mais alors elle ne serait plus l'au-delà inaccessible pour lequel il la faisait passer. Qui affirme que et où se trouve la limite totale, son jugement devrait accomplir plus que cette limite ne permet - il parle des deux côtés d'une frontière dont l'un, prétendument, n'est jamais atteint. Comme borne fondamentale de la connaissance, l'au-delà se supprime lui-même.

La version la plus forte de l'objection ne trace pourtant pas la limite par une comparaison. Elle la trace de l'intérieur : notre connaître a des formes qu'il apporte lui-même - que tout apparaisse dans l'espace et le temps, que nous demandions des causes. Pour cette raison, dit l'objection, nous ne connaissons les choses que comme elles apparaissent dans ces formes, et les formes elles-mêmes ne reviennent pas aux choses telles qu'elles sont en soi. Sur les choses en soi, on ne peut en outre rien dire. L'au-delà n'est alors pas un second objet, mais seulement le marquage d'une limite. Ainsi formulée, l'objection est proche du poste d'ordre ci-dessus, et dans cette mesure elle est légitime. Seulement de « les formes viennent de nous » (DE: „die Formen stammen von uns“) il ne suit pas qu'elles ne soient pas aussi celles des choses. Cela ne suit que si l'on présuppose déjà le fossé entre les deux. Et telle forme tenue pour nécessaire s'est révélée rectifiable à l'intérieur de l'expérience. Que l'espace suive les lois de la géométrie scolaire passait longtemps pour la condition de toute intuition, et la physique a montré que l'espace où se meuvent les corps est construit autrement pour de grandes masses. Que la forme de notre intuition soit ainsi aussi rectifiée, on peut le contester. Ce qui est montré, c'est qu'on ne savait pas d'avance comment l'espace des choses est construit. La limite n'est donc pas fixée d'avance. Elle se déplace, et son déplacement est la correction dont il est question ensuite.

Ce que le poste couvre réellement, nous le connaissons bien : le mouvement de la correction. Une attente échoue ; une observation ne s'ajuste pas ; un document négligé modifie l'image ; une génération ultérieure découvre la présupposition qui allait de soi pour la précédente et était donc invisible. Ce n'est que rétrospectivement que cela devient visible : ici se trouvait une erreur, une lacune, une tache aveugle. Une erreur qui par principe ne pourrait se montrer d'aucune manière - jamais, pour personne, à rien - ne se distinguerait pas de la vérité ; le discours sur l'erreur perdrait son sens.

Mais l'erreur qui ne s'est simplement pas encore montrée existe - seulement elle est un discernement de la rétrospective, non une répartition pour aujourd'hui : l'erreur que je reconnaîtrai demain, je ne puis aujourd'hui la distinguer de mes jugements solides, sinon je l'aurais déjà reconnue. C'est pourquoi la réserve générale « je pourrais me tromper » (DE: „ich könnte mich irren") n'est pas une objection contre un jugement déterminé. Elle vaut pour chacun également et n'en distingue donc aucun.

Qu'une vérité connue ne soit pas le dernier mot appartient à elle-même : elle se tient dans le processus de vérité, et de meilleurs ordres peuvent venir. Une raison de la contredire, cela ne l'est pas à soi seul. On peut la contredire avec raison là où l'erreur possible devient pratique : à l'indice qui ne s'ajuste pas, à la contradiction, à la question ouverte, au poste conservé sur lequel il faut continuer à chercher. Alors la contradiction est légitime, et la vérité connue qui l'a traversée est meilleure que la précédente. Une erreur non découverte n'est pas une moindre. Elle ne nous est simplement pas encore accessible, et d'ici là nous travaillons avec la meilleure image fondée que nous ayons et nous maintenons ses points ouverts visibles.

L'au-delà n'est ainsi pas un objet caché à côté des objets. Il est le nom de la chose pas encore épuisée - de ce qui en elle peut être porté par de nouvelles expériences, faire éclater des ordres antérieurs, permettre des corrections ultérieures. La chose est plus que notre image actuelle, mais aucun mur ne l'en sépare : son excédent se montre dans le mouvement où notre image grandit sur elle - dans la résistance sur laquelle le souhait se brise, la même sur laquelle l'enfant découvrait déjà le monde.

La bulle devant laquelle nous nous trouvions n'en est ainsi pas une. Nous ne nous tenons pas ici dans l'esprit, avec, là-bas, inaccessible, le monde ; nous sommes toujours déjà dans le rapport de connaissance à lui. Et précisément parce que le monde ne suit pas notre pensée, il peut corriger notre pensée. La résistance est le pont entre correspondance et cohérence : en elle la chose se manifeste à l'intérieur de notre accomplissement - dans la pensée, le message reçoit sa connexion.

10.7 La résistance comme indicateur

Dans la vie quotidienne, cette résistance se manifeste à peu près ainsi : vous êtes sûr d'avoir mis la clé dans la poche de votre veste. Vous pouvez vous en persuader autant que vous voulez - la poche reste vide. Votre vœu pieux se heurte

à une limite, et cette limite se montre comme résistance à l'intérieur de votre expérience.

Ou : vous calculez douze fois treize et obtenez cent cinquante. Vous pouvez un moment affirmer que c'est juste - mais dès que vous vérifiez systématiquement (essayer différentes voies de calcul, demander à d'autres, utiliser la calculatrice), la résistance se montre. La réalité mathématique s'impose, même si elle contredit votre première impulsion.

Enfin : vous êtes convaincu que votre voiture a assez d'essence. Cette conviction est cohérente avec vos souvenirs (« J'ai fait le plein la semaine dernière » (DE: „Ich habe letzte Woche getankt")) et vos projets (« Je veux aller à l'aéroport » (DE: „Ich will zum Flughafen fahren")). Mais en route le moteur s'arrête, la jauge indique vide. Vos convictions cohérentes se heurtent à la limite d'une réalité résistante, et vous devez développer une nouvelle cohérence qui explique aussi le phénomène récalcitrant (« Je me suis trompé » (DE: „Ich habe mich geirrt") - ou « Le réservoir a une fuite » (DE: „Der Tank hat ein Leck")). L'objectivité se montre là où le pas précédent pointait déjà : dans la résistance à l'intérieur de l'expérience.

10.8 Comment cohérence et correspondance collaborent

On peut ainsi dire comment cohérence et correspondance collaborent. Ce ne sont pas deux procédés, mais un seul. La cohérence exige que toutes les expériences et convictions forment un tout accordé ; comme chez le détective à la fin de l'affaire, chaque indication doit avoir sa place. La vérification de la correspondance est son cas le plus strict : doit aussi trouver sa place ce qui ne se laisse écarter par aucune réinterprétation.

Considérez la théorie de la relativité d'Einstein. Elle devait expliquer tous les phénomènes qu'expliquait Newton (cohérence avec le savoir antérieur), expliquer une vieille observation récalcitrante sur laquelle la théorie de Newton avait échoué pendant un demi-siècle - la rotation de l'orbite de Mercure (correspondance), tout fondre en une théorie élégante (cohérence systématique) et faire de nouvelles prédictions qui se confirment (correspondance future).

La théorie n'est pas pour autant achevée. Elle continue de se confirmer sur de nouvelles observations, de nouvelles expériences, de nouvelles applications. Ce qu'elle dit de l'espace, du temps et de la gravitation a subi tant de vérifications que cela peut valoir comme connu. Une théorie plus englobante ne le rejetterait pas simplement, mais l'accueillerait en elle, comme la théorie de la relativité a accueilli la mécanique de Newton.

10.9 Pourquoi ce discernement est libérateur

Cette connaissance nous libère d'un problème mal posé. Nous n'avons pas à faire la comparaison par-dessus l'abîme - esprit ici, monde là, et un point de vue entre les deux qui n'existe pas. Nous devons seulement - comme le détective - intégrer soigneusement tous les moments de notre expérience en veillant aux résistances.

Le « monde extérieur » ne se perd pas pour autant ; il se montre dans la résistance. Le « monde intérieur » n'est pas fermé ; il est constamment en échange avec des expériences résistantes. L'objectivité devient possible par l'intégration de tous les moments de l'expérience, et la subjectivité est le lieu où cette intégration a lieu.

Comme dans le principe du détective : tous les indices doivent être pris en compte, ils doivent former une histoire cohérente, et l'histoire doit expliquer ce qui s'est réellement passé. La « réalité » se montre dans ce processus d'intégration comme ce qui résiste constamment.

Une moitié de la chose est ainsi clarifiée : que vérifier et ordonner sont le même mouvement et qu'aucun pont n'a besoin d'être construit entre eux. L'autre moitié reste ouverte - à savoir ce qui distingue un ordre d'un autre quand les deux résistent à l'expérience. C'est la question de l'articulation elle-même. Le chapitre 15 donne une partie de la réponse : le meilleur ordre sauve les phénomènes de l'autre et explique ce que celui-ci n'explique pas. Là où les deux accomplissent autant, la question reste ici ouverte.

10.10 L'application pratique

Pour la recherche de la vérité, cela signifie : vous n'avez pas à choisir entre cohérence et correspondance. Les deux collaborent en un seul processus.

Quand vous recevez une nouvelle information, demandez-vous : s'ajuste-t-elle à ce que vous savez déjà ? Et, plus strictement : elle ou votre image se heurtent-elles à quelque chose qui ne se laisse écarter par aucune réinterprétation ? La seconde question n'est pas un autre test que la première, mais son cas critique. Si un constat ne s'ajuste pas, il faut avant tout changement vérifier s'il tombe seulement sous ce à quoi il contredit. Qui le nie doit pouvoir dire à quoi il le reconnaît sans présupposer déjà sa propre image ; sinon il l'a assurée contre toute résistance.

Quand une théorie échoue sur des faits résistants, il y a trois possibilités, qui se distinguent par la profondeur de l'intervention : dans la restriction de domaine,

la théorie reste valable, mais seulement dans une partie du champ qu'elle revendiquait, tandis que pour le reste une théorie plus englobante prend sa place, qui la contient comme cas limite - la mécanique de Newton vaut toujours pour les vitesses et les champs de gravitation du quotidien, la théorie d'Einstein aussi au-delà. Dans la révision explicative, les phénomènes observés restent valables, mais l'explication doit être fondamentalement révisée - la combustion continue d'être observée, mais comprise comme absorption d'oxygène au lieu d'émission d'une substance qu'on appelait phlogistique. Dans la transformation méthodique enfin, la formulation de la question elle-même était manquée et doit être posée à nouveau - plus exactement : elle se disloque en questions auxquelles on peut honnêtement répondre. De la question astrologique « Que disent les étoiles de mon destin ? » (DE: „Was sagen die Sterne über mein Schicksal?“) naît l'astronomique « Comment se meuvent les corps célestes ? » (DE: „Wie bewegen sich die Himmelskörper?“) - et à côté la question humaine « Comment j'interprète ma vie ? » (DE: „Wie deute ich mein Leben?“), qui ne s'adresse plus au ciel. Aucune des nouvelles questions n'hérite entièrement de l'ancienne : ce qui en elle cherchait connaissance et ce qui en elle cherchait sens trouvent chacun un champ propre.

Dans tous les cas, il s'agit d'expliquer mieux les phénomènes - de les « sauver », comme l'appelait la science grecque. Une théorie qui n'explique systématiquement aucun phénomène n'est pas une théorie scientifique, mais du bavardage vide. Mais la plupart des théories historiques expliquaient du moins quelques phénomènes - et cette vérité partielle est intégrée dans de meilleures théories, non simplement rejetée.

Quand différentes expériences ne se laissent pas assembler, c'est un signe qu'il y a ici encore quelque chose à découvrir.

La vieille querelle entre théories de la cohérence et de la correspondance se dissout ainsi : la vérité n'est ni simple accord avec des faits ni pure construction de pensée, mais le processus vivant de leur intégration, où le fait d'aller voir à l'intérieur de l'expérience et l'assemblage s'engrènent. Entre « objectivité » et « subjectivité », personne n'a à choisir, car qui vérifie relie déjà les deux. Il y a une réalité connaissable, mais elle ne s'ouvre que dans l'accomplissement de la recherche de la vérité.

Cette intégration ne travaille certes pas partout avec le même matériau. Les exemples de ce chapitre déjà le laissent entendre : la pluie sur la propre peau résiste autrement que la parole de celui qui entre et dit qu'il pleut. Jusqu'où cela va - et ce qui en découle pour celui qui vérifie -, le prochain pas le montre.

Pour aller plus loin : *Penser – Ordonner sans perdre* (2025), Chap. 12

Chapitre 11: Ce qui repousse - et ce que nous modifions ce faisant

11.1 Combien la résistance se manifeste de façons différentes

Les exemples jusqu'ici étaient d'une seule sorte. La clé est dans la poche ou non ; le calcul est juste ou non ; le réservoir est vide. La résistance se manifeste vite, sans équivoque et sans égard au fait qu'elle soit comprise ou non.

Il n'en va pas ainsi partout, et la différence appartient à la chose.

Une pierre résiste de façon palpable. Elle ne se soulève pas parce que quelqu'un le veut ; qui l'essaie malgré tout le sent dans les bras. Le retour vient aussitôt, il est sans équivoque, et personne ne peut se le faire passer par des paroles. De lévitation, on rapporte, mais seulement dans des anecdotes, jamais de telle sorte que quelqu'un puisse s'y fier - ce qui fait que même ce rapport est vérifié à la résistance.

Soi-même, on résiste déjà autrement. Qui veut apprendre une langue ne se heurte pas à un mur, mais à une ténacité : cela va plus lentement qu'on ne pensait. Qui veut se défaire d'une habitude fait l'expérience que la résolution seule n'obtient rien. Et qui se tenait pour patient fait l'expérience, à la troisième répétition, que l'image qu'il avait de lui n'était pas juste. Cette résistance est plus douce, plus lente et plus facile à négliger - mais elle est tout aussi réelle et corrige quelque chose qu'aucune balance ne mesure : la représentation que l'on a de soi.

Les autres êtres humains résistent encore autrement. L'attente que quelqu'un réagira comme pensé ne se vérifie en règle générale pas exactement. Un enfant se comporte autrement que prévu, un collègue interprète une remarque autrement qu'elle n'était entendue, un vis-à-vis dans la dispute a des fondements qu'on ne lui aurait pas crus. Ici la résistance ne se manifeste pas comme ténacité, mais comme surprise - et elle ne corrige pas une image d'une chose, mais celle de quelqu'un.

Les autres êtres humains résistent encore d'une seconde manière qu'aucune pierre ne connaît. Une pierre réfute une attente, mais elle n'exige aucune réponse. Un être humain contredit : il oppose à mon affirmation la sienne et demande pourquoi je pense ce que je pense. À cette résistance, il ne suffit pas que je rectifie mon attente. Je lui dois des fondements, comme il m'en doit. Vérifier parmi les êtres humains n'est donc jamais seulement vérifier sur eux, mais toujours aussi vérifier avec eux.

La pierre qui ne se soulève pas montre que mon attente n'était pas juste ; à quoi cela tenait, je dois le découvrir moi-même. L'autre peut me dire ce qu'il tient

pour faux, et pourquoi. Ce n'est pas une résistance plus forte que celle de la pierre, mais d'une autre sorte : une qui donne des fondements et dont je dois vérifier moi-même les fondements. Elle n'est donc pas non plus toujours la meilleure. Un essai que j'entreprends parce que je doute de ma conjecture peut m'apprendre plus qu'une objection qui dit seulement que je me trompe. Qui contredit juge à partir de son propre fondement et d'un autre lieu ; il voit, aussi sur moi, ce que je ne vois pas du mien. Ce que je néglige, je ne puis me le dire moi-même, sinon je ne l'aurais pas négligé ; ses propres taches aveugles, aucun regard ne les voit, si soigneux soit-il. C'est pourquoi le connaître a besoin de l'objection d'un autre. La réponse qu'on n'aurait pas pu se donner soi-même et sur laquelle, au chapitre 10.4, le délire se séparait de la vérité vient souvent de lui.

Cela vaut aussi pour l'image que je me fais de lui-même. Une telle image, je m'en fais toujours une, même de celui qui est assis en face de moi : à partir de rencontres antérieures, de son rôle, de ce que je sais des êtres humains en général. Ce qu'il pense et veut dire, je ne le vois pas ; je le complète. Cette image n'est pas rectifiée par le fait qu'il est là, mais par le fait qu'il répond. C'est pourquoi il importe moins de la proximité que de jusqu'où quelqu'un peut répondre. Un livre résiste : il dit ce qu'il dit, et non ce que je lirais volontiers. Mais à chaque question il dit la même chose. Une lettre répond, seulement tard, et à ce que j'ai demandé des jours auparavant. Au téléphone ou dans un chat, la réponse vient aussitôt, mais seulement sur une partie de ce qu'un être humain montre : la voix, l'écriture, une image sur l'écran. L'autre répond le plus pleinement dans la rencontre où l'on se voit : avec la parole, avec l'hésitation avant, avec le regard.

Lire aussi est une rencontre, seulement une rencontre inégale. On peut le vérifier sur ce texte : là où vous avez des objections, il n'y répond pas ; relisez le passage, il dit la même chose. Et pourtant son auteur parle à tous et en cela aussi à vous, et vous lui répondez en comprenant, en contredisant et peut-être en voyant quelque chose autrement qu'avant. Seulement la réponse ne l'atteint pas. C'est plus qu'écouter et moins qu'une conversation : une entente d'une fois et demie. Dans ce que l'on lit, deux côtés se laissent distinguer. La manière dont quelqu'un a trouvé et dit sa pensée, son souci, son ton, aussi ce qui nous gêne en lui, reste la sienne. On le reconnaît à elle, et souvent on s'y reconnaît soi-même : quelqu'un qui, comme soi, se tient dans son temps et son milieu, a des difficultés, aime et cherche la vérité. La pensée, en revanche, dans la mesure où elle est vraie, n'appartient plus à lui seul. Qui l'a vérifiée peut travailler avec elle, l'élargir et la transmettre, comme on calcule sans savoir qui a trouvé la règle.

Ce qui existe enfin entre les êtres humains - règles non écrites, attentes, évidences - résiste le plus tard et le plus difficilement saisissable. Qui arrive dans un autre pays ne remarque souvent qu'après des mois en quoi il se trompait : non à

un échec isolé, mais au fait que quelque chose se passe sans cesse autrement qu'attendu, sans que personne dise pourquoi. Qui a reçu les règles dès l'enfance ne les remarque pas du tout - elles ne lui résistent pas, parce qu'il les suit de toute façon.

La série ne montre pas un gradient du réel au moins réel. Elle montre que la résistance vient plus ou moins vite, est plus ou moins nette et se laisse plus ou moins facilement négliger. La pierre ne se laisse pas ignorer ; sa propre impatience se laisse ignorer pendant des années ; une culture étrangère peut être mal comprise toute une vie sans qu'aucun échec isolé ne l'impose jamais.

Il s'ensuit : plus la résistance est douce, plus il dépend de ce qu'elle soit remarquée et pensée. Pour la pierre, le choc suffit. Pour sa propre impatience, il ne suffit pas : qui prend la troisième répétition pour un hasard n'a rien appris. Ce qui valait au chapitre précédent pour tout agir - qu'un faire n'ouvre quelque chose que dans la mesure où il est compris - devient ici pratique : l'expérience que personne ne rassemble passe, et d'autant plus que la résistance est plus silencieuse.

C'est pourquoi la simple quantité de vécu n'est pas encore de l'expérience. Qui fait trente ans la même chose sans jamais vérifier n'a pas trente ans d'expérience, mais une, trente fois.

11.2 Qui vérifie modifie

La résistance se manifeste le plus nettement à celui qui intervient. Qui ne touche pas la pierre ne fait pas l'expérience de son poids ; qui ne dit jamais un mot dans la langue étrangère ne fait pas l'expérience de sa ténacité ; qui ne s'engage avec personne n'est pas surpris.

Cela a un revers, qui appartient à la même chose : qui intervient pour vérifier modifie ce faisant. Ce n'est pas un effet secondaire regrettable, mais le même mouvement vu de l'autre côté.

Et cela se produit tout aussi diversement que la résistance est diverse.

La pierre que je soulève se trouve après ailleurs. La forêt dont je prends du bois est une autre. C'est la forme palpable à laquelle on pense d'abord à propos du mot « modifier ».

Qui apprend une langue se modifie lui-même - non seulement son savoir, mais ce qu'il peut penser et dire. Qui abandonne une habitude est ensuite quelqu'un avec d'autres possibilités. Cette modification est la vérification : on fait l'expérience de sa propre ténacité en travaillant sur elle.

Qui a affaire à d'autres les modifie avec lui. Chaque question laisse quelque chose chez l'interrogé, chaque réponse chez l'interrogateur. Qui veut vérifier comment quelqu'un pense doit parler avec lui - et qui parle avec lui ne l'a plus trouvé tel qu'il aurait été sans la conversation.

Et qui participe à des rapports communs les modifie avec : par ce qu'il fait et par ce qu'il omet. Ici aussi la modification est la plus lente et la moins visible - employer un mot autrement et trouver audience modifie ce qui pourra désormais être dit avec lui.

Mais que nous apprend une résistance ?

Toute résistance n'apprend pas autant. Quand le poing frappe la table, la table tient bon, mais il fallait s'y attendre : elle confirme ce qu'on savait déjà. À apprendre, la résistance en donne là où quelque chose ne s'ajuste pas à ce qui était attendu ou voulu - si la main passait à travers, si la pierre est plus lourde qu'elle n'en avait l'air ou ne se soulève pas, si fort qu'on le veuille.

Cela peut aussi se produire dans la pensée. Un calcul ne tombe pas juste. Un concept ne se laisse pas déterminer sans contradiction, si souvent qu'on l'essaie. Deux propositions qui semblent toutes deux exactes s'excluent.

C'est le même processus que décrivait le chapitre précédent : une connexion ne s'ajuste plus. Ce qui vient de l'extérieur et ce qui provient de la pensée même n'est pas ici deux sortes de vérification - les deux se manifestent comme rupture dans la même connexion.

Une différence subsiste pourtant, seulement elle ne touche pas la sorte, mais l'impossibilité de l'écarter. Qui intervient reçoit vite une réponse et peut mal l'ignorer, car la chose répond, que cela convienne ou non. Dans le simple fait de penser jusqu'au bout, le dérangeant se laisse plus facilement loger - on trouve une hypothèse auxiliaire, on déplace une limite, on déclare le cas exception. D'où le conseil d'aller là où quelque chose peut repousser : de la résistance, il y en a aussi ailleurs, mais là elle est la plus difficile à contourner.

11.3 Le rétrocouplage

Ce qui est appris à la résistance modifie le connaissant. Le modifié voit autre chose et intervient autrement. L'intervention autre produit une autre résistance - et celle-ci est le prochain objet de la vérification. Le connaître ne se tient pas en dehors de ce qu'il connaît.

Ce texte aussi n'en est pas exclu. Il ne décrit pas seulement comment on vérifie ; qui exécute les expériences peut ensuite vérifier autrement. Et ce qu'il décrit

peut alors se produire : du texte sort alors un autre lecteur que celui qui y est entré.

11.4 Quand la résistance est supprimée

La résistance est ce à quoi la chose se manifeste. Qui n'en fait pas l'expérience ne fait l'expérience de rien - non parce qu'il n'y aurait rien à expérimenter, mais parce qu'il n'a rien tenu qui puisse repousser.

Cela peut se produire sans que personne le veuille.

La forme la plus simple est le choix propre. Qui lit ce qui confirme son attente et met de côté ce qui la contredit s'est aménagé un espace où plus rien ne repousse. Il peut y avoir raison pendant des années. Cela ne coûte rien, cela fait du bien, et cela ne se distingue pas extérieurement d'une vérification approfondie : il a pourtant des preuves, souvent beaucoup.

La deuxième forme est l'assignation au lieu de la réfutation. Qui ne vérifie pas une objection, mais la situe - « c'est ce que disent ceux de l'autre côté » (DE: „das sagen die von der anderen Seite“) - n'a pas invalidé l'objection, mais s'en est libéré. La différence tient à ce qui est possible ensuite : une réfutation peut se révéler fausse, une assignation non.

La troisième forme est l'aménagée. Là où un espace est organisé de l'extérieur, la même chose se produit, seulement non par l'individu. Pour celui qui y lit, la différence n'est pas remarquable ; pour la chose non plus. Comment une telle chose se produit sans décision et à quoi elle pourrait se vérifier sera dit plus tard, quand il sera question de la mesure du normal.

Dans les trois cas, l'effet est le même. Qu'une opinion fausse subsiste est ici le moindre dommage, car les opinions fausses tombent ailleurs. Plus lourd est que la possibilité de le remarquer disparaisse. Qui s'ôte la contradiction du cou n'a pas protégé sa conviction, mais aboli sa capacité d'apprendre. Il a encore des convictions, mais plus de vérification - et il ne peut voir la différence de l'intérieur.

Cela vaut dans toutes les directions, et c'est là que gît l'épreuve. Il est facile de reconnaître le mécanisme chez ceux dont on rejette la position : ceux-là ne voient que ce qui leur convient, ils se coupent, ils ne parlent plus qu'entre eux. Il est considérablement plus difficile de le remarquer chez soi - pour une raison qui tient à la chose : de l'intérieur, un espace coupé a exactement le même aspect qu'un espace ouvert. On a des fondements, on a des preuves, on a de l'approbation. Ce qui manque n'est rien qu'on verrait.

Ce à quoi on peut pourtant le remarquer, ce n'est pas le contenu de ses propres convictions, mais une question adressée à sa propre histoire : quand ai-je été

retourné pour la dernière fois dans une affaire qui m'était importante ? Qui peut y nommer une date a un espace où quelque chose repousse. Qui n'en peut nommer aucune a soit toujours eu raison, soit, depuis un certain temps, rien tenu.

Et de là résulte ce que vaut la contradiction. Elle n'est pas ce qu'on doit supporter parce que cela se doit. Elle est ce à quoi quelque chose peut seulement être vérifié - et qui l'élimine ne s'est pas procuré le calme, mais a coupé le retour.

Mais si une pierre résiste autrement qu'un motif et est modifiée autrement - les mêmes formes de vérité valent-elles alors pour les étoiles et les histoires, pour la nature et la culture ?

Pour aller plus loin : *L'éthique – Le bien que nous faisons déjà* (2026), Chap. 2 et 3

PARTIE III : VÉRIFIER DIFFÉREMMENT

Chapitre 12: Les différents domaines de la réalité

12.1 Ce qui est et qui nous sommes

> Expérience 11 : Deux phrases, deux vérifications
>
> Vérifiez deux phrases quant à leur vérité. Premièrement : « La table est brune. » (DE: „Der Tisch ist braun.“) Deuxièmement : « Hamlet est un grand drame. » (DE: „Hamlet ist ein großes Drama.“) Que faites-vous chaque fois - avec quoi vérifieriez-vous ?
> Pour la table, un regard suffit, au besoin un second sous un meilleur éclairage. Et pour Hamlet ? Là, regarder n’aide pas. Il vous faudrait lire, comparer, éprouver - peut-être toute une vie.

Les deux phrases affirment quelque chose, et les deux se laissent vérifier - mais pas de la même manière. Le mot « vrai » signifie la même chose dans les deux. Ce qui diffère, c’est avec quoi l’on vérifie et à quoi se montre que le jugement tient.

Les sciences de la nature rapportent ce qui est. Les sciences de l’esprit parlent de qui nous sommes et de ce que nous produisons.

12.2 Ce qui est fait et ce qui ne l’est pas

La distinction repose sur une différence qui se laisse percevoir, semblable à celle entre intérieur et extérieur au chapitre 10.

La nature est ce qui n’a pas été produit par des êtres pensants. Un livre de physique vous dit comment se comportent les atomes, et les expériences tournent à Tokyo comme à Berlin. Les lois de la nature valent, autant que nous pouvons vérifier, partout de la même manière, indépendamment de la culture et de la conviction personnelle.

Ce que nous produisons nous-mêmes, technique, société, culture, se comporte autrement. Un conte vous dit quelque chose du courage et de la lâcheté, de la transformation d'un être humain par des épreuves. Il ne le fait pas par des expériences, mais en touchant quelque chose que les êtres humains connaissent en eux.

Et puis il y a la pensée, qui distingue les deux. Là où elle demande pourquoi différents domaines exigent différents accès, elle s'appelle philosophie, et c'est aussi ainsi que s'appelle ce que fait ce chapitre.

12.3 Comment la vérité se confirme diversement

Comme le chapitre 11 l'a montré à propos de la résistance, la réalité ne se manifeste pas partout de la même façon. En conséquence, les énoncés se confirment diversement, et en ce sens, seulement en lui, on peut parler de différentes formes de vérité. Elles correspondent à peu près aux sortes de résistance du chapitre 11.1, de la palpable de la pierre, par la ténacité sur laquelle on tombe chez soi, jusqu'à ce qui vaut entre êtres humains ; et la contradiction des autres, qui exigent des fondements, accompagne chacune de ces vérifications.

Un énoncé empirique se confirme par des essais répétables et par des prédictions qui se réalisent. « L'eau gèle à 0 °C » (DE: „Wasser gefriert bei 0 °C“) est vrai si l'eau, en conditions normales, gèle effectivement à cette température.

Un énoncé existentiel se confirme dans la vie vécue. « L'amour est plus fort que la haine » (DE: „Liebe ist stärker als Hass“) se confirme si qui vit selon ce discernement fait l'expérience, par les conséquences, qu'il porte, même là où c'est difficile. Qu'il console ne suffit pas. Une consolation peut aider un temps et pourtant tromper. Un discernement n'est confirmé que lorsqu'il résiste aux expériences qui pourraient parler contre lui.

Une tradition culturelle se confirme en ce qu'elle aide des êtres humains, sur des générations, à vivre ensemble et à surmonter leurs expériences. C'est une indication, pas encore une preuve : une tradition qui s'invente des ennemis maintient elle aussi une communauté. On ne l'appelle vraie que lorsqu'elle résiste aussi aux expériences qui ne s'y ajustent pas et aux conséquences qu'elle a.

L'art a une forme propre. Tout monde représenté, que ce soit dans le roman, le film ou le jeu, doit être cohérent en soi : s'il y a là de la magie, elle suit des règles reconnaissables, sinon les lecteurs réagissent par la moquerie. Une rupture peut aussi être voulue, pour percer des attentes, mais alors elle porte quelque chose. Et forme et contenu doivent s'accorder : un film sur la confusion peut être confus, mais pas arbitrairement incompréhensible. Une œuvre d'art s'appelle

vraie en outre en un autre sens, celui où l'on parle d'un vrai ami : quand elle est ce qu'une œuvre d'art doit être, quand elle rend donc visible quelque chose qui resterait sinon caché, ou donne une figure à un sentiment qui serait resté muet. Le jugement « Hamlet est un grand drame » (DE: „Hamlet ist ein großes Drama“) est alors vrai si la pièce accomplit cela, et il est vérifié à la lecture, à la comparaison et à l'expérience de nombreux lecteurs sur des siècles. Les grandes œuvres portent plusieurs interprétations sans s'épuiser en une seule. Hamlet est-il un drame sur la vengeance, sur l'hésitation, sur l'impossibilité d'agir avec justice ? Hamlet n'est pas arbitrairement interprétable, mais inépuisable. La propagande ne laisse qu'une lecture, l'imposée, et le kitsch qu'une, la sentimentale.

12.4 L'erreur de catégorie

Cela devient difficile quand on applique la mesure d'un domaine à l'autre.

Le scientisme du chapitre 9.7, qui ne laisse valoir que ce qui se laisse mesurer, se reconnaît à ses conséquences : il fait de l'amour une libération d'hormones, de l'art des réactions neurologiques et de la religion un sous-produit de l'évolution. Cela explique peut-être ce qui se passe alors dans le corps, mais pas ce que veut dire l'amoureux, le lecteur, le croyant.

L'erreur inverse est commise par qui prend une vérité existentielle ou imagée pour une affirmation des sciences de la nature. « La Terre est notre mère » (DE: „Die Erde ist unsere Mutter“) est une image porteuse pour dire que nous vivons de la nature et dépendons d'elle. Comme affirmation que la Terre serait un être conscient, la phrase est fausse.

Et qui déclare que toute conviction est vraie à sa manière a négligé que chacune de ces formes a une mesure à laquelle on peut échouer. Alors chacun peut appeler son opinion « sa vérité », et plus aucune conversation ne s'engage.

12.5 Distinguer sans séparer

Les différentes formes se contredisent plus rarement que la querelle entre elles ne le laisse supposer. La médecine moderne montre comment elles collaborent : la recherche montre quel traitement agit mesurablement ; le savoir d'expérience des médecins et des patients complète les données ; les questions de sens, d'espérance et de dignité appartiennent à la guérison, même si aucun appareil de mesure ne les saisit. Aucune de ces formes n'est subordonnée aux autres, et pourtant elles se tiennent ensemble dans une compréhension de la santé. Là où

elles se contredisent malgré tout, c'est une contradiction comme toute autre et veut être travaillée jusqu'au bout.

Une chose pourtant est commune aux domaines où des êtres humains produisent quelque chose : un texte, une loi, un tableau, une action, on ne les lit pas comme une température. Il faut les comprendre pour les vérifier.

Chapitre 13: Comprendre ce qui est fait

13.1 Vous interprétez sans cesse

> Expérience 12 : Plus que des lettres
>
> Que faites-vous, en ce moment, des signes qui se trouvent sur cette page ? Lisez-vous seulement des lettres, ou les interprétez-vous ? Comprenez-vous seulement des mots, ou saisissez-vous des significations ? Vérifiez-vous seulement la logique, ou percevez-vous aussi le ton, l'intention, ce qui n'est pas dit ?
> Vraisemblablement, chaque fois, le second terme, et sans effort.

Ce que vous faites là, interpréter, a un nom, qui est déjà tombé au chapitre 4, à propos de l'apprentissage de la lecture : l'herméneutique, du grec hermeneuein, expliquer, interpréter, traduire. Les Grecs entendaient déjà dans ce mot le messager des dieux, Hermès, qui traduisait entre les dieux et les hommes. Avant de devenir une discipline, l'herméneutique était ce que vous faites quand vous interprétez un sourire, comprenez un message ou situez un discours politique.

13.2 La fin

Ce qui distingue un produit d'une chose de la nature, c'est la fin consciente. Une pierre tombe selon la loi de la pesanteur, sans intention. Un texte, un tableau, une loi, une invention ont été faits pour accomplir quelque chose, et rarement par un seul et pour une seule fin : dans chaque outil, chaque texte, chaque institution se trouve une histoire de fins, conçues par l'un, améliorées par d'autres, transmises sur des générations. C'est pourquoi ce qui est produit peut être interprété : qui le comprend lit les fins qui y sont conservées.

> Expérience 13 : La question spontanée de la fin
>
> Quelle question se pose à vous devant un texte ? Devant un organe ? Et devant une pierre ?
> Devant le texte : « Que veut l'auteur ? » (DE: „Was will der Autor?“) ; devant l'organe : « Quelle fonction remplit-il ? » (DE: „Welche Funktion erfüllt es?“) ; et devant la pierre, aucune des deux, tout au plus : d'où vient-elle, qu'est-ce qui l'a ainsi façonnée ? Vous avez vraisemblablement, sans y réfléchir, posé la question de la fin différemment, ou pas du tout.

Pour la pierre, on s'enquiert des causes, non des fins. Un test simple montre si la question de la fin est de mise : quelque chose peut-il échouer ? Un cœur peut faillir, un outil se briser ; une pierre qui tombe ne rate rien. À qui appartient la fin, cela se voit à qui l'échec porte préjudice. Au-dessus de la pierre, la conformité à une fin s'élève par degrés. Chez le vivant, elle se montre sans fin consciente : le cœur sert la circulation, non parce que quelqu'un l'y aurait destiné, mais parce que l'organisme se conserve lui-même. Chez les animaux, cela s'élève jusqu'à l'activité orientée vers une fin. La corneille de Nouvelle-Calédonie qui, avec un bâton, extrait des larves d'un tronc poursuit une fin, et si le bâton ne suffit pas, elle s'en sert pour en prendre un plus long. Mais elle ne se demande pas si sa fin est la bonne, et elle ne peut la justifier devant personne. C'est ce qui s'ajoute chez l'être humain : il peut faire de ses fins mêmes un objet, les vérifier, les ordonner, les transmettre. Textes, lois et œuvres d'art naissent de cette capacité. Qui confond les degrés manque son objet, par exemple lorsque la conformité à une fin du vivant est interprétée comme un dessein conscient, ou que des intentions humaines sont interprétées comme de simples processus naturels.

13.3 Comment on parle de vérité à propos de textes différents

Parce que des textes différents sont faits pour des fins différentes, on vérifie en eux des choses différentes, et on parle à leur propos de vérité de manières différentes.

Devant un récit, on demande si les choses se sont passées comme il le raconte, et on le vérifie auprès d'autres témoins, par des traces et des documents. Une loi, en revanche, ne raconte rien et n'affirme rien. On vérifie si elle remplit sa fin, si elle s'accorde avec les autres lois et si elle est juste, et ces jugements sur la loi sont vrais ou faux comme tous les autres. Un jugement sur la justice ne se confirme toutefois pas par une mesure. Il se confirme par le fait que ses raisons

tiennent devant tous ceux que la loi touche, et qu'il résiste aux conséquences que la loi a dans leur vie. Que ce critère atteigne aussi le droit en vigueur, toute injustice le montre, qui a longtemps été du droit en vigueur sans jamais pouvoir se justifier devant ceux qu'elle frappait. Devant une lettre, on demande si l'auteur pense ce qu'il écrit, donc on s'enquiert de sa sincérité. À propos d'un poème, on parle de vérité dans l'autre sens, celui où un ami est un vrai ami : est-il ce qu'il doit être, ouvre-t-il quelque chose qu'on ne voyait pas auparavant. Et devant une publicité, on demande d'abord à qui elle sert, puis seulement si ce qu'elle affirme est exact. Qui pose à un roman la question du récit ne l'a pas plus compris que celui qui accorde à un bilan les libertés d'un roman.

Qui ne connaît qu'une sorte de texte tient sa question pour la seule, comme l'aveugle qui prend la trompe pour l'éléphant tout entier.

13.4 Les questions sans lesquelles on serait aveugle

Qui produit quelque chose avec intention le fait avec un matériau, en tant que quelqu'un, d'une certaine manière et pour une fin, et ce qu'il produit continue d'agir, qu'il le veuille ou non. Chacun de ces aspects est une question que pose la compréhension, et à quoi elle sert, on le voit quand elle manque.

Sans la lettre, le matériau du texte, ses concepts et sa composition, toute interprétation devient arbitraire, car rien ne la retient. Sans l'auteur et l'occasion, on lit la lettre d'un mourant comme une notice d'emploi. Qui néglige la facture, la tradition et les moyens dans lesquels s'inscrit une œuvre tient pour une idée personnelle ce qui est une règle de genre, ou inversement. Sans la fin, le poème devient une chose de la nature et la loi un piège de lettre. Et sans l'effet, on ne comprend pas pourquoi un texte est lu aujourd'hui autrement qu'alors.

La science du droit a formé ces questions de manière particulièrement explicite, parce que sans elles les lois ne peuvent être appliquées : on les interprète d'après leur lettre, d'après leur genèse et leur intention de régler, d'après leur lien avec d'autres lois et d'après leur fin. L'archéologie montre la même chose de l'autre côté : un outil de pierre est souvent bien conservé, mais à quoi il était destiné reste énigmatique, et l'interprétation devient incertaine là où la fin ne se laisse plus déchiffrer.

Certains courants des études littéraires mettent délibérément entre parenthèses l'intention de l'auteur, au motif qu'elle serait inaccessible et que l'œuvre dirait plus que ce que son auteur pensait. Il y a du juste là-dedans. Mais quand la mise entre parenthèses devient méthode, elle néglige précisément ce qui distingue les produits des choses de la nature. N'examiner un poème que d'après sa

forme, sans demander ce qu'il veut, ressemble à l'examen d'un marteau d'après son poids, sans saisir sa fonction d'outil.

13.5 Là où la reconstruction ne suffit pas

Parfois, en comprenant, il se passe quelque chose que ces questions ne saisissent pas. Qui lit Shakespeare, écoute Bach ou regarde un tableau de Vermeer comprend parfois soudain quelque chose de la vie qu'il ne pouvait pas mettre en mots auparavant, et non quelque chose sur Shakespeare, mais sur lui-même.

Nous savons peu de chose de l'intériorité de Shakespeare. Mais ses pièces donnent aux bouleversements de son temps, à l'effondrement des anciennes certitudes, aux possibilités et aux angoisses nouvelles, une forme qui nous concerne tous. De telles œuvres peuvent être dites révélatrices du monde : elles disent plus que ce que savait leur auteur et ouvrent des possibilités de compréhension qui n'existaient pas auparavant. Ici, l'objection contre l'intention de l'auteur a son droit.

Toute œuvre n'est pas ainsi. Un slogan publicitaire peut être habilement fait, mais il ne révèle rien. Le test est de savoir si une œuvre change la manière dont les hommes voient le monde, ou si elle confirme du connu dans un nouvel emballage. Qui trouve partout une révélation du monde interprète trop, comme celui qui n'en trouve nulle part interprète trop peu.

13.6 Le tout d'une œuvre

Aucune de ces questions ne saisit à elle seule une œuvre. Mais elles ne sont pas non plus posées l'une à côté de l'autre comme les points d'une liste. La fin de l'œuvre décide quelle question a le plus de poids. Dans une lettre personnelle, ce qui compte surtout, c'est qui l'a écrite et à quelle occasion ; pour la loi et pour la grande œuvre, le poids est ailleurs. Ainsi comprise, la phrase « Le vrai est le tout » ne signifie pas ici non plus qu'il faille rassembler tout ce qui peut se dire d'une œuvre, mais pondérer les questions comme il convient à l'œuvre.

Les bonnes et les mauvaises interprétations se distinguent donc. Une bonne interprétation est couverte par la lettre, assemble les questions au lieu d'en absolutiser une, et laisse l'œuvre plus riche qu'elle ne l'a trouvée. Et elle lit l'étranger dans sa version la plus forte : qui comprend un adversaire en lui prêtant l'intention la plus sotte possible ne l'a pas réfuté, mais a réfuté sa propre caricature.

Devant une œuvre d'art, pourtant, vous ne vous demandez pas seulement matériau, genèse et fin : vous sentez si elle vous touche. Une action, vous ne la

reconstruisez pas seulement, vous la ressentez comme juste ou injuste. Là se signale un accès qu'aucune de ces questions ne saisit : le sentiment. Parfois il porte des pensées qui ne sont pas encore énoncées ; parfois il signale ce qu'aucun jugement singulier ne saisit : si le tout est cohérent. Qu'est-ce que ce sentiment, et quel est son rapport à l'entendement ?

Pour aller plus loin : *L'éthique – Le bien que nous faisons déjà* (2026), Chap. 6

Chapitre 14: Quand le cœur pense et que la tête sent

14.1 La contradiction qui renvoie à l'unité

Votre collègue expose sa position sur la situation actuelle. Les faits sont exacts, l'argumentation est concluante. Votre entendement acquiesce. Mais en même temps votre sentiment enregistre autre chose : l'accent sur certains mots, la brève hésitation, la présentation trop lisse. « Il passe quelque chose sous silence. »

L'entendement et le sentiment jugent la même situation différemment, et la question habituelle est : « Dois-je écouter ma tête ou mon cœur ? » (DE: „Soll ich auf den Kopf hören oder auf das Herz?"), comme s'il s'agissait de deux mondes qui se combattent.

Mais que le sentiment et l'entendement puissent se contredire montre précisément qu'ils jugent de la même chose. Ce qui n'a rien à voir ensemble ne peut se disputer. Les aveugles se contredisent parce qu'ils touchent le même éléphant ; si l'un tenait un tube de dentifrice et l'autre un verre d'eau, il n'y aurait rien à intégrer.

Il y a pourtant une différence. L'entendement peut justifier sa prétention : il met ses étapes à découvert, et d'autres peuvent les vérifier. Le sentiment ne peut qu'énoncer son jugement — « cela me paraît étrange » (DE: „das kommt mir seltsam vor"), « je me méfie » (DE: „da bin ich misstrauisch") —, et d'où il vient reste d'abord inaccessible. Il a une prétention à la vérité comme l'entendement, mais il ne peut pas l'honorer, du moins pas encore ; il en a été question dès le début du livre. Il n'en résulte pas que l'un des deux aurait la priorité. Il en résulte qu'une contradiction entre eux est une tâche, non une décision.

> Expérience 14 : Deux vérificateurs à la fois
>
> En poursuivant votre lecture, prêtez attention à deux voix. Pendant que vous suivez ces lignes, votre entendement vérifie la logique de l'argumentation.

> Et que signale en même temps votre sentiment : cela sonne-t-il sincère ? Le ton s'accorde-t-il avec ce qui est dit ? Cela correspond-il à votre expérience ?

Vraisemblablement, les deux opèrent simultanément. Un argument logiquement correct, mais qui paraît faux, ne convainc alors pas tout à fait, et on le vérifie encore une fois. Un appel qui s'adresse aux sentiments mais n'est pas exact, pas davantage.

14.2 Ce que le sentiment accomplit et où il trompe

Votre entendement vérifie les étapes d'un argument. Votre sentiment rassemble sans qu'on le remarque des milliers de signaux — maintien, voix, mimique, accord entre ce qui est dit et ce qui est montré —, comme chez le médecin expérimenté du chapitre 9 ; sauf qu'ici vous le remarquez en vous-même. Il signale « cela sonne trop beau pour être vrai » (DE: „das klingt zu schön, um wahr zu sein“) avant que l'entendement ait trouvé la contradiction cachée, et « quelque chose ne va pas ici » (DE: „irgendetwas stimmt hier nicht“) avant qu'on puisse dire quoi. Devant une théorie, il sent si elle est cohérente avant qu'on ait vérifié une à une sa consistance, sa portée et ses points ouverts.

Mais le sentiment qui avertit ne joue que tant qu'une tromperie vise l'entendement. Depuis environ cent ans, l'influence emprunte méthodiquement la voie des sentiments, avec des méthodes qui se réclament expressément de la psychologie ; dès les années cinquante, cela a été décrit et critiqué publiquement. Publicité et propagande travaillent avec des images, des histoires et des stimuli qui atteignent le sentiment avant que l'entendement soit consulté. Les plus désarmés sont alors ceux qui chantent comme le bourgmestre de « Zar und Zimmermann » : « Oh, je suis avisé et sage, et on ne me trompe pas ! » (DE: „O ich bin klug und weise, und mich betrügt man nicht!“) Dans les relations personnelles, le sentiment reste un bon vérificateur de la sincérité. Là où on s'adresse à lui méthodiquement, il a besoin de l'entendement à ses côtés.

Le sentiment est donc un constat qui exige clarification, non un jugement qui la remplace.

14.3 Comment la contradiction se résout

Certains craignent que l'entendement tue ce qu'il y a de vivant dans leur expérience, que mots et concepts falsifient l'essentiel. L'inquiétude est justifiée là où

la pensée devient un moulage schématique qui trie tout en alternatives. Une pensée qui sépare pour vérifier et rassemble de nouveau, qui analyse et sent, est plus que les deux et dépasse leur opposition ; elle s'appelle raison.

Deux voies de résolution se présentent. Parfois le sentiment a remarqué quelque chose que l'entendement a négligé ; alors la contradiction se résout dès qu'on l'a trouvé, et l'on voit rétrospectivement ce que le sentiment avait signalé sans pouvoir le dire. Parfois c'est l'inverse : le discernement est neuve et juste, mais la vieille habitude se fait encore entendre. Alors le sentiment ne disparaît pas aussitôt, mais peu à peu, à mesure que la nouvelle connaissance se révèle solide.

Les anciens Perses, dit-on, délibéraient deux fois de leurs affaires les plus importantes : une fois dans l'ivresse et une fois à jeun. Seul ce qui tenait dans les deux états était exécuté. Ainsi se comportent le sentiment et l'entendement dans le jugement qui réussit. Que les deux parviennent indépendamment l'un de l'autre au même résultat est un signe fort. S'ils ne se confirment que parce que chacun s'appuie sur l'autre, ce n'en est pas un — un délire aussi se sent cohérent. Et justement parce que l'accord est le but, le désaccord doit d'abord pouvoir être énoncé : deux vérificateurs qui n'ont jamais le droit de se contredire ne sont en vérité qu'un seul.

Face à une contradiction, la première étape n'est donc pas de la résoudre, mais de la remarquer et de la supporter. Qui établit l'accord trop vite ne l'atteint qu'en faisant taire un côté par l'autre, et n'a alors pas une intégration, mais une répression en toute bonne conscience. Si quelque chose paraît faux bien que logiquement juste, la question vaut de savoir ce que l'analyse a pu négliger. Si un sentiment est fort mais ne peut être justifié, la question vaut de savoir sur quelles expériences il repose et si elles valent encore.

La raison reste ouverte à ce qui résiste à l'ordre. Un sentiment qui ne se laisse pas justifier est pour elle une indication à suivre ; une justification contre laquelle tout se rebelle est une justification qu'elle vérifie de nouveau.

PARTIE IV : FORMER ET DÉFENDRE LA MISE À L'ÉPREUVE

Chapitre 15: Science et changement de paradigme

15.1 Vérifier qui se vérifie lui-même

Ce que l'individu fait en vérifiant, on peut le partager, l'enseigner et en faire une méthode. Vous cherchez la vérité chaque jour. Quand la voiture fait un bruit étrange, quand l'enfant a de la fièvre, quand la plante se flétrit, vous demandez : qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ? Que puis-je faire ? La science fait, au fond, la même chose, mais explicitement, méthodiquement et en commun. Elle demande en outre comment on résout mieux les problèmes en général : quelles méthodes conduisent à des résultats plus fiables ? Comment dévoiler les erreurs avant qu'elles causent des dommages ? Elle applique le fait de vérifier à elle-même, comme on calcule puis réfléchit sur le calcul.

Un paysan observe depuis des générations : après ce vent, il pleut le plus souvent. Le météorologue demande pourquoi. Il mesure la pression, la température et l'humidité, construit des modèles et peut prédire là où le paysan conjecture. Il ne réfute pas pour autant le paysan. Les signes que connaît le paysan restent valables ; la science explique ce qu'ils indiquent. Ce qui apparaît reste vrai comme apparence, seulement on conçoit de nouveau ce qui y apparaît. Ce que la science trouve ainsi, atomes, gènes, champs, ne se trouve pas derrière les apparences. C'est ce qui se montre en elles, et la recherche décide s'il est plus que leur ordre, non une décision prise d'avance. Pour les atomes, elle l'a décidé. Vers 1900, personne n'en avait vu un seul, et des chercheurs réputés doutaient qu'il y corresponde quelque chose de réel. Puis il est apparu, à partir d'apparences très différentes, le tremblement de petits grains dans l'eau, la répartition de particules en suspension dans un liquide, le bleu du ciel, chacune mesurée pour elle-même, à peu près le même nombre de particules dans la même quantité de matière. Sans les particules, on ne comprendrait pas pourquoi des chemins si différents mènent à la même valeur.

15.2 Ce qui fait la méthode

Ce qui distingue la science, ce sont les mouvements des chapitres précédents, rendus explicites et ramenés à des règles.

Elle met ses méthodes à découvert, afin que chacun puisse comprendre comment un résultat est né, et exige que d'autres puissent vérifier la justification, contre les doctrines secrètes et les simples certitudes. Elle rassemble diverses disciplines et divers accès, prend les constats qui ne s'accordent pas comme un aiguillon au lieu de les cacher, exige que toutes les observations trouvent leur place dans la théorie et tient toute théorie pour corrigible.

Au sceptique, elle a ainsi donné une place fixe. Dans la vie quotidienne, il passe souvent pour un trouble-fête ; dans la science, il fait partie de la procédure. Avant qu'un résultat soit publié, des collègues cherchent ses faiblesses. Ce qui ne réussit qu'une fois ne vaut pas tant que d'autres ne l'ont pas répété. Dans les études en double aveugle, même le chercheur ne sait pas qui reçoit le vrai traitement, et ainsi disparaît l'une des sources les plus fécondes d'auto-illusion : l'attente qui voit ce qu'elle veut voir. C'est la résistance du chapitre 11, instituée expressément — une procédure qui se contraint elle-même à la correction.

La science réelle ne remplit pas toujours cela. Il y a la fraude, la vanité, la pression du groupe, la dépendance à l'égard des bailleurs de fonds, les modes. Cela ne réfute pas les règles, pas plus qu'un menteur ne réfute l'honnêteté. C'est seulement l'idéal clair qui rend possible la critique de la réalité. Et les règles s'imposent à la longue, non parce que les scientifiques seraient de meilleures personnes, mais parce que les règles réussissent mieux : qui travaille ouvertement trouve plus d'erreurs ; qui admet la critique apprend plus vite.

15.3 Quand tout l'édifice vacille

Parfois il ne suffit pas d'améliorer une théorie. Parfois les hypothèses fondamentales elles-mêmes doivent tomber. Alors tout paraît soudain autre, non parce qu'un détail avait été négligé, mais parce que toute la manière de voir s'est déplacée. Un paradigme est la charpente fondamentale de notre pensée sur un domaine. Il fixe ce qui compte comme problème, quelles solutions viennent à l'esprit et ce qui compte comme explication.

> Expérience 15 : La vieille voiture

> Imaginez que vous avez une vieille voiture. D'abord elle grince ici, puis elle cliquette là. Vous réparez avec zèle — nouveaux freins, nouveau pot d'échappement. À quel moment cessez-vous de réparer ? À quoi le reconnaissez-vous ?
> Pas à un défaut isolé, mais à l'accumulation : les réparations coûtent plus qu'elles ne rapportent, et à un moment le jugement bascule — il est temps d'acheter une nouvelle voiture.

Il en va de même dans la science. L'image du monde avec la Terre au centre prédisait assez bien, durant des siècles, les positions des planètes. Mais elle n'expliquait certaines choses que par des hypothèses faites exprès : que les planètes semblent par moments marcher à rebours, que Mercure et Vénus ne s'éloignent jamais beaucoup du Soleil. Copernic demanda : et si le Soleil était au centre ? Alors les hypothèses supplémentaires deviennent des conséquences. La boucle rétrograde est le dépassement sur la trajectoire intérieure ; Mercure et Vénus restent près du Soleil parce que leurs orbites se trouvent à l'intérieur de l'orbite terrestre. Plus exactement, la nouvelle image ne calculait pas, d'abord ; cela ne réussit que deux générations plus tard avec les orbites elliptiques. Ce qu'elle avait gagné d'abord, c'était de la cohérence.

Dans un tel changement, aucune incohérence singulière ne décide, chacune pourrait encore être rattrapée par une hypothèse supplémentaire. Ce qui décide, c'est leur nombre : à un moment, rapiécer coûte plus que ce que le tissu supporte encore, et d'un plus progressif naît un autrement soudain, comme l'eau qui se réchauffe degré après degré et se met à bouillir à un certain point. Le retournement lui-même ressemble à une image bistable, où l'on voit d'abord un vase puis deux visages. Mais l'image ne porte pas plus loin : dans l'image bistable, les deux vues se valent, et l'on peut sauter en arrière à volonté. Dans le changement de paradigme, le nouveau explique aussi l'ancien, mais non l'inverse.

Beaucoup connaissent cela dans leur propre vie : le métier qui a comblé pendant des années, jusqu'à ce que ce ne soient plus seulement des aspects isolés qui dérangent, mais que toute la direction ne convienne plus. De tels changements sont souvent douloureux, parce que les gens placent leur identité dans leur manière de voir les choses. Dans la science s'ajoute que les formations, les chaires et les revues sont installées sur l'ancienne charpente. Max Planck, qui a lui-même déclenché un bouleversement de la physique, écrivit rétrospectivement : « Une nouvelle vérité scientifique ne triomphe pas en convainquant ses adversaires et en les faisant déclarer instruits, mais plutôt par le fait que ses adversaires finissent par mourir et que la génération montante est familiarisée d'emblée avec la vérité. » C'est forcé ; assez souvent, des chercheurs se sont

laissé convaincre. Mais cela nomme ce qui appartient au bouleversement : des gens qui ont investi l'œuvre de leur vie dans l'ancienne charpente. Que les continents dérivent fut proposé en 1912 et passa pendant près de cinquante ans pour absurde, pour une bonne raison aussi : personne ne pouvait dire quelle force les déplaçait. Les observations qui plaidaient en ce sens subsistaient pourtant, et quand la force fut trouvée, elles s'ordonnèrent dans la nouvelle image.

> DE: „Eine neue wissenschaftliche Wahrheit pflegt sich nicht in der Weise durchzusetzen, daß ihre Gegner überzeugt werden und sich als belehrt erklären, sondern vielmehr dadurch, daß die Gegner allmählich aussterben und daß die heranwachsende Generation von vornherein mit der Wahrheit vertraut gemacht ist."

15.4 Raisonnable aussi dans le bouleversement

La profondeur que peut atteindre une révision, le chapitre 10.10 l'a distinguée : de la restriction d'une théorie à un domaine, comme pour la mécanique de Newton, qui continue de valoir en très bonne approximation comme cas limite dans la théorie de la relativité, jusqu'à la question qui doit elle-même être posée à neuf. On parle de changement de paradigme là où ce n'est pas seulement la portée d'une théorie qui est touchée, mais ses concepts fondamentaux. Le passage à la théorie de la relativité en fut un aussi : espace et temps furent pensés autrement, bien que les équations de Newton continuent de valoir comme cas limite. Plus profonde encore, la mécanique quantique remplace, pour le domaine atomique, des concepts fondamentaux tels que la trajectoire univoque d'une particule par de nouveaux, tout en restant valide pour les grands corps.

On en a tiré une conséquence forte : des paradigmes différents seraient si radicalement différents qu'ils ne se laisseraient pas comparer raisonnablement, parce que chacun fixe ce qui compte comme observation, problème et solution ; la science serait alors, en fin de compte, une affaire de pouvoir ou de hasard. La version la plus forte de cette objection ne conteste pas qu'il existe des mesures. Elle dit : exactitude, absence de contradiction, portée, simplicité et fécondité n'imposent pas le choix entre deux théories, parce que chacun les pondère autrement. Pour l'instant du choix, c'est exact. À la longue, pourtant, la chose décide aussi de la pondération. Que deux paradigmes soient difficilement comparables dans leurs concepts, ils se laissent comparer sur les phénomènes, et c'est là que la décision tombe. (Le mot de changement de paradigme et cette objection ont été popularisés par Thomas Kuhn, qui a lui-même rejeté la conséquence relativiste de sa thèse.)

C'est pourquoi, même pour le changement le plus radical, vaut la règle rencontrée avec le principe du détective : les phénomènes doivent être sauvés. Le nouveau doit pouvoir expliquer ce que l'ancien expliquait, et en outre ce qu'il ne pouvait pas expliquer. Cela ne doit pas réussir dès le premier jour — le modèle héliocentrique ne calculait d'abord pas plus exactement que l'ancien —, mais à la longue, le nouveau doit se mesurer à cette épreuve. En un sens plus large, tout changement de paradigme est donc un dépassement, même le radical : il conserve les phénomènes, surmonte les limites de l'ancien et élève la compréhension à un nouveau niveau. Les révolutions scientifiques ne sont pas des exceptions aux règles de la science, mais leur épreuve décisive.

Un grand bouleversement dans sa propre pensée n'est donc pas non plus un adieu à la raison, pour autant qu'il soit mesuré à cette épreuve.

Pour aller plus loin : *Penser – Ordonner sans perdre* (2025), Chap. 12

Chapitre 16: Pourquoi vérifier libère

> Expérience 16 : Course de nuit sans carte
>
> Imaginez que vous conduisez de nuit à travers une ville inconnue, sans carte. Chaque virage est une énigme, chaque rue pourrait mener dans une impasse. Puis vous reconnaissez le fleuve, là-bas la tour de télévision, et la ville s'ordonne dans votre tête. Vous savez où vous êtes et comment vous parvenez au but. Qu'est-ce qui a changé ? Rien à la ville.

Comprendre libère, et pas seulement sur des routes nocturnes. Ce que la science a formé en méthode libère celui qui l'exerce. C'est précisément pourquoi on l'imite, la détourne et l'entrave.

16.1 Ce que rend possible le fait de comprendre

Qui comprend la grammaire d'une langue peut parler plus librement que celui qui répète seulement des phrases apprises par cœur. Qui connaît les lois de l'écoulement peut construire des avions ; l'oiseau ne contredit pas la pesanteur, il utilise l'air. Qui perce à jour ses propres schémas peut commencer à les changer, tandis que celui qui ne les connaît pas les répète sans le remarquer. Comprendre ouvre des possibilités qui n'existaient pas auparavant.

La liberté n'est donc pas l'arbitraire. L'arbitraire ne peut prévoir ses propres conséquences et tombe ainsi sous la domination de ce qu'il ne comprend pas. Qui vit par défi contre tout avis médical se croit libre et se fait rattraper par des maladies qu'il ne comprend ni ne maîtrise. La vieille formule selon laquelle la liberté serait discernement dans la nécessité n'en dit que la moitié. Qui connaît les lois peut les utiliser pour ses fins ; si ces fins sont les siennes et si elles sont raisonnables, le discernement ne le lui dit pas. Un escroc qui connaît exactement les faiblesses de ses victimes a beaucoup de discernement dans des nécessités et n'est pas libre pour autant.

La possession d'informations exactes ne libère pas non plus. Le savoir peut être thésaurisé, dosé et employé comme moyen de domination ; qui en sait plus que vous peut ainsi vous diriger. Ce qui libère, ce n'est pas ce que quelqu'un sait, mais ce qu'il peut vérifier.

16.2 Vérifier ensemble

C'est pourquoi la recherche de la vérité n'est jamais seulement l'affaire de l'individu. Là où des gens vérifient ensemble, c'est la meilleure raison qui compte, non l'orateur le plus bruyant, et dans une bonne discussion scientifique, l'étudiant est l'égal du professeur si son argument est meilleur. Ainsi tombe aussi un fardeau : qui vérifie dans un processus commun n'a pas à tout savoir seul. Formation, science, médias libres, tribunaux indépendants et débat public sont des formes de ce processus et donc des conditions de la liberté, tant qu'ils restent eux-mêmes vérifiables. Mais on ne vérifie pas ensemble du seul fait que beaucoup y prennent part. Le savoir dispersé doit se rejoindre, et cela exige des procédures dans lesquelles les voix contraires ne sont pas filtrées, les incertitudes restent visibles et les erreurs peuvent être corrigées après coup ; là où elles manquent, le résultat commun reste en deçà de ce que savent les individus.

16.3 Qui trompe doit entraver le fait de vérifier

Inversement, qui fonde son pouvoir sur la tromperie doit entraver le fait de vérifier. La discussion ouverte met les dogmes en question, des perspectives diverses montrent l'unilatéralité des versions officielles, et qui suit les contradictions tombe sur celles du système. Ce n'est pas une accusation morale. Cela découle de la chose : un pouvoir qui repose sur la tromperie ne peut, à la longue, tolérer à côté de lui un vérifier libre.

Les adversaires déclarés du fait de vérifier l'interdisent, et on les reconnaît à cela. Plus difficiles à reconnaître sont ceux qui se réclament du fait de vérifier. Qui se présente au nom de la vérité peut entraver le fait de vérifier sans l'interdire et souvent sans s'en apercevoir, en détournant les principes auxquels il se réfère. Et qui veut exploiter la confiance dont jouit le fait de vérifier peut falsifier son fondement, la phrase « Vous le faites déjà » (DE: „Sie tun das bereits“). Les deux travaillent avec les moyens du fait de vérifier. On ne le reconnaît qu'en regardant exactement ce qui est fait avec ces moyens.

Chapitre 17: Quand, au nom de la vérité, on entrave le fait de vérifier

Vous parlez avec quelqu'un qui emploie tous les bons mots : perspectives diverses, preuve, science, Lumières. Et pourtant quelque chose ne va pas. Les mots sont là, on ne vérifie pas. Les principes de ce livre peuvent se retourner contre le fait de vérifier, et cela précisément parce qu'ils valent : qui s'y réfère trouve audience. Ce détournement est le plus difficile à reconnaître là où il vient de gens qui croient défendre la vérité.

17.1 La pensée en camps

> Expérience 17 : Le tri automatique
>
> Observez si, en lisant, vous triez automatiquement : contre quel « camp » cela se dirige-t-il ? Est-ce moi qui suis visé, ou les autres ?
> Le tri lui-même n'est pas encore de la pensée en camps ; s'interroger sur la direction d'un texte fait partie du fait de vérifier. La pensée en camps commence là où la réponse à « Qui est visé ? » remplace la vérification. Si vous ne trouvez pas le tri, essayez-le sur un texte qui contredit votre opinion — c'est là qu'il se remarque plus facilement.

L'Inquisition voulait protéger la vraie foi et persécutait les autres croyants. Des mouvements révolutionnaires voulaient créer la justice et stigmatisaient les critiques comme ennemis du progrès. Qui défend la liberté voit volontiers dans les dissidents une menace pour la liberté. Dans chacun de ces cas, une affirmation est triée selon le côté d'où elle vient, non selon ses raisons. Ce qui sert son propre camp est plus volontiers cru, ce qui lui nuit plus sévèrement

vérifié, et qui contredit est rangé du côté adverse. Cela coûte à celui qui pense ainsi : cela exige une vigilance constante envers les transfuges, empêche les vrais dialogues et le sépare de tous ceux qui se tiennent de l'autre côté. Le schéma est partout le même, les moyens non. L'Inquisition faisait brûler, une communauté de spécialistes refuse des postes et des financements. Qui assimile les deux manque la chose ; qui ne reconnaît le schéma qu'au bûcher la manque aussi.

La science aussi, dont le métier est de vérifier, connaît la pensée en camps. Que l'Amérique ait d'abord été peuplée par les porteurs de la culture Clovis, il y a environ treize mille ans, passa pendant des décennies pour assuré. Qui présentait des sites plus anciens devait s'attendre à ce qu'on lui reproche un travail bâclé au lieu de vérifier ses trouvailles, jusqu'à ce qu'un site du Chili soit généralement reconnu en 1997 après une visite commune de spécialistes des deux côtés. À propos de la disparition des dinosaures, on se querella après 1980 pendant des décennies avec une âpreté qui dépassait de loin la chose. Que ce soit l'impact d'un corps venu de l'espace qui ait donné le coup décisif ou d'énormes éruptions volcaniques fut par moments traité comme une question d'appartenance. Les représentants d'un côté déclaraient publiquement l'autre composé de mauvais scientifiques, et qui s'écartait devait craindre pour sa carrière ; de jeunes chercheurs évitaient le sujet. La plupart des spécialistes voient aujourd'hui dans l'impact la cause principale ; d'après des datations précises, impact et extinction coïncident pratiquement. Si et dans quelle mesure les éruptions avaient déjà affaibli le monde vivant auparavant continue d'être étudié, aussi par des calculs de modèles qui accordent plus au volcanisme qu'on ne l'admettait longtemps. Que l'on continue d'étudier, on le doit aussi à ceux qui ne se sont pas laissé détourner. Seul est tranché qu'on ne vérifie pas ainsi. De tels constats sont aussi peu une objection contre la science que fraude et modes, dont parlait le chapitre 15. Ils mesurent la science réelle à sa propre idée, et c'est cette idée qui rend visible ce qui allait de travers.

17.2 Au nom du bien

Cela devient dangereux là où des gens se comprennent comme défenseurs du bien. Cela se produit chez des croyants et chez des incroyants, chez des révolutionnaires et chez ceux qui défendent l'existant, chez des spécialistes et chez leurs critiques. Le cours est chaque fois semblable. « Nous sommes les bons » (DE: „Wir sind die Guten“) mène à « Notre cause est si importante » (DE: „Unsere Sache ist so wichtig“), puis à « Pour nous, les règles ordinaires ne valent pas » (DE: „Für uns gelten die normalen Regeln nicht“), enfin à « Qui nous critique est méchant

ou aveuglé » (DE: „Wer uns kritisiert, ist böse oder verblendet“). Qui se comprend comme combattant pour le bien se protège ainsi contre sa propre critique. La bonne intention devient un blanc-seing pour de mauvaises méthodes, et la vérité qui doit être défendue devient une raison de ne plus la questionner.

Une forme de cela est l'empathie sélective, qui ne s'indigne que de la souffrance qui soutient sa propre position. Certains déplorent les victimes d'une guerre et négligent celles d'une autre ; certains s'indignent de la censure chez l'adversaire et la négligent chez les alliés. Cette empathie se sent humaine et utilise pourtant la souffrance pour une fin.

Vérifiez-le sur vous-même : pour lesquelles de vos convictions deviendriez-vous réticent si quelqu'un demandait des preuves ? Pour quelle souffrance éprouvez-vous spontanément de la compassion, pour laquelle non, et cela tient-il à votre position politique ? Quelles opinions ne peuvent-elles pas être exprimées dans votre entourage sans qu'on soit évité ? Qui tenez-vous pour aveuglé ou dangereux sans connaître ses raisons ? Prêter de mauvaises intentions cause un tort propre ; la chasse aux sorcières en est l'exemple le plus net, le soupçon idéologique généralisé un exemple quotidien. Certains poursuivent pourtant réellement des buts destructeurs. On le reconnaît à leur action, non d'avance à leur opinion.

17.3 Principes détournés

Les principes de ce livre aussi peuvent se retourner en leur contraire, et selon un schéma unique : une force est absolutisée. Du principe de l'éléphant, on fait « chacun a sa vérité » (DE: „Jeder hat seine Wahrheit“). Cela sonne tolérant et abandonne pourtant ce dont il s'agissait, car les aveugles palpent le même éléphant, et leurs rapports ne se complètent que parce qu'ils se rapportent à la même réalité. De la dialectique, on fait le compromis mou qui prend la moitié de chaque côté au lieu de chercher le principe qui explique les deux. L'auto-référence devient auto-certitude : nous avons réfléchi, les autres non. Le rassemblement des perspectives ne retient plus que celles qui confirment, et l'ordre que cherche le détective devient un schéma où doit entrer tout ce qui survient. Le scepticisme devient cynisme, qui doute de tout sauf de son propre doute, et l'ouverture à de nombreuses voies devient arbitraire. Avec l'empathie, il se passe la même chose quand elle remplace le fait de vérifier : qui souffre a raison, et qui parle pour ceux qui souffrent aussi.

Le danger ne vient pas ici du dehors. Il est l'envers de ce qui rend la force forte, et il ne sert donc à rien d'abolir la force ; avec le danger, on perdrait la puissance.

Ce qui aide, c'est de l'appliquer à elle-même. Le scepticisme doit aussi pouvoir douter de son propre doute, la dialectique vérifier sa propre solution, l'empathie valoir aussi pour le camp adverse. Une force qui refuse de s'appliquer à elle-même a déjà franchi sa limite.

17.4 À quoi l'on reconnaît un fait de vérifier détourné

Le fait de vérifier détourné produit de la cohérence en laissant de côté ce qui résiste. Toute critique est interprétée de façon à confirmer sa propre vue : « Cela prouve seulement à quel point le complot est parfait » (DE: „Das beweist nur, wie perfekt die Verschwörung ist"), ou : « Cela montre seulement à quel point les critiques sont manipulés » (DE: „Das zeigt nur, wie manipuliert die Kritiker sind"). Ce qui est seulement pensable est donné pour réel. La vérifiabilité publique est remplacée par un savoir pour initiés. Et la critique n'est pas vérifiée sur la chose, mais écartée par le rabaissement de la personne.

Les étiquettes aussi deviennent des armes. À l'automne 2020, trois épidémiologistes proposèrent dans une déclaration publique de protéger de façon ciblée les personnes vulnérables pendant la pandémie et de moins restreindre les autres. Le directeur de l'agence américaine de recherche en santé les qualifia, dans un message interne, d'épidémiologistes « marginaux » et écrivit qu'il fallait vite une « réfutation publiée dévastatrice » de leurs prémisses. Que la proposition ait été bonne est une autre question ; beaucoup de spécialistes la tenaient pour fausse et avaient des raisons pour cela. Mais qui commande une réfutation avant d'avoir vérifié commande un résultat. De l'autre côté, tout constat qui plaidait contre les mesures passait vite pour une vérité réprimée, et tout constat qui plaidait pour elles pour acheté. « Théorie du complot », « désinformation » et « propagande » servent souvent à écarter des questions gênantes sans y répondre ; « médias du système » et « science achetée » servent au camp adverse au même effet. Les deux voient la paille dans l'œil de l'autre et non la poutre dans le leur.

Il existe un doute commandé. L'industrie du tabac l'a fabriqué méthodiquement pendant des décennies (chapitre 18.4), et pour le climat, des entreprises ont payé un doute que l'état de la recherche ne justifiait pas. Là où cela est connu, tout doute tombe aisément sous le soupçon, même le doute légitime ; pour le climat, il y a des questions à juste titre ouvertes, par exemple de savoir avec quelle force il réagit à des gaz à effet de serre supplémentaires et ce que coûte et rapporte quelle mesure. Si, avec le doute acheté, on écarte aussi le légitime, le débat devient plus petit que la chose ne l'exige. Le plus souvent, cela ne vient pas de mauvaise volonté, mais de bonnes raisons qui acquièrent une vie propre. Quel

côté a raison, l'étiquette ne le décide pas. Les deux peuvent avoir vu quelque chose, et les deux peuvent cesser de vérifier. Ce qui décide, c'est la manière dont on vérifie.

17.5 Vrai vers l'intérieur, faux vers l'extérieur

Une objection se présente. Il existe des organisations qui vérifient de façon exemplaire vers l'intérieur et trompent méthodiquement vers l'extérieur. Les services d'analyse des services de renseignement vérifient leurs sources selon des procédures strictes et élaborées, tandis que les mêmes services diffusent des légendes. Les groupes du tabac connaissaient par leur propre recherche la nocivité de leur produit et la niaient publiquement pendant des décennies. La vérité n'est-elle donc pas malgré tout un outil qu'on emploie et dépose selon le destinataire ?

La séparation n'est pas étanche. La tromperie vers l'extérieur a besoin d'une justification vers l'intérieur, et la seule qui tienne à la longue dit : nous avons le droit de tromper parce que nous sommes les bons. Dès lors, on trie dans la maison par camps, et cela ne s'arrête pas devant sa propre analyse. Qui doit tromper doit en outre gérer la tromperie, et sont promus avec le temps ceux qui le font sans friction, donc ceux qui contredisent le moins la présentation officielle. Qui, enfin, s'exerce chaque jour à doser la vérité selon les destinataires finit par vérifier aussi ses propres hypothèses selon leur utilité. Que l'Irak possédât encore en 2002/03 des armes de destruction massive passait dans les services pour si assuré que l'hypothèse n'était plus interrogée ; c'est du moins ce que jugea le rapport d'enquête britannique de 2016. Que l'aveuglement vienne là de l'habitude de doser vers l'extérieur, le rapport ne le prouve pas. Il montre comment une hypothèse devient invérifiable dès qu'on en a besoin. De tels systèmes ne deviennent pas aveugles d'un coup, mais de façon fiable plus aveugles. Ce serait réfuté s'il se trouvait des organisations qui trompent vers l'extérieur pendant des décennies et dont les tableaux de situation ne deviennent pas pires que ceux de leurs pendants ouverts.

Les États et alliances de tous les camps pratiquent leur version de la tromperie vers l'extérieur. Qui ne la reconnaît que chez l'adversaire démontre précisément ce dont il est ici question.

17.6 Quand l'État dirige le fait de vérifier

Ce qui devient visible dans une organisation vaut pour un État dans son ensemble. Un État qui institue un organisme qui fixe ce qui doit valoir comme vrai ne protège

pas ses citoyens de la tromperie. Il leur ôte, et s'ôte à lui-même, le moyen de la remarquer : ce que l'organisme proclame, plus personne ne le vérifie, pas même celui qui le proclame. Un tel État commence à croire à sa propre présentation et apprend moins bien qu'un État où l'on a le droit de contredire. Il n'a besoin pour cela d'aucune mauvaise intention ; il suffit de la même justification que dans les services. En RDA, un département auprès du Comité central du parti d'État prescrivait chaque jour aux journaux sur quoi et comment il fallait rendre compte, et chaque livre avait besoin d'une autorisation d'impression.

Les mots avec lesquels on restreint le fait de vérifier se ressemblent dans tous les systèmes : « opinions dangereuses », « désinformation », « ingérence étrangère ». États autoritaires comme libéraux en usent, avec des moyens très différents. Et le danger qu'ils invoquent n'est pas inventé. L'armée chinoise compte depuis 2003 la direction de l'opinion publique parmi ses « trois guerres », à côté de la guerre psychologique et de la guerre juridique. Les doctrines russes parlent d'une lutte informationnelle qui ne se repose pas même en temps de paix. Que des dictatures procèdent ainsi surprend peu.

Mais des alliances libérales aussi décrivent désormais la perception de la population comme un champ où l'on combat et se défend. Une étude pour le Commandement allié Transformation de l'OTAN, de 2020, qui déclare ne pas refléter la position de l'alliance, appelle cela la « guerre cognitive » et propose de traiter l'esprit humain comme un champ à part, à côté de la terre, de la mer, de l'air, de l'espace et du cyberespace. D'après les textes de cet entourage, en relèvent la protection de ses propres têtes et la pénétration dans celles de l'adversaire, et le champ englobe ami et ennemi ; une contribution de 2022 relie expressément la guerre cognitive à la pandémie. Un critique qui a rassemblé ces textes y lit un programme qui se dirige aussi contre la propre population. Les textes eux-mêmes ne vont pas si loin ; mais ils montrent sous quel angle l'opinion publique y est envisagée. L'engagement de résilience que les États de l'alliance ont pris en 2021 compte les « activités d'information hostiles, y compris la désinformation » (DE: „feindliche Informationsaktivitäten einschließlich Desinformation") parmi les menaces et nomme la pandémie comme pierre de touche ; la résilience elle-même reste « une responsabilité nationale ». Ce qui est conçu comme défense peut mettre en danger les libertés au nom desquelles cela se fait. Ce qui est défendu ici n'est pas un territoire, mais ce que les gens tiennent pour vrai.

Derrière cela, il n'y a pas besoin de mauvaise volonté. Une armée voit les choses sous l'angle de la sécurité ; c'est son métier. En temps calme, c'est un angle parmi beaucoup, et la politique, qui les pèse tous les uns contre les autres, se tient au-dessus de lui. Mais quand une menace passe pour existentielle, la logique de sécurité peut gagner un poids qu'elle n'a pas autrement, et alors

l'opinion des propres citoyens aussi apparaît comme quelque chose qu'il faut observer et diriger. Aux Pays-Bas, une unité expérimentale de l'armée de terre évalua en 2020 ce que des citoyens écrivaient sur la crise du coronavirus dans des sources ouvertes, dont les réseaux sociaux, jusqu'à ce qu'un journal le rapporte et que la ministre fasse suspendre provisoirement le travail et examiner sa base juridique. En Allemagne, un général de division dirigea la cellule de crise que le gouvernement fédéral institua en décembre 2021 pour la pandémie, surtout pour la campagne de vaccination, dont la logistique exigeait un savoir-faire militaire. On n'a besoin ni de banaliser de tels événements, ni de les assembler en un plan. Il suffit de lire les institutions comme elles travaillent d'ordinaire : qui a appris à ordonner les situations selon les menaces ordonne aussi celle-ci ainsi.

Pour aller plus loin : *L'éthique – Le bien que nous faisons déjà* (2026), Chap. 15.9 (pourquoi un ordre qui écoute, examine et met en œuvre la critique justifiée n'a pas besoin de résistance)

17.7 Direction dans la pandémie

La direction n'a pas besoin d'un office. Qu'il y ait eu pendant la pandémie aussi de fausses informations ciblées d'États étrangers, des organismes européens l'ont établi ; la défense avait un objet réel. En même temps, des autorités de plusieurs pays ont signalé en continu aux plateformes des contributions qu'elles tenaient pour de fausses informations, et les plateformes les ont souvent suivies. Une grande plateforme supprima à partir de février 2021 des contributions selon lesquelles le virus serait fabriqué par l'homme, et leva la règle en mai de la même année, quand la question de l'origine fut officiellement réexaminée ; elle n'est pas tranchée à ce jour. La direction est devenue visible dans le détail par des dossiers judiciaires et surtout quand, après un changement de propriétaire, les documents internes d'un réseau furent publiés. Le chef d'un autre grand groupe écrivit plus tard à une commission parlementaire qu'on avait pressé son entreprise pendant des mois ; il regrettait de ne pas avoir contredit plus ouvertement. Jusqu'où les signalements étaient une pression est controversé ; qu'il y en ait eu ne l'est pas, et dans l'Union européenne, une loi règle désormais les signalements de quels acteurs, sur des contenus présumés illicites, les plateformes doivent traiter en priorité. Chez des gouvernements qu'on tient pour hostiles, on présuppose sans difficulté une telle direction. Le test est de savoir si on la perçoit de même chez le sien. Il vaut aussi en sens inverse : qu'une contribution ait été retirée ne la rend pas vraie, et beaucoup de celles qui furent retirées étaient fausses. Ce que le retrait détruit, c'est la possibilité de le revérifier.

On a dirigé aussi par le sentiment, par la voie que décrivait le chapitre 14.2. En Grande-Bretagne, un comité consultatif du gouvernement recommanda par écrit en mars 2020 d'accroître chez les insouciants le sentiment de menace personnelle par des messages émotionnellement durs. En Allemagne, des scientifiques rédigèrent le même mois, sur suggestion du ministère de l'Intérieur, un papier interne qui conseillait de dépeindre drastiquement les conséquences d'une propagation sans frein « pour obtenir l'effet de choc souhaité » (DE: „um die gewünschte Schockwirkung zu erzielen") : des malades graves refusés à l'hôpital et mourant « chez eux, suffoquant dans les tourments » (DE: „qualvoll um Luft ringend zu Hause"), des enfants qui se sentent coupables d'avoir contaminé leurs parents. Le cercle avait été créé par un secrétaire d'État du ministère, avec la responsable du service « Ordres politiques et menaces hybrides » (DE: „Politische Ordnungen und hybride Bedrohungen").

L'un des participants a décrit deux ans plus tard, dans une revue de sociologie, comment le papier est né : en dix jours, dans des conférences téléphoniques cryptées dont il n'existe aucun procès-verbal, mais des papiers et des échanges de courriels que l'Institut Robert Koch dut plus tard remettre, et sous l'impression des images de Bergame. On savait « peu de chose sur les mécanismes de transmission » et « absolument rien sur les conséquences d'un arrêt étendu de la vie publique » (DE: „überhaupt nichts über die Folgen einer weitgehenden Stillstellung des öffentlichen Lebens"). Pour faire comprendre aux décideurs la croissance exponentielle, on calcula, pour le cas où rien ne se produirait, un million de morts rien qu'en Allemagne en 2020, expressément comme scénario et non comme prévision. Faisait aussi partie de la tâche, selon ses mots, la « création de formules rhétoriques pour la justification des décisions prises » (DE: „Prägung rhetorischer Formeln für die Begründung der getroffenen Entscheidungen"), et il le résume ainsi : « Avec Gramsci : il s'agissait d'imposer des contraintes et de gagner l'adhésion tout en gardant la maîtrise de l'interprétation. » (DE: „Mit Gramsci gesprochen: Es ging darum, Zwänge zu verordnen und Zustimmung zu gewinnen und dabei die Deutungshoheit in der Hand zu behalten.") Quatre ans plus tard, il parla, selon des comptes rendus de presse, lors d'une table ronde, de la nécessité de produire une « disposition à suivre ». Ce n'est pas un reproche venu du dehors. C'est la description d'un participant qui a conseillé sous grande incertitude et grande pression de temps, et qui voyait lui-même qu'une telle emprise sur le comportement des individus « exige de fortes justifications ». C'est justement pourquoi elle montre comment, dans une situation tenue pour existentielle, à côté de la question de ce qui est vrai se place la question de la manière de gagner l'adhésion et de garder l'interprétation en main.

17.8 Capable de se défendre sans basculer

Cela signifie-t-il que chaque position doive être traitée partout de la même manière quand un État se défend contre la tromperie ? Non. Toutes les affirmations sur le monde doivent rester vérifiables et réfutables, même les plus absurdes. Ce sont précisément elles qui ont droit à la réfutation, non au tabou, car le tabou empêche que leur fausseté devienne visible et fait de leurs tenants des martyrs. Le fait de vérifier lui-même, qui rend d'abord possible toute réfutation, n'est pas une telle affirmation ; pourquoi il ne se laisse pas réfuter et ne cache pourtant rien, le chapitre 18.3 le montre. L'espace qu'obtient une position peut en revanche se régler sur le lieu. Au séminaire, la discussion de toutes les positions fait partie de la compréhension ; dans le débat public se pose la question de savoir à qui l'on donne quelle scène, et une démocratie peut se défendre contre les forces qui veulent détruire les conditions du libre fait de vérifier, aussi contre l'ingérence étrangère. Ce dernier degré est le plus dangereux, car il a la forme du « Nous sommes les bons » (DE: „Wir sind die Guten“) : notre cause justifie des règles plus dures. Seul ceci le distingue de l'abus : il protège les conditions de la recherche de la vérité et non certains contenus ou camps, et il reste lui-même publiquement critiquable. Une capacité de défense qui ne se laisse plus critiquer a déjà basculé. Toute dictature s'est réclamée de la protection de biens sacrés.

Il en va de même du mensonge. On ne doit pas mentir : qui ment prend à son compte la confiance de l'autre et la brise du même coup. Les ordres juridiques libéraux ne punissent toutefois le mensonge, en règle générale, que là où il cause un dommage déterminé, comme diffamation, escroquerie ou faux serment. Cette distinction ne protège pas le mensonge, mais l'espace où peut d'abord se révéler ce qui en est un. Qui déclare une position fausse sans preuve, sans argument et sans discussion ouverte quitte cet espace, même s'il a raison sur le fond.

17.9 Des citoyens majeurs plutôt que des ministères de la vérité

Personne ne se meut ici dans un espace sans pouvoir. Mais la réponse à l'abus de pouvoir n'est pas davantage de pouvoir sous forme de ministères de la vérité, mais davantage de recherche de la vérité sous forme de citoyens majeurs. La peur peut être très efficace pour amener les gens à une attitude, mais elle n'est pas bonne conseillère : elle tourne le regard vers le menaçant et fait reculer tout le reste. Qui dirige les citoyens par la peur, censure ou limite leur information inverse le rapport sur lequel repose une démocratie. En elle, la population mandate et contrôle le gouvernement, non l'inverse, et pour cela elle a besoin de la liberté d'opinion, de la liberté de la science et de la liberté de la presse. L'analyse de

ce chapitre ne montre pas quel côté a raison. Elle montre comment on vérifie, et elle atteint chaque côté qui cesse de vérifier, aussi le sien : conservateurs et progressistes, croyants et athées, critiques et défenseurs de l'existant. Contre cela, aucune supériorité morale n'aide, seulement la vigilance dans la méthode.

Qui, au nom de la vérité, entrave le fait de vérifier détourne les principes, souvent sans le savoir. Mais on peut aussi procéder de façon plus consciente et plus profonde : on peut falsifier le fondement sur lequel repose le fait de vérifier.

Pour aller plus loin : *Penser – Ordonner sans perdre* (2025), Chap. 13

Chapitre 18: Quand la méthode elle-même est falsifiée

18.1 La falsification du fondement

> Expérience 18 : Votre vigilance
>
> Êtes-vous en train de vérifier si ce texte vous manipule ?
> Si oui, cette vigilance est déjà une première protection contre ce dont il est maintenant question.

L'auto-justification performative du chapitre 1 est le seul point de départ qui demeure quand on ne peut rien présupposer : la pensée se vérifie elle-même, et la vérité de cet accomplissement tient à ce que chacun peut l'accomplir et le vérifier lui-même. C'est précisément pourquoi elle est attaquable. Qui dit « Vous le faites déjà » (DE: „Sie tun das bereits“) contourne la défense qui se tient prête contre les affirmations étrangères. L'accomplissement est falsifié quand il ne sert plus à la vérification, mais à un but fixé d'avance : la vente, l'allégeance, la confirmation de soi. Si ce commencement est falsifié, tout le reste est suspendu à un point empoisonné. C'est pourquoi la mesure la plus stricte de tout le livre est requise ici.

L'intention de celui qui parle n'est pas visible de l'extérieur. Mais sur le texte, on peut lire ce qu'une phrase fait pour la vérification. Une phrase qui porte plus loin la vérification laisse des traces : quelque chose devient visible qui ne l'était pas auparavant, quelque chose se compose qui se tenait sans lien, une objection se trouve intégrée au lieu d'être contournée, et parfois on est retourné au lieu d'être confirmé. Une phrase qui vise un résultat arrive là où elle voulait aller ; une étape suivante n'est pas prévue, et l'objection qu'on avait n'y figure pas. Dans un discours honnête, l'opération sert en même temps celui qui vérifie et celui qui

parle. Là où les deux se séparent, cela se voit à ce que la vérification doit s'arrêter précisément là où elle deviendrait gênante. Pour ce texte, il en va de même. Il a un intérêt à ce qu'on le suive.

18.2 Comment procède la falsification

La falsification commence par quelque chose qui est réellement là : votre impulsion à vérifier, votre malaise, votre aspiration au sens. « Vous sentez bien vous aussi que quelque chose doit changer. » (DE: „Sie spüren doch auch, dass sich etwas ändern muss.“) C'est vrai, et justement parce que la première phrase est vraie, tout ce qui suit paraît évident. La falsification ne ment pas au commencement ; elle a besoin du vrai comme ouvre-porte. En cela, elle est apparentée à la tromperie qui travaille avec des énoncés tous vrais et que suit le chapitre 19 : le vrai devient le porteur de la tromperie.

Puis elle échange invitation et affirmation. La vraie méthode invite : vérifiez vous-même s'il en est ainsi. La falsification affirme le résultat : vous sentez bien qu'il en est ainsi. La différence est petite dans la formulation et fondamentale dans la chose. Dans le premier cas, vous enactez une vérification dont l'issue est ouverte ; dans le second, on vous suggère une perception que vous tenez pour la vôtre. La présentation fixe la manière dont vous voyez, et vous laisse croire que vous avez vu vous-même. Que cela puisse se terminer autrement n'apparaît pas dans la falsification, non pas nié, simplement absent, et une absence ne frappe que celui qui la cherche.

Puis le propre, que l'ouverture a touché, est dirigé vers un but tout fait : de « Vous vérifiez déjà » on fait « donc vous avez besoin de ce produit » (DE: „also brauchen Sie dieses Produkt“), de « Vous pensez déjà de façon critique » (DE: „Sie denken bereits kritisch“) « donc choisissez cette solution » (DE: „also wählen Sie diese Lösung“), de « Vous cherchez déjà le sens » (DE: „Sie suchen bereits nach Sinn“) « donc suivez cette doctrine » (DE: „also folgen Sie dieser Lehre“). Ce qui a commencé comme votre accomplissement finit comme programme étranger. À la fin, l'expérience suscitée est déclarée preuve : « Vous l'avez pourtant vécu vous-même. » (DE: „Sie haben es doch selbst erlebt.“) Qui doute maintenant semble trahir sa propre expérience vécue, et la falsification s'est installée là où la critique ressemble à un reniement de soi.

18.3 À quoi vous reconnaissez la falsification

De cette manière de procéder découlent des tests qui se laissent effectuer sur toute offre performative, aussi sur ce livre.

Le négatability test demande si votre vérification a le droit de se terminer autrement. Les énoncés sur une expérience vécue peuvent échouer : que vous ressentiez maintenant du calme peut aussi se terminer autrement. Les offres construites de telle sorte qu'aucune expérience possible ne pourrait les réfuter sont donc un signal d'alarme — à une exception près : le fait de vérifier lui-même.

Le direction test demande si l'opération vous rend plus autonome ou plus dépendant. Pouvez-vous ensuite mieux vérifier seul, ou avez-vous plus que jamais besoin du guide ? La vraie méthode performative travaille à sa propre superfluité.

S'y ajoutent des tests plus petits, qui découlent de la même manière de procéder : s'il est dit qu'on pourrait aussi voir les choses autrement, ou si vous deviez inventer vous-même la contre-épreuve ; si le temps de vérifier est laissé ou si l'on presse vers la conclusion, vers la signature, vers la profession de foi, maintenant ; si votre expérience reste un indice qui entre dans un tableau d'ensemble, ou est déclarée preuve ; et qui l'interprète, vous-même ou seulement le fournisseur, le maître, le groupe.

Le négatability test frappe le plus durement ce livre lui-même. « Vous vérifiez en ce moment » aussi ne se laisse, à un égard, réfuter par aucune expérience vécue. Le constat de savoir si vous l'avez remarqué était une observation et aurait pu tomber autrement. Mais le fait de vérifier lui-même, non, car la vérification de savoir si vous vérifiez est elle-même un vérifier. Le fondement est-il donc immunisé ? Non, et la différence porte tout le test. L'immunisation cache son irréfutabilité et interdit la contre-épreuve. L'auto-référence performative met sa structure à découvert et invite à la contre-épreuve : argumentez contre l'argumentation — vous argumentez déjà. Niez une pensée — vous avez dû la penser pour cela. Que vous le fassiez est l'argument. Cette irréfutabilité ne cache rien ; elle est la propriété ouverte de l'accomplissement, visible pour quiconque l'enacte. La falsification, elle, a besoin de la cachette.

L'ouvre-porte, ce livre le partage pourtant avec la falsification, nécessairement. « Vous savez déjà », « Vous vérifiez déjà », « Vous apportez déjà tout » (DE: „Sie bringen bereits alles mit") — ainsi commençaient les premiers chapitres, et c'est avec les mêmes mots que commence la falsification, car elle imite le vrai commencement. Au premier pas, les deux ne se distinguent pas, seulement aux pas suivants. C'est pourquoi les tests valent d'abord pour ces pages.

18.4 La falsification au-dehors

Au-dehors, la manière de procéder se présente partout pareillement, seuls ouvre-porte et but changent. Dans la publicité, on dit « Vous savez vous-même ce qui est bon pour vous » (DE: „Sie wissen selbst, was gut für Sie ist“), et par hasard c'est justement le produit. En politique, un malaise légitime est repris, « Vous sentez bien vous aussi que quelque chose doit changer » (DE: „Sie spüren doch auch, dass sich etwas ändern muss“), et dirigé vers une solution toute faite ; le danger réside dans le mélange d'une inquiétude légitime avec une réponse douteuse. En thérapie et en pédagogie, où règnent confiance et dépendance, on dit « Vous savez au fond de vous ce qui est juste » (DE: „Sie wissen tief im Inneren, was richtig ist“) — mais qui détermine ce que dit votre intérieur ? Une bonne thérapie rend plus indépendant du thérapeute, une bonne formation plus capable de penser. En spiritualité, la recherche de sens est reconnue puis dirigée vers la seule doctrine, comme s'il n'y avait que cette direction. Et dans la vie académique, la falsification flatte l'image de soi, « Vous pensez déjà de façon critique » (DE: „Sie denken bereits kritisch“), et identifie ensuite la pensée critique à une école déterminée.

> Expérience 19 : Les tests à l'œuvre
>
> Prenez la dernière offre qui vous a dit que vous le saviez en réalité déjà — une publicité, un cours, un sermon, un guide — et appliquez-lui le négatability test et le direction test. Que trouvez-vous ?
> Souvent le second suffit déjà : une offre qui a de nouveau besoin de vous ensuite ne vous a pas rendu plus autonome.

À côté de la falsification, il existe une parente qui travaille à encore moindre coût, parce qu'elle n'a même pas besoin d'assentiment : la prétention usurpée à être examiné. Un papier interne de l'industrie du tabac l'a ramené en 1969 à la phrase selon laquelle le doute était son produit. On n'a pas besoin de convaincre quiconque que fumer est inoffensif ; il suffit que la question paraisse ouverte. La simple considération est déjà le coup au but, l'insécurité est le but. Cette arme retourne une vertu de sa victime contre elle-même, son ouverture. « Je ne fais que poser des questions » (DE: „Ich stelle ja nur Fragen“) en appelle à l'ouverture ; qui s'y dérobe passe pour dogmatique, et qui entre sans vérifier a déjà donné à l'assaillant ce qu'il voulait : de l'attention et l'apparence d'une véritable controverse. Sa montée en puissance est la submersion. Des affirmations se posent plus vite qu'elles ne se vérifient, et qui en jette vingt dans la pièce a gagné dès que l'autre commence à les traiter l'une après l'autre — non parce que l'une d'elles

était juste, mais parce que la capacité de vérification du vis-à-vis est le véritable but.

La défense commence donc un degré plus tôt : non pas à la question de fond, mais à la question de savoir si quelque chose mérite d'être vérifié. Qui l'avance, qu'y gagne-t-il, comment ses affirmations se sont-elles confirmées jusqu'ici, et pourquoi cela vient-il justement maintenant et en telle quantité ? La dernière question vise les campagnes, quel qu'en soit l'auteur, un groupe, un mouvement ou un gouvernement. Vous ne devez pas à tout doute une enquête, simplement parce qu'il est réclamé bruyamment. Ce que vous vous devez à vous-même, c'est une raison de refuser que vous puissiez nommer.

18.5 Quand l'analyse devient barrage

Ce que décrit ce chapitre aussi peut être détourné. Qui écarte une objection par « c'est de la manipulation » (DE: „das ist doch Manipulation“) sans la vérifier, ou un doute par « factice », a fait de la protection un barrage. Les tests valent donc pour la présentation officielle comme pour ses adversaires, pour son propre camp comme pour le camp étranger, et pour ces pages comme pour toute autre.

Le vrai fait de vérifier se reconnaît à l'image-miroir des tests. Il rend plus indépendant celui qui le suit : il découvre ce qu'il sait déjà faire, au lieu d'apprendre ce qu'il doit croire. Il met ses mesures à découvert, pour que d'autres puissent les lui appliquer, et ne connaît pas de doctrine pour initiés. Et il reste corrigible, rend donc plus capable de contredire, au lieu d'immuniser contre la contradiction. La méthode se protège ainsi elle-même, si on l'applique honnêtement ; la meilleure protection contre sa falsification est de bien connaître le vrai. Que ces chapitres vous aient servi se voit à ce que vous distinguez mieux ou êtes seulement devenu plus méfiant envers toute conviction.

Chapitre 19: Calibration

Les inversions et falsifications des deux chapitres précédents se reconnaissent à quelque chose de faux ou d'obtenu par ruse. La tâche dont il est question maintenant n'exige ni tromperie ni intention, et elle est peut-être la plus difficile de ce livre. Elle commence dans la vie quotidienne.

19.1 Ce que vous savez des pays étrangers

Des pays où vous n'avez jamais été, vous savez beaucoup. Vous avez vu des films et des séries, des informations et des reportages, des vidéos sur le net, vous avez lu des livres et écouté des amis qui y étaient. Des États-Unis, vous savez vraisemblablement le plus, de l'Angleterre, de la France ou de l'Italie aussi pas mal, de l'Inde, de la Chine ou de la Russie déjà moins. De « l'Afrique » ou du « Proche-Orient » dans leur ensemble, la plupart n'ont que des images grossières, et les images grossières deviennent facilement des préjugés.

Presque tout cela peut être exact. La difficulté est ailleurs : vous ne pouvez pas le pondérer. La plupart des films sur l'Amérique se passent dans quelques grandes villes, à New York, en Californie, certains au Texas, les westerns dans le Midwest. Presque aucun en Alaska, dans le Nebraska ou l'Idaho. Sur cinquante États, peu apparaissent, et parmi ceux-ci surtout les grandes villes. Qui étudie les cultures régionales du pays arrive à environ une douzaine, dont les frontières courent en travers de celles des États ; le Texas seul participe à plusieurs. Vous voyez un reportage sur la violence armée au Texas, un sur la protection de l'environnement dans le Vermont, un sur la pauvreté à Detroit, un sur les inventions dans la Silicon Valley. Les quatre sont exacts, tous montrent du réel. Comment pondérez-vous les parties pour votre image des États-Unis ?

Certaines choses ne peuvent pas du tout être montrées, une odeur par exemple ou le goût de la nourriture. D'autres n'ont valu qu'au moment où l'on a filmé. Beaucoup n'apparaît pas aux informations parce que c'est ainsi tous les jours. Les récits aussi sont filtrés : qui fait des affaires avec un pays raconte chez lui les affaires et les hôtels.

Qui s'y rend ensuite remarque ce qui manquait. Qui a passé deux semaines à Manhattan au milieu des années quatre-vingt voyait partout de la vapeur monter des conduites sous la rue, à quoi aucun film ne l'avait préparé, et presque pas de voitures hormis les taxis ; on lui expliquait cela par les amendes élevées pour stationnement interdit. Les trottoirs étaient alors entretenus surtout par les commerçants. Les quartiers étaient très différents. On vous mettait en garde contre Harlem ; qui le traversait en bus ne voyait rien de grave, mais n'était aussi dans aucune maison. Sur place, on perçoit comment les gens marchent et à quelle vitesse, comment ils se traitent et se parlent, où sont les étals et ce qui se trouve dans les vitrines. Surtout, on se fait une impression de la manière dont tout cela s'articule. Les films n'en montrent que des fragments.

Qui est venu en Inde pour la première fois au début des années quatre-vingt trouvait tout différent de ce qu'il connaissait : presque aucune plante familière,

d'autres animaux, d'autres chants d'oiseaux, d'autres odeurs, une autre musique, d'autres voitures et une circulation d'un autre volume sonore. Il y avait des mendiants sur des lits de fibre faits maison et d'autres sans lit et à peine vêtus, presque pas de supermarchés et presque pas d'emballages, des plats d'un assaisonnement qu'on ne connaissait pas et des gens qui se mouvaient autrement ; de jeunes soldats se tenaient par les bras, ce qu'on ne connaît pas des soldats allemands. Les films sur l'Inde n'avaient préparé à rien de cela. Beaucoup est peut-être différent aujourd'hui, et cela aussi fait partie du problème : ce qu'on a vu une fois reste dans l'image, même si la chose a changé depuis longtemps.

Le séjour lui-même aussi est un extrait. Qui a passé deux semaines à Manhattan connaît une partie de New York et pas encore les États-Unis. Ce qu'il y a vu, il doit à son tour le situer : qu'est-ce qui est américain, qu'est-ce qui appartient à cette ville, à ce quartier ? Cela vaut pour tout pays. La Bavière aussi se divise, à y regarder de plus près, en Franconie, Souabe et Vieille-Bavière, le Bade-Wurtemberg en Bade et Wurtemberg. Et l'Inde, dont la Constitution reconnaît plus de vingt langues, paraît au visiteur plutôt un continent à part qu'un pays. L'expérience propre est précieuse parce qu'elle montre ce qui manque dans les images. Mais elle est elle-même un échantillon et doit être pondérée comme tout le reste.

C'est le problème des savants aveugles du chapitre 5, avec une différence. Là, chacun avait palpé un morceau, et il s'agissait de rassembler les morceaux. Ici quelque chose manque, et l'on ne sait pas quoi. Ce qui manque entièrement est encore le plus facile : qui remarque qu'il ne sait rien du Nebraska peut se documenter. Le difficile est de pondérer correctement ce qui est montré. La violence armée du reportage est-elle fréquente ou rare, le quartier du film est-il la règle ou l'exception ? Cela devient le plus difficile avec les chiffres. Une statistique montre exactement ce qu'elle mesure, et rien de ce qu'elle ne mesure pas.

L'omission ne peut ici être évitée. Une carte qui contiendrait tout serait aussi grande que le pays et inutile. Toute caméra a un cadrage, toute question laisse de côté autre chose, toute statistique compte ce qui a été constaté. L'omis se situe en dehors de la question, du cadrage, de ce qui a été constaté jusqu'ici. On ne le voit pas, et c'est pourquoi on ne voit pas non plus qu'il manque.

Calibration↑ vient de la métrologie : on compare l'affichage d'un appareil à une mesure connue et l'on constate de combien il s'écarte. Une autorité n'y est pas nécessaire — le contrôle officiel s'appellerait étalonnage. Calibrer signifie ici : vérifier sur la réalité sa propre mesure de ce qui est fréquent et de ce qui est rare, de ce qui est normal et de ce qui est extrême, de ce qui est consensus et de ce qui est dispute — et la rajuster là où elle s'écarte. D'autres peuvent y aider, personne ne peut tout à fait vous en décharger. Les autres tests de ce livre portent sur ce qui est là. Celui-ci porte aussi sur ce qui n'est pas là.

19.2 Quand chaque énoncé est exact

Ce qui se produit dans la vie quotidienne de soi-même peut aussi se faire intentionnellement.

> Expérience 20 : Une dépêche d'actualité
>
> Lisez la dépêche suivante comme si vous l'aviez trouvée ce matin aux informations :
>
> > L'éléphant — un danger sous-estimé ? Un savant a palpé une lance lisse et dure (défense). Un deuxième rapporte une force énorme : une colonne puissante, solide et ferme (patte). Un troisième est tombé sur quelque chose de long et de mobile, comme un grand serpent (trompe).
> >
> > DE: „Der Elefant - eine unterschätzte Gefahr? Ein Gelehrter ertastete einen glatten, harten Speer (Stoßzahn). Ein zweiter berichtet von enormer Kraft: eine mächtige Säule, stark und fest (Bein). Ein dritter stieß auf etwas Langes, Bewegliches, wie eine große Schlange (Rüssel)."
>
> Arrêtez-vous un instant : qu'est-ce que la dépêche a fait de vous ? Quelle impression de cet animal s'est installée ?
> Voici maintenant la résolution : vous connaissez depuis longtemps toutes les sources de cette dépêche. Ce sont trois des six savants aveugles du chapitre 5, et aucun d'eux n'a menti. Chaque détail est exact. Mais l'image d'ensemble est déformée, parce que les côtés menaçants ont été choisis et les inoffensifs omis : éventail, mur et corde n'y figurent simplement pas.
> Si, chez vous, même discrètement, l'impression d'une menace s'est formée, alors la dépêche a fait ce pour quoi elle a été construite. Sinon, examinez ce qui vous a protégé — peut-être connaissiez-vous trop bien les sources.

C'est la tromperie contre laquelle la vérification d'énoncés isolés n'obtient rien. Elle ne ment pas ; elle pondère. Et elle ne touche pas ce que vous croyez, mais avec quoi vous mesurez.

La même chose arrive sans public, partout où quelqu'un prépare une décision pour un autre. Le service qui rédige une note préparatoire pour la direction connaît l'affaire mieux que la direction ; c'est pourquoi on a besoin de lui, et c'est pourquoi il peut pondérer sans que personne ne le remarque. La direction le sait et retranche l'intention qu'elle soupçonne. Ce faisant, elle rejette souvent aussi le savoir que contient la note. Si le service le sait à son tour, il pondère

plus fortement. À la fin, chaque côté se méfie de l'autre avec raison, et aucun n'apprend plus ce que l'autre sait. Seule une forme qui rend la pondération visible peut aider : des notes préparatoires qui nomment aussi les options écartées et ce qui parle contre leur propre proposition, et des décideurs qui disent pourquoi ils décident autrement.

19.3 Propagande

C'est la propagande qui a le plus de pratique de la pondération. On se la représente comme un mensonge, et il y a des mensonges en elle. En octobre 1990, alors qu'on débattait d'une guerre contre l'Irak, une Koweïtienne de quinze ans déclara en larmes devant un groupe des droits de l'homme du Congrès américain que des soldats irakiens avaient retiré, dans un hôpital, des nouveau-nés de leurs couveuses et les avaient laissés mourir sur le sol. L'histoire fit le tour du monde et fut invoquée sans cesse dans le débat sur la guerre. On apprit plus tard que le témoin était la fille de l'ambassadeur du Koweït à Washington et qu'une agence de publicité avait préparé son intervention, pour le compte d'une organisation payée par le Koweït ; on ne trouva aucune preuve de l'histoire. De tels récits, il y en a beaucoup autour des guerres, de tous côtés. Mais ils sont l'exception sur laquelle la règle devient visible. Un mensonge peut être réfuté, et un mensonge réfuté nuit à celui qui l'a répandu.

La règle est plus modeste et plus efficace. De l'adversaire, on montre le mauvais, de son propre côté le bon, et chaque dépêche prise isolément peut être exacte ; c'est le choix qui fait l'image. Raffiné, on montre les deux côtés, mais pas également : celui qui est souhaité obtient la meilleure voix, l'image la plus forte et le dernier mot, celui qui ne l'est pas le représentant le plus faible. Ainsi naît une apparence d'équilibre, et c'est précisément elle qui rend la pondération invisible. La forme inverse travaille avec la masse : on montre tant d'opinions divergentes et tant de confusion qu'à la fin plus rien ne paraît sûr, la submersion du chapitre 18.4. Comment la propagande s'adresse en outre au sentiment avant que l'entendement soit consulté, le chapitre 14.2 l'a décrit.

Contre la propagande, il aide donc moins de démasquer des mensonges que de demander ce qui manque. Qu'apprendrais-je sur mon propre côté si je lisais les rapports de l'adversaire, et sur l'adversaire à partir des miens ? Qui obtient, dans une émission qui paraît équilibrée, la voix la plus forte ? Les questions s'adressent à chaque côté, aussi à celui vers lequel on penche soi-même.

19.4 Le premier niveau : vérifier des énoncés isolés

Contre la tromperie simple, qui affirme quelque chose de faux, les moyens sont développés depuis longtemps : la question de la compétence et de l'intérêt de la source, de sa proximité avec l'événement, de la concordance avec des sources indépendantes et de savoir si la prétendue raison en dit plus que ce qu'elle doit fonder — ou ne fait que le nommer une fois de plus, comme le remède qui endort « parce qu'il a un effet soporifique » (DE: „weil es eine einschläfernde Wirkung hat"). C'est le principe du détective, appliqué aux sources.

Du premier niveau relève aussi de graduer sa propre certitude. Tout ne mérite pas le même degré, et les degrés diffèrent en hauteur comme en espèce. Que sept fois huit fassent cinquante-six est certain, parce qu'on peut le recalculer ; que la Terre est ronde, parce que de nombreux chemins indépendants mènent au même constat ; qu'un ami est fiable, parce qu'il l'a été assez souvent ; que vous êtes en train de penser, parce que le doute même le confirme. Un pourcentage met ces certitudes sur une échelle, comme si elles étaient de même espèce. C'est utile quand il s'agit de savoir combien l'on mise sur quelque chose. Cela induit en erreur quand on croit qu'un calcul devient plus certain par davantage de témoins, ou la confiance en un ami par un calcul.

Et du premier niveau relève la décision de ce qui mérite en général d'être vérifié, la question avec laquelle, au chapitre 18.4, commençait la défense contre la prétention usurpée à être examiné. Vérifier coûte du temps et de l'attention, et qui examine chaque affirmation a gaspillé sa capacité de vérification avant que la prochaine vague arrive. Qui sortirait à chaque annonce d'un ovni dans le jardin n'aurait pas compris quelque chose : à la calibration appartient le base rate, la question de savoir comment des affirmations de ce genre se sont confirmées jusqu'ici. S'y ajoutent les enjeux — que dépend-il de cela si je me trompe ? — et le bilan de la source. Et personne ne vérifie seul. Qu'un médicament agisse, des études, des procédures d'autorisation et la dispute des spécialistes le vérifient pour moi ; m'y fier est aussi raisonnable que d'acheter mon pain chez le boulanger au lieu de cultiver du blé. Il faut seulement savoir ce qu'on a ainsi. L'indication que des spécialistes disent quelque chose est une raison de le croire, souvent une bonne, mais non une explication de la chose. Qui n'a que cela ne sait pas pourquoi il en est ainsi et ne peut donc pas reconnaître quand il n'en est plus ainsi. On peut en revanche vérifier, sans être soi-même spécialiste, comment les spécialistes ont vérifié : si leurs raisons sont à découvert, s'ils disent où règne l'accord et où l'incertitude, et si la contradiction reste consultable. Le GIEC, par exemple, indique pour ses constats dans quelle mesure ils sont bien étayés et jusqu'où les spécialistes s'accordent. C'est justement pourquoi on peut le critiquer sur

ses méthodes et ses pondérations, au lieu de le croire en bloc ou de le rejeter en bloc.

Cette économie de la vérification a deux dangers qui se reflètent l'un l'autre. L'un est le filtre qui défaille, de sorte que chaque guérison miraculeuse et chaque allusion murmurée obtient son examen ; c'est sur cette défaillance que repose la prétention usurpée à être examiné. L'autre est le filtre qui se referme et ne laisse plus entrer que ce que gouvernement, majorité, spécialistes et tradition disent de toute façon. Ces quatre sont de bonnes règles empiriques, mais aucune ne porte d'elle-même. Un consensus de spécialistes ne vaut que ce que vaut leur indépendance ; cent voix qui se copient les unes les autres sont une voix. Et une majorité qui punit l'écart ne montre plus ce que beaucoup ont vérifié, mais ce que beaucoup osent dire. On peut demander la même chose d'un gouvernement qui a dans la chose un intérêt propre, et d'une tradition qui s'est confirmée dans un autre monde. Que votre propre filtre soit basculé, c'est la symétrie qui le montre le plus sûrement : écartez-vous le gênant aussi vite que le commode ? Le filtre biaisé passe exactement à la limite de son propre camp. Il ne vérifie rien de ce qui dérange son propre côté, et tout ce que dit l'autre. Le filtre sain épargne de la peine, le basculé épargne de la peur ou du conformisme. Il y a eu des sociétés où le non-vérifié régnait parce que vérifier était devenu dangereux.

Le même test atteint celui qui s'écarte. Qu'une opinion règne ne la rend pas vraie, pas plus que son écart. Des majorités se sont trompées, mais la plupart des dissidents aussi, et personne ne se souvient d'eux. Qui pense que presque tous se trompent, gouvernement, presse et monde savant, doit donc d'abord demander s'il n'est pas lui-même sur la mauvaise piste. Cherche-t-il aussi les preuves contre sa conjecture ? Connaît-il les représentants les plus forts du camp adverse ou seulement les plus faibles ? Veut-il savoir ce qu'il en est, ou se faire confirmer qu'il est plus malin que les autres ? Plus une affirmation s'écarte du bien vérifié, plus elle doit présenter. Ce n'est pas un jugement sur elle, mais une répartition de la charge, et le bien vérifié aussi peut se tromper ; il doit seulement se laisser mouvoir par des preuves.

Cette économie a une limite : elle répartit l'attention, non la vérité. Un faible base rate justifie des exigences plus sévères envers les preuves, mais il ne réfute rien. L'intéressé aussi peut avoir raison, l'indépendant aussi se tromper. Ce qui décide du vrai et du faux, c'est seulement la vérification même, sinon l'on ne vérifierait plus jamais ce qui était rare jusqu'ici, et rien de nouveau ne pourrait être reconnu comme nouveau.

19.5 Le second niveau : la répartition

> Expérience 21 : L'outil à sa limite
>
> Prenez la dépêche sur les savants de l'éléphant du chapitre 19.2 et vérifiez-la avec tout ce que le premier niveau tient à disposition. Que trouvez-vous ? Les sources sont irréprochables, les savants ont palpé eux-mêmes. Un intérêt n'est pas reconnaissable. Les rapports ne se contredisent pas, chacun vient de première main, et rien n'y est incroyable. Toute vérification de ce qui est là est réussie — et l'image d'ensemble reste déformée. Vous ne trouveriez l'erreur qu'en relisant vous-même les six rapports et en regardant ce qui manque. Mais aucune de ces vérifications ne s'y porte, car elles vérifient ce qui est dit.

Un outil dont la limite est connue vaut plus qu'un outil dont on attend tout.

La tromperie contre laquelle cet outil échoue affirme que du vrai, comme la dépêche sur l'éléphant et la propagande du chapitre 19.3, et travaille avec la répartition : ce qui est choisi et ce qui ne l'est pas, combien de fois quelque chose est répété, dans quel contexte et dans quel ordre il apparaît. « Tout le monde parle de X » (DE: „Alle reden über X"), mais la plupart des gens ont de tout autres soucis. « Des experts mettent en garde », mais ce sont trois sur cent. Une exception est montrée comme cas normal, un instantané comme tendance, un destin individuel contre toutes les données — ou inversement. Chaque énoncé pris isolément peut être exact. Ce qui est attaqué, c'est votre sens de ce qui est fréquent et de ce qui est rare, et ce sens ne naît pas par des arguments. Il se dépose, de mille dépêches, conversations et images. Les pré-jugements du chapitre 4 se rencontrent ici un niveau plus bas : non comme contenus apportés, mais comme fréquences apportées.

Au premier niveau, la question est : est-ce exact ? Au second, elle est : est-ce représentatif — et pourquoi est-ce justement ceci que je vois, et que ne vois-je pas ? Dans une célèbre histoire de détective, Sherlock Holmes résout l'affaire grâce au chien qui n'a pas aboyé dans la nuit. Ce qui a donné le coup décisif, c'est un indice qui manquait. Dans le détournement de la méthode, la falsification se trahissait par l'alternative qui n'y figurait pas. Ce qui manquait de soi-même dans le cas des pays étrangers devient ici l'essentiel : qui ne montre que du vrai ne se trahit pas par ce qu'il montre, mais par ce qu'il omet.

Quelle est réellement la fréquence ? Un cas isolé vrai ne dit rien d'une fréquence ; seul le taux fait de l'anecdote un énoncé sur le monde. Que devrais-je voir si le contraire était vrai — et si je ne le vois pas, cela manque-t-il, ou ne me le montre-t-on pas ? Cette question distingue le monde de votre image du monde.

Qui ou quoi choisit ce qui m'atteint, et selon quelle mesure — selon la vérité, selon l'indignation, selon la durée d'attention ? Un flux entièrement composé de sources fiables peut être déformé si le choix est déformé, et le principal sélectionneur, c'est vous-même : personne n'a besoin de vous imposer un flux unilatéral si vous le composez vous-même. Et enfin : mon sens du normal s'est-il déplacé sans que je puisse nommer un argument nouveau ? Un véritable apprentissage peut montrer ses raisons. Un déplacement sans raison nommable est la marque de la calibration manipulation, comme pour la grenouille de la parabole connue, qui, dans l'eau lentement chauffée, ne peut nommer aucun moment où elle serait devenue trop chaude.

19.6 Quand personne ne censure et que l'on filtre pourtant

La forme la plus difficile n'a pas d'adresse. Un office qui fixe ce qui vaut comme vrai (chapitre 17.6) est pour la calibration le cas facile : on peut le nommer. Plus difficile à saisir est une direction que personne n'institue : une autorité donne des signalements, une plateforme les suit, un comité recommande comment s'adresser à la population. Chaque pas a une justification plausible, personne ne censure, et à la fin l'espace est filtré sans que quiconque l'ait décidé ; à quoi cela ressemblait pendant la pandémie, le chapitre 17.7 l'a montré. Si et jusqu'où une telle direction a lieu, on ne peut le vérifier que si les signalements et leur suivi sont consultables publiquement.

Avec un tel filtrage, les vérifications du second niveau aussi échouent facilement, car les instruments travaillent et le résultat ne tient pourtant pas : l'autorité s'est révélée jusqu'ici fiable, le consensus est large, chaque énoncé pris isolément tient — pour une image dont on a retiré ce qui lui contredisait. La question de savoir ce qui manque ne peut ici être résolue que par la manière dont on traite la contradiction. Une position adverse a-t-elle été réfutée ou seulement classée ? Est-elle réglée ou disparue ? Peut-on encore la relire ? Là où une position n'est plus trouvable, elle n'est pas pour autant réfutée ; peut-être a-t-elle été retirée, et un consensus né sans contradiction est d'abord un constat sur l'espace dans lequel il est né. Il peut quand même être vrai. La même règle vaut en sens inverse : conclure de l'absence de contradiction à la manipulation est la même erreur de l'autre côté, car il existe un consensus né parce que la chose était claire. On peut vérifier s'il y a eu contradiction et ce qu'elle est devenue ; de sa seule absence, rien ne suit.

La tentation de répondre à tout cela par une instance qui fixerait pour tous la bonne pondération est proche : vérificateurs de faits autorisés, algorithmes qui

trient le vrai vers le haut. Si en réalité presque tous les spécialistes soutiennent une position, une opinion minoritaire ne doit pas obtenir le même espace — et c'est juste tant que cela reste une question de pondération et que l'opinion minoritaire obtient autant d'espace que ses preuves en portent. Cela devient un piège quand de la pondération on fait une exclusion, quand plus personne ne demande comment la grande majorité est née, et quand le classement « dangereux » remplace la vérification. Une telle instance ne résout pas le problème, elle le déplace : tout dépend alors de qui occupe l'instance, et qui occupe le canal occupe la calibration de tous ceux qui lui font confiance. La calibration distribuée, propre, n'a pas d'interrupteur principal qu'on pourrait abaisser. C'est pourquoi elle est une capacité dont une société libre a besoin chez ses citoyens. Qui tient les gens pour capables de vérifier eux-mêmes doit aussi leur faire confiance pour décider eux-mêmes.

Cela vaut aussi pour les modèles de langage qui lisent et écrivent aujourd'hui avec nous. Ce qu'un tel modèle tient pour normal, controversé ou consensuel est le sédiment des textes dont il a appris, et sous ce dépôt il ne peut guère voir : c'est justement là où il invoque le plus couramment « la plupart des experts » que parle souvent le sédiment, non la vérification. Comme outil du second niveau, il peut malgré tout être fort si on le laisse chercher contre-voix, taux de base et ce qui manque. Les remèdes sont, pour un tel modèle, les mêmes que pour vous : incertitude indiquée là où il s'agit de majorités et de fréquences, recherche de ce qui manque, méfiance envers son propre sentiment du consensus et vérification par d'autres.

Une distorsion apparentée naît non de la sélection, mais de la mesure elle-même. Si un chiffre censé indiquer un état de choses devient un objectif d'après lequel on juge des personnes, celles-ci modifient leur action jusqu'à ce que le chiffre soit bon et que l'état de choses ne le soit plus : l'école entraîne à l'examen au lieu de la matière, l'administration traite d'abord les cas faciles. Au départ, le chiffre était un bon instrument, et il a perdu sa valeur de connaissance par son usage, sans que personne ait rien falsifié en lui. Qui rencontre un tel chiffre demande donc non seulement comment il a été mesuré, mais aussi qui est jugé d'après lui.

Contre ce niveau, il n'y a pas d'immunité, seulement la vigilance. On peut apprendre à vérifier et à corriger la pondération, même là où chaque énoncé tient, et il faut le faire sans cesse.

Pour aller plus loin : *Calibration* (2026), *L'éthique – Le bien que nous faisons déjà* (2026), Chap. 13.5, *L'organisation* (2026), Chap. 5 et 6

PARTIE V : LA VÉRITÉ COMME PROCESSUS

Chapitre 20: Vérité et processus de vérité

20.1 Ce que signifie « Le vrai est le tout »

Un fait de vérifier qui n'en finit jamais, des ordres qui restent corrigibles : on pourrait croire qu'à la fin il n'y a qu'un tas de constats provisoires. Contre cela se tient une phrase qui est tombée plusieurs fois dans ce livre, le vrai est le tout. Elle est souvent comprise comme un appel à la complétude : rassemble tous les faits, alors tu as la vérité. Ce ne peut être le sens.

On peut disséquer un être vivant, répertorier tous les organes, regarder chaque cellule au microscope — et c'est précisément alors que la vie a disparu. Goethe l'a mis dans la bouche de son Méphistophélès : *« Qui veut connaître et décrire quelque chose de vivant, cherche d'abord à en chasser l'esprit ; alors il tient les parties dans sa main, il ne manque, hélas ! que le lien spirituel. »* La même chose arrive dans la pensée. On peut rassembler tous les arguments, énumérer tous les points de vue, travailler toutes les questions et manquer pourtant ce qui les relie d'abord en un discernement. Une énumération dans laquelle chaque point pourrait être omis ou remplacé par un autre sans que rien change au tout a l'air ordonnée et n'a pas de lien. Là où une liste sert une fin, pour l'entretien d'un avion par exemple, elle appartient à l'ordre vivant ; elle devient morte là où elle prend la place du comprendre.

> DE: „Wer will was Lebendigs erkennen und beschreiben, Sucht erst den Geist heraus zu treiben, Dann hat er die Teile in seiner Hand, Fehlt, leider! nur das geistige Band."

Quelque chose n'est donc pas entier parce que rien n'y manque, mais parce que ses parties se déterminent mutuellement. On peut l'appeler complétude vivante, par opposition à la mécanique, qui rassemble et coche. Un bon portrait montre le caractère d'un homme sans consigner chaque grain de beauté. Un bon détective ne laisse tomber aucun indice sous la table, mais il ne donne pas

à chacun le même poids ; il cherche ceux dont dépend l'affaire, et les autres s'ordonnent ou demeurent comme postes ouverts visibles. Le vrai est en ce sens le tout vivant, logiquement ordonné, qui se développe.

Vivant signifie : les parties se tiennent en rapport réciproque. Chacune renvoie aux autres, se détermine par elles et se développe avec elles, comme dans un organisme où chaque organe ne travaille qu'en concert avec les autres.

Logiquement ordonné signifie : il y a une structure reconnaissable des rapports. Tout n'est pas arbitrairement lié à tout ; il y a des degrés, des passages, des lignes de développement. L'ordre n'est pas imprimé de l'extérieur, il jaillit de la chose même et doit se confirmer sur elle.

Qui se développe signifie : le tout n'est pas d'emblée achevé, il ne devient que peu à peu ce qu'il est. Ainsi ce texte aussi a développé son ordre dans l'accomplissement, au lieu de le présupposer.

Entier signifie : rien d'essentiel ne manque pour la compréhension de l'ensemble. Cela ne signifie pas que tout le possible doive être mentionné, comme le montre le portrait.

La vérité est donc essentiellement résultat, mais non produit achevé. Elle naît dans la pensée, se développe par des contradictions et s'achève dans l'intégration systématique, qui accueille aussi ce qui résiste à nos souhaits. À ce tout appartenons aussi nous, qui le cherchons.

20.2 La vérité comme processus

Que chaque ordre atteint reste ouvert ne signifie pas qu'il n'y ait pas de vérité. Cela signifie qu'elle se déploie, et cela à double titre : notre connaître se développe, et souvent aussi ce que nous connaissons se développe — la vie, la ville, la société, souvent précisément par notre effort de la comprendre.

Ce qu'est la vérité, ce livre ne l'a pas fixé d'avance. Il l'a développé pas à pas, et chaque pas montrait ce qui manquait encore au précédent. Au commencement se tenait la question qui se présuppose elle-même : qui demande ce qu'est la vérité veut une réponse vraie, et qui conteste le fait de vérifier vérifie en cela. Cette auto-référence n'explique pas encore à elle seule ce qu'est la vérité ; elle montre que nous sommes en plein dedans. Les savants aveugles montraient que la chose ne s'ouvre que dans le rassemblement de nombreuses perspectives, et le tout vivant que ce rassemblement n'est pas une addition, parce que les parties se déterminent mutuellement. Là où les perspectives se contredisaient, ni le rejet ni la simple juxtaposition n'aidaient, mais seulement le principe qui explique et conserve les deux. Le détective exigeait que chaque indice trouve sa place. Et le

chapitre 10 montrait que ce qui résiste à notre souhaiter et interpréter appartient lui aussi à cet ensemble et ne se situe pas au-delà. La vérité est le processus dans lequel tout cela s'engrène.

Ce qui est atteint chaque fois peut être appelé vérité connue. Elle n'est pas simple opinion, car elle a passé l'épreuve, mais elle n'est pas non plus le dernier mot. Elle vaut jusqu'à ce qu'un meilleur ordre la dépasse, et en lui elle reste conservée, comme la mécanique de Newton comme cas limite dans la théorie de la relativité. Ce qui la pousse plus loin, ce sont les pas que ce livre a développés : un ordre où une contradiction reste ouverte, où un indice n'a pas de place ou où quelque chose d'essentiel manque n'est pas encore le tout. Le tout de chercher, trouver et continuer de chercher s'appelle le processus de vérité. Ce n'est pas un échange où la vérité serait faite à volonté, car ce qui y vaut doit aussi résister à ce qui ne se plie à aucun souhait ni à aucune majorité.

De là on comprend aussi une autre manière de parler. Elle naît d'un retournement : un ordre étant trouvé, le regard se porte sur lui-même. Une explication est dite vraie quand elle explique sa chose complètement et sans contradiction, un récit quand il apporte tout l'essentiel sous la forme appropriée, un concept quand il permet de concevoir le tout. Et avec le concept gagné, on peut mesurer la chose elle-même. Une chaise à deux pieds qui bascule n'est pas une vraie chaise ; qui se confirme dans la détresse est un vrai ami ; une œuvre est réussie quand elle est ce qu'elle doit être. Cette vérité de la chose ne s'oppose pas à la première. Elle en procède, car le concept sur lequel la chose est mesurée, on l'a gagné en vérifiant, et elle aussi ne se montre qu'au tout d'une vie ou d'un effet.

La vérité connue peut contenir des erreurs que seul un meilleur ordre révèle. La doctrine du phlogistique fut un temps la meilleure explication de la combustion et fut pourtant remplacée par une meilleure ; ce qu'elle expliquait des phénomènes resta conservé dans celle-ci. C'est pourquoi le processus de vérité ne s'immobilise pas.

20.3 Le tapis roulant et l'autre infinité

Une objection se présente : si la recherche ne finit jamais, n'est-elle pas vaine ? Un but qui reste inatteignable ne semble pas un but, mais un tapis roulant.

L'objection touche une certaine image de l'infinité : le toujours-un-de-plus. Encore un fait, encore une étude, encore une perspective, et le but reste également lointain, comme un nombre auquel on peut toujours ajouter un. Si la vérité était infinie ainsi, l'objection aurait raison.

Mais vérifiez l'image sur votre propre chemin à travers ce livre. Quand il s'est montré pourquoi le bâton dans l'eau paraît brisé — avez-vous fait là seulement un pas vers un but lointain, ou connu quelque chose ? Qui a compris pourquoi a connu quelque chose, et ce discernement était entier, non à moitié. Que l'optique ait continué de questionner ensuite ne la rendait pas incomplète, cela la rendait vivante. La recherche singulière prend fin quand son occasion est éclaircie, pour la fin en vue de laquelle on a questionné. Le processus dans lequel elle se tient ne prend pas fin.

C'est l'autre infinité : non le lointain sans fin, mais le processus qui est réel à chacun de ses pas. Le tout n'attend pas au bout du chemin ; il est déjà à l'œuvre dans chaque connaître et pousse au-delà. Chaque discernement est vérité connue, et aucune n'est la dernière. Vue de l'extérieur, la recherche de la vérité ressemble à un horizon qui recule à mesure qu'on s'approche. De l'intérieur, chaque pas est un terrain gagné. L'horizon recule — le sol demeure.

La philosophie a des noms pour les deux images : le toujours-un-de-plus s'appelle le mauvais infini, le processus qui est auprès de soi à chaque pas le vrai. De lui dépend que l'absence de fin de la recherche de la vérité signifie vanité ou progression.

20.4 Beaucoup de chemins, une direction

Parce que le fait de vérifier a une direction, vers le tout qui ne néglige rien, tous les chemins ne se valent pas. Parce que ce tout ne s'ouvre que dans le fait de vérifier, beaucoup de chemins y mènent pourtant. On peut appeler cette attitude pluralisme orienté : orienté, parce qu'il y a une direction, et pluraliste, parce que des perspectives différentes sur la même chose se complètent. La direction n'est pas indiquée par des résultats déterminés, mais par la manière même de vérifier : que des raisons soient données, des perspectives rassemblées et des contradictions travaillées, et que chaque résultat reste vérifiable et révisable pour d'autres. Un orchestre le montre : le chaos naît quand chacun joue pour soi, la bouillie uniforme quand tous jouent la même chose. La musique naît quand des voix différentes s'assemblent en un tout.

La distinction du chapitre 5 vaut ici aussi. Certaines positions palpent des parties — constats, données, observations qui ne donnent une image qu'ensemble ; elles sont vérifiées quant à leur ajustement dans le tout. D'autres sont des manières de voir entières comme les hétéronymes de Pessoa ; on leur demande ce qu'elles voient, sans les rapetisser en pierres de construction. Cela ne veut pas dire tout harmoniser. Certaines choses se laissent sauver, d'autres seulement

limiter, d'autres seulement supporter. La recherche de la vérité distingue, rejette de façon fondée et laisse comme ouvert ce qui n'a pas encore trouvé de médiation honnête. L'intégration vient après la vérification, non à sa place. C'est la troisième voie dont parlait la préface : non le milieu entre les camps, mais chez chacun d'abord la question de ce qu'il a vu.

C'est pourquoi la diversité a une limite. Une attitude devient problématique là où elle met fin à la vérification avant qu'elle ait commencé : en déclarant sa propre vérité intouchable, toute vérité un jeu de pouvoir ou en remettant le jugement aux experts. Qui refuse fondamentalement la justification s'exclut lui-même du vérifier commun. Une ouverture qui déclare aussi légitime l'hostilité au fait de vérifier se supprime elle-même. Une attitude qui maintient le fait de vérifier ouvert unit les deux : « Je peux me tromper, mais j'ai de bonnes raisons. » (DE: „Ich kann mich irren, aber ich habe gute Gründe.“) Elle recherche les autres au lieu de les repousser, vérifie dans l'échange ce qui ne se laisse pas vérifier dans sa propre tête, et dit ouvertement ce qu'elle ne sait pas encore.

Chapitre 21: Ce texte fait-il ce qu'il dit ?

21.1 Le chemin

Regardez en arrière le chemin que vous avez parcouru. Il commençait par la question qui se présuppose elle-même : qui demande ce qu'est la vérité veut une réponse vraie. Il conduisait aux présuppositions qui ne se laissent contester sans être utilisées, à l'activité qui se trouve dans la plus simple perception et aux pré-jugements qui la guident. De nombreux rapports est sorti un éléphant, de contradictions des portes, d'indices une affaire. Et tous ces pas tendaient vers une question qu'aucun d'eux ne posait : si vérifier, présupposer et rassembler se déroulent partout dans l'expérience, que signifie alors l'accord avec la réalité ? La réponse — que la réalité se signale dans la résistance, à l'intérieur de l'expérience et non au-delà d'elle — recueillait ce que la première partie avait préparé. De là il est apparu que des domaines différents résistent différemment et veulent être compris différemment, que le fait de vérifier se laisse former en méthode et que, parce qu'il libère, il doit être défendu, aussi contre ceux qui l'entravent au nom de la vérité. Le plus difficile à vérifier fut enfin ce qui n'est pas du tout là : l'omis, qui rend une image faite de vrai entièrement de travers. Ce n'est qu'ensuite qu'on a pu résumer ce qu'est la vérité.

> Expérience 22 : L'explication à rebours
>
> L'ordre était-il fortuit ? Aurions-nous aussi pu commencer par le principe du détective et finir par l'auto-référence ?
> Essayez : expliquez le principe du détective à quelqu'un sans avoir parlé auparavant de la liaison de perspectives diverses. Ou expliquez la dialectique à quelqu'un qui n'a jamais vécu une contradiction comme féconde. Et pour les parties ultérieures du chemin : pourrait-on parler du détournement du fait de vérifier avant qu'il soit clair ce que signifie accord ? Ou de calibration avant d'avoir appris à pondérer des indices ? Que se passe-t-il ?
> Vraisemblablement, cela va chaque fois, mais plus difficilement : tantôt quelque chose manque, tantôt beaucoup reste abstrait. Un autre ordre aurait été concevable, celui qui a été choisi n'est pas arbitraire.

Le chemin avait une nécessité qui n'est née qu'en marchant. Nécessaire ne veut pas dire ici qu'aucun autre chemin n'était concevable, mais que chaque pas avait un fondement dans le précédent. Chaque concept montrait ce qui lui manquait encore et poussait ainsi au suivant. Mais une rétrospective peut flatter : après coup, beaucoup paraît nécessaire qui n'a fait que se produire. L'épreuve plus dure est de savoir si le texte fait ce qu'il dit — s'il est performativement consistant.

21.2 L'épreuve

On a soutenu que la vérité naît dans l'accomplissement. On ne la reprend pas comme une proposition toute faite, elle se forme dans le fait de mettre soi-même à l'épreuve. Le texte n'a pas commencé par une définition que vous devriez croire, mais par ce que vous faites déjà. Il faut que vous soyez seul juge de la question de savoir s'il s'y est tenu : en combien d'endroits avez-vous vérifié par vous-même, et en combien deviez-vous seulement suivre ?

On a soutenu que tout doit s'accorder. Vérifiez-le : y a-t-il des bouts qui pendent ? Chaque chapitre s'inscrit-il dans le tout ? Là où ce n'est pas le cas, le texte a tort sur ce point.

On a soutenu que les pré-jugements sont inévitables, mais qu'ils doivent être conscients et révisables. Ce texte aussi présuppose quelque chose, et pas tout de la même manière. Que la vérité compte, que des raisons doivent valoir et que l'autre est un vérificateur possible à qui on les doit, ce n'est pas un pré-jugement qu'on pourrait réviser. Qui le conteste veut avoir raison au moyen de raisons et revendique ainsi ce qu'il conteste ; c'est de là que le livre est parti. Qui met à

l'épreuve revendique en outre que le jugement se règle sur la chose elle-même et non sur le désir, et que, pour cette raison, tout résultat peut être corrigé. Il ne revendique pas là un contenu : ce qui est vrai dans le cas particulier ne découle d'aucune de ces présuppositions, cela doit d'abord se montrer dans la mise à l'épreuve. Ces présuppositions, le texte ne les a pas apportées du dehors, il les a mises au jour dans l'accomplissement de la mise à l'épreuve. Quant à celui qui ne veut pas mettre à l'épreuve mais seulement avoir le dernier mot, aucun argument ne l'atteint ; aucune preuve ne conduit dans la recherche commune, seule y conduit la disposition à s'en remettre aux raisons. Il en va autrement de ce que le texte suppose des êtres humains : qu'ils peuvent être raisonnables et que l'entente réussit. Ce sont des attentes, non des conditions, et l'expérience peut les décevoir, et elle le fait souvent dans le cas particulier. Les premières sont assurées par l'accomplissement qui les revendique, les secondes seulement par la confirmation.

Les exemples de ce texte non plus ne sont pas tombés du ciel. La voiture d'occasion, le détective, la recette de la grand-mère : c'est une langue déterminée, une culture déterminée, une époque déterminée. Un autre texte aurait choisi d'autres exemples. La prétention ne réside pas dans les exemples, mais dans les accomplissements qui se rendent visibles à travers eux, et ceux-ci doivent se montrer tout autant à vos propres exemples, différents, sinon le livre a tort.

On a soutenu que mettre à l'épreuve libère. Que vous vous sentiez plus libre ne prouve rien : une falsification aussi peut produire ce sentiment. Reste le test de direction du chapitre 18 : mettez-vous à l'épreuve mieux maintenant, sans ce livre, qu'auparavant ?

On a soutenu que les principes peuvent être inversés. Cela vaut aussi pour ce livre. Qui l'utilise pour se sentir supérieur (« moi, je suis éclairé, les autres sont des penseurs de camp » (DE: „ich bin ja aufgeklärt, die anderen sind Lagerdenker"), « moi, je perce à jour la manipulation, pas les autres » (DE: „ich durchschaue die Manipulation, die anderen nicht")) l'a mal compris. Ses concepts peuvent servir de gourdins et ses tests, être retournés contre toute conviction qui ne vous convient pas. Seul un remède en protège : les appliquer d'abord à soi-même. Où suis-je dogmatique ? Lesquelles de mes convictions est-ce que je protège contre la critique ? Et la question du chapitre 11.4 : quand m'a-t-on, la dernière fois, fait changer d'avis sur une question qui m'importait ?

On a soutenu que même un ensemble de choses vraies peut donner une image faussée, par ce qui manque. Cela touche aussi ce livre. Les cas de la partie IV sont choisis comme n'importe quel signalement. Vérifiez sur eux ce que demande le chapitre 19 : viennent-ils de tous les camps, la même question est-elle posée à chacun, et qu'est-ce qui manque ?

Reste la question de savoir si ce texte est ouvert à la critique ou s'il s'immunise par sa propre auto-référence. Toute objection que vous pouvez formuler est la bienvenue. Montrez que le texte contredit ses propres principes, alors il est réfuté sur ce point et doit être modifié. Seul son point de départ est inattaquable ; celui-ci ne tomberait que si quelqu'un se trouvait qui conteste la mise à l'épreuve sans mettre à l'épreuve en le faisant. Cette condition, personne ne peut la remplir, mais ce n'est pas une cachette, c'est l'irréfutabilité ouverte de la mise à l'épreuve du chapitre 18.3. Tout ce qui est bâti sur ce fondement reste réfutable. Cela comprend la manière dont on met à l'épreuve et tout ce que ce livre en dit, jusque dans son concept de la mise à l'épreuve. Ce qui ne peut se contester, c'est seulement qu'on met à l'épreuve et ce que toute mise à l'épreuve revendique ce faisant ; même celui qui corrige le concept de la mise à l'épreuve met à l'épreuve. L'objection selon laquelle tout serait ici révisable sauf une proposition ne porte donc pas : ce n'est aucune proposition qui est exceptée, c'est l'accomplissement sans lequel il n'y aurait pas de révision.

Un texte sur le processus de vérité ne peut donc jamais être achevé. S'il se tenait pour clos, il contredirait sa propre thèse. Le dernier jugement, ce n'est pas lui qui le prononce, c'est vous.

21.3 Où cela continue

Ce qui a été développé ici dans l'accomplissement renvoie dans deux directions au-delà de soi.

L'une est la question de savoir d'où viennent les formes du fait de vérifier et comment elles se tiennent entre elles — comment on ordonne sans perdre ce qui importe. Le fait de vérifier veut se comprendre lui-même, et qui y est exercé reste spontané et remarque plus tôt quand il doit changer de direction.

L'autre est l'agir. Vous reconnaissez déjà les autres comme agissants quand, dans la circulation, vous ne comptez pas avec des obstacles, mais avec des gens qui décident et font des erreurs. Vous réunissez en cuisinant goût, santé, temps et argent sans y penser. Quand l'enfant veut encore jouer le soir et doit être reposé demain matin, vous cherchez une solution qui rende justice aux deux préoccupations. Et vous trouvez-vous à deux heures du matin à pied devant le feu rouge d'une rue vide, vous demandez à quoi sert la règle. Ce sont les mêmes capacités avec lesquelles vous vérifiez. Qui comprend ce qu'il fait en pensant peut donc aussi agir plus consciemment.

La vérité a de nombreux visages — mais elle est une. Et vous pouvez la connaître.

Pour aller plus loin : *Penser – Ordonner sans perdre* (2025), Chap. 12, *L'éthique – Le bien que nous faisons déjà* (2026)

ANNEXE A : CE QUE LES THÉORIES DE LA VÉRITÉ ONT VU

A1 Introduction : une vieille querelle

Imaginez un salon où l'on dispute de la vérité depuis deux mille cinq cents ans. À une extrémité, quelqu'un s'en tient à la plus ancienne réponse : une proposition est vraie quand elle dit ce qui est. À l'autre extrémité, un théoricien de la cohérence s'écrie : « Avec quoi voulez-vous donc comparer la proposition ? Nous n'avons que nos jugements. Est vrai ce qui s'insère dans le tout de notre savoir ! » (DE: „Womit wollen Sie den Satz denn vergleichen? Wir haben nur unsere Urteile. Wahr ist, was sich in das Ganze unseres Wissens fügt!“) Entre les deux, des pragmatistes parlent (« Est vrai ce qui se confirme à la longue » (DE: „Wahr ist, was sich auf die Dauer bewährt“)), des théoriciens du discours (« Est vrai ce qui résisterait à un examen libre devant tous » (DE: „Wahr ist, was in freier Prüfung vor allen bestehen könnte“)) et des constructivistes (« Nous construisons nous-mêmes notre réalité » (DE: „Wir bauen unsere Wirklichkeit selbst“)).

Chacun a des arguments convaincants et peut montrer les faiblesses des autres. La querelle semble interminable.

L'histoire des savants aveugles du chapitre 5 suggère une hypothèse : peut-être chacun a-t-il raison pour ce qu'il a palpé, et tort dès qu'il le tient pour le tout. La véritable question ne serait alors pas de savoir qui a raison, mais en quel sens les indications s'accordent. Cette annexe met l'hypothèse à l'épreuve sur les théories elles-mêmes. Elle dit, pour chacune, ce que ce livre en retient et ce qu'il ne reprend pas, et, pour la plupart, où une question reste ouverte.

A2 Comment la querelle est née

Différents moments d'une même recherche

La recherche de la vérité, le texte principal l'a montré, a différents moments. Quelque chose doit se montrer (chapitres 3, 11). Cela doit s'accorder avec le reste (chapitre 8). D'autres doivent pouvoir le vérifier (chapitres 11a.1, 20.5). Et cela doit se confirmer (chapitre 10.5).

Ces moments vont ensemble, mais on peut considérer chacun pour soi, et l'histoire de la philosophie l'a fait. Les empiristes sont partis de l'expérience, les rationalistes de l'ordre qu'apporte l'entendement ; les pragmatistes ont placé la confirmation au centre, les théoriciens du discours la mise à l'épreuve commune.

Pourquoi l'un d'eux est devenu à chaque fois la mesure

Chacun de ces moments a des cas où il semble décider à lui seul. Que le comprimé agisse, c'est l'expérience qui le montre ; qu'une preuve soit correcte, c'est l'enchaînement des propositions ; qu'un pont tienne, c'est sa tenue. Qui part de tels cas retrouve son moment partout et les autres seulement comme accessoires. La plupart de ces théories ont connu les autres moments et les ont intégrés. On a disputé de la question de savoir lequel est la mesure des autres.

C'est la situation des savants dans l'histoire, mais sous une forme plus fine : chacun décrit correctement ce qu'il a en main et le tient pour ce à quoi les autres parties doivent être mesurées.

A3 Le scepticisme pyrrhonien : suspendre le jugement

De la querelle des doctrines, des philosophes de l'Antiquité avaient déjà tiré une conclusion propre : ne pas trancher. Son ancêtre passe pour être Pyrrhon d'Élis (vers 360 à vers 270 av. J.-C.), qui n'a rien laissé d'écrit. Nous connaissons la doctrine, élaborée, par les *Esquisses pyrrhoniennes* du médecin grec Sextus Empiricus (IIe siècle apr. J.-C.). Sceptique y désigne celui qui enquête, qui continue de chercher.

Le pyrrhonien a peu de chose en commun avec le sceptique du chapitre 2. Il ne prétend pas qu'on ne puisse rien savoir ; ses propres formules, il les tient aussi en retenue. Le scepticisme est pour Sextus un pouvoir : opposer à tout

discours un discours de force égale (*Esquisses* I 8). De la force égale, en grec *isosthéneia*, découle la suspension du jugement, l'*épochè*, et, comme son ombre, l'impassibilité, l'*ataraxie*. Sextus raconte à ce propos le peintre Apelle qui, ne parvenant pas à rendre l'écume à la bouche d'un cheval, jeta à la fin l'éponge contre le tableau ; l'empreinte donna l'écume. On peut très bien vivre ainsi : le sceptique suit ce qui lui apparaît, la faim, les coutumes de son pays, les règles de son métier, sans affirmer qu'il en va ainsi.

La manière de trouver le discours opposé de force égale, ce sont les tropes qui l'enseignent, tournures par lesquelles tout jugement peut être arrêté. Cinq d'entre eux sont attribués par la tradition à un sceptique plus tardif nommé Agrippa (*Esquisses* I 164–177). Sur chaque chose règne le désaccord. Qui veut le trancher a besoin d'un fondement, le fondement d'un autre, et ainsi à l'infini ; qui s'arrête présuppose, et l'adversaire peut présupposer avec le même droit le contraire ; qui tire le fondement de ce qui est fondé tourne en rond. S'y ajoute que tout n'apparaît que par rapport à celui qui juge. Régression, arrêt et cercle sont les trois issues du trilemme de Münchhausen du chapitre 1.

Le livre en reprend beaucoup. L'objection du chapitre 2 ne touche pas le pyrrhonien : qui n'affirme rien ne se contredit pas en affirmant. Les tropes sont de véritables questions de mise à l'épreuve, que pose quiconque met à l'épreuve : sur quoi s'appuie le fondement, qu'est-ce qui est présupposé, les raisons ne se soutiennent-elles que mutuellement, dans quelle mesure le jugement tient-il à la position de celui qui juge ? Et là où les raisons sont réellement de force égale, la retenue est la bonne réponse ; le livre appelle cela laisser une question ouverte (chapitre 20.4).

L'objection porte sur l'accomplissement, non sur une proposition. La force égale de deux discours n'est pas un point de départ, mais un constat. Pour l'établir, le sceptique doit chercher le discours opposé et le peser, jusqu'à ce qu'il soit à la hauteur du premier. Il met donc à l'épreuve, avec cette distinction entre mieux et moins bien fondé à laquelle il ne veut pas s'engager. S'il dit que l'égalité ne lui apparaît que comme telle, elle est alors un constat qui peut tomber autrement, et souvent il tombe autrement : que sept fois huit fassent cinquante-six se vérifie par le calcul, et aucun discours opposé n'y pèse (chapitre 19.4). De même pour la vie selon ce qui apparaît. Un médecin, comme Sextus en était un, donne au malade le remède qui a fait ses preuves, non n'importe lequel ; ce qui lui apparaît est déjà mis à l'épreuve et pondéré (chapitres 3, 11.3b). La différence tient donc moins à ce qu'on fait qu'au nom. Le pyrrhonien retient le mot savoir ; le livre appelle ainsi le jugement qui revendique autant de certitude que ses raisons en portent et qui se laisse corriger.

Aux tropes d'Agrippa, le livre ne répond donc pas par une première proposition qui arrêterait la régression ; ce serait une présupposition que l'adversaire a le droit de retourner. Il répond par l'appui dans l'accomplissement (chapitre 1). La retenue aussi ne vient que par la mise à l'épreuve ; elle est une de ses manières, non son contraire. Ce qui est bâti là-dessus reste réfutable (chapitre 21.2). Hegel, qui plaçait la scepticisme antique bien au-dessus de celui de son temps, tenait en 1802 les cinq tropes pour les armes les plus propres contre toute doctrine qui pose quelque chose de fini comme l'inconditionné, et pour inutilisables contre une philosophie qui ne le fait pas.

Reste ouverte la tranquillité. Le pyrrhonien la trouve là où il cesse de trancher, le livre trouve la liberté dans la mise à l'épreuve (chapitre 16). Que la retenue apaise ou laisse de côté une question qu'on pourrait trancher, seul le cas particulier le montre.

A4 La théorie de la correspondance : la résistance montre la direction

La plus ancienne réponse se trouve chez Aristote : « Dire que l'étant n'est pas ou que le non-étant est, c'est faux ; dire que l'étant est et que le non-étant n'est pas, c'est vrai » (DE: „Zu sagen, das Seiende sei nicht oder das Nichtseiende sei, ist falsch; zu sagen, das Seiende sei und das Nichtseiende sei nicht, ist wahr“) (*Métaphysique* IV 7). La scolastique en a tiré la formule de la conformité de l'entendement à la chose, *adaequatio intellectus et rei*, que Thomas d'Aquin cite dans *De veritate*. Ce qui est vu par là, c'est ce dont dépend toute recherche de la vérité : que nos pensées doivent se mesurer à quelque chose qui échappe à notre arbitraire.

Ce moment, le livre le conserve. Ce qu'il ne reprend pas, c'est une image qui s'associe souvent à la formule, comme s'il fallait sortir de la conscience et poser côte à côte pensée et chose. L'accord se montre dans la résistance de certaines expériences à nos désirs et à nos interprétations. Qui est sûr d'avoir mis la clé dans sa poche peut se le répéter aussi fort qu'il veut : que la poche soit vide, ce n'est pas lui qui le décide. C'est à cette limite que la correspondance s'éprouve, à l'intérieur de l'expérience, non au-delà. La comparaison par-dessus l'abîme tombe. La véritable comparaison court entre pensée et perception, comme le développe le chapitre sur la comparaison qui n'en est pas une (chapitre 10.4).

Reste ouvert ce qui correspond à une proposition vraie qui ne parle de rien qu'on pourrait rencontrer : un nombre, une norme, ce qui n'existe pas. La section sur les truthmakers y revient.

A5 La théorie de la vérité-cohérence : le système doit s'accorder

Comme théorie élaborée, la théorie de la vérité-cohérence est née vers 1900 dans l'idéalisme britannique, chez Francis Herbert Bradley et Bernard Bosanquet ; une forme préalable allemande se trouve déjà chez Lotze et Windelband, deux décennies plus tôt (section B7a). Harold H. Joachim lui donna une forme achevée dans *The Nature of Truth* (1906), Brand Blanshard dans *The Nature of Thought* (1939) la forme la plus influente. Son point de départ est l'objection contre la juxtaposition : nous n'accédons jamais aux choses autrement que par des jugements, donc un jugement ne peut être mesuré qu'à d'autres jugements. Est vrai ce qui s'insère dans le tout englobant, exempt de contradiction, de notre savoir et en est porté. Comme chez le détective, tous les indices doivent finalement trouver leur place.

L'objection qui vient aussitôt à l'esprit, qu'une folie peut elle aussi être cohérente en elle-même, les théoriciens de la cohérence la connaissaient. Blanshard répondit que ce qui est visé, c'est le lien avec tout ce qui est éprouvé, les perceptions aussi, non avec une sélection. Il se tient ainsi là où aboutit le chapitre 10 : la cohérence en ce sens large inclut ce qui s'impose, et le test de correspondance en est le cas le plus exigeant. Nicholas Rescher a plus tard formulé la théorie avec plus de modestie : la cohérence n'est pas ce qu'est la vérité, mais le critère auquel nous la reconnaissons (*The Coherence Theory of Truth*, 1973). Donald Davidson a tenté de montrer en 1983 que la cohérence, bien comprise, donne la correspondance.

Les chapitres 7 et 8 reprennent le noyau : qu'une discernement singulière trouve son appui dans l'ensemble et qu'une contradiction indique où l'ordre ne suffit pas. Mais Bradley et Joachim surtout insistaient sur un point où le livre ne les suit pas : seul le système achevé serait entièrement vrai, tout jugement fini ne le serait qu'en partie, par degrés. Joachim en a lui-même conclu que sa propre théorie ne pouvait être vraie qu'en partie. LE discernement atteinte à chaque fois est au contraire entière, non à moitié, mais elle n'est pas la dernière (chapitre 20.3). Elle n'est pas un fragment d'un système lointain, mais le meilleur ordre possible de ce que nous savons maintenant, et reste conservée dans toute discernement meilleure.

Les idéalistes britanniques se sont volontiers réclamés de la phrase de Hegel « Le vrai est le tout ». Ce qu'elle veut dire chez Hegel et comment la marche de ce livre se rapporte à Hegel, c'est dans l'annexe B qu'on le trouve.

A6 Le pragmatisme : les fruits montrent l'arbre

Charles S. Peirce a déterminé en 1878 la vérité comme l'opinion vers laquelle tous les chercheurs convergeraient à la longue, et le réel comme ce qui est représenté en elle. William James en a tiré une doctrine de la confirmation : le vrai est ce qui est avantageux dans notre pensée, « à long terme et dans l'ensemble » (DE: „auf lange Sicht und im Ganzen"). La vérité « arrive » à une idée, elle devient vraie par ce qui se passe (*Pragmatism*, 1907). John Dewey a finalement remplacé le mot par « assertabilité garantie » (DE: „gerechtfertigte Behauptbarkeit") (*Logic*, 1938). Ce qu'ils ont reconnu par là, c'est que la différence entre idées vraies et fausses se montre dans leurs conséquences et qu'une idée sans conséquences ne se laisse pas mettre à l'épreuve.

C'est à cela que se rattache le chapitre 10.5 : nous mettons à l'épreuve en agissant. L'objection qu'on oppose volontiers au pragmatisme, il l'a lui-même vue : tout succès ne montre pas la vérité. Une illusion peut fonctionner quelque temps, un mensonge être utile à court terme. C'est pourquoi James parlait du long terme et de l'ensemble, Peirce de la fin de la recherche.

La vue performative y souscrit : la vérité est un accomplissement, non un état statique, et elle doit se montrer dans la pratique. Mais elle distingue : tout succès n'est pas vérité. Le critère n'est pas une utilité quelconque, mais une confirmation durable dans le débat ouvert avec ce qui résiste. Et la confirmation est plus que le fait de fonctionner, parce que la pensée y appartient, qui saisit l'agir et sans laquelle ce serait un chancellement (chapitre 10.5). C'est de Peirce que le livre est le plus proche sur ce point, chez qui la vérité réside dans le cours de la recherche et non dans le succès singulier.

Sur une question, les chemins se séparent : qu'en est-il d'une vérité sur laquelle aucune recherche ne tombera jamais, parce que ses traces sont perdues ? Pour Peirce, il devient difficile alors de parler encore de vérité. Le chapitre 10.6 refuse tout sens à une erreur qui ne pourrait en principe se montrer d'aucune manière. Mais un passé aux traces effacées n'est pas inaccessible en principe : les traces auraient permis la mise à l'épreuve, elles sont seulement perdues. Reste ouverte la question de savoir dans quelle mesure on peut encore parler de vérité lorsque la résistance, à laquelle le livre rattache par ailleurs tout, ne peut plus se manifester.

A7 La théorie du consensus : la recherche commune comme critère de vérité

Jürgen Habermas a conçu, dans son essai « Théories de la vérité » (DE: „Wahrheitstheorien“) (1973), la vérité comme une prétention que soulève une assertion et qui peut être honorée dans le discours : est vrai ce à quoi pourraient donner leur assentiment tous ceux qui, libres de contrainte et de tromperie, participent à l'examen. Karl-Otto Apel a pensé, dans le sillage de Peirce, à l'accord d'une communauté illimitée de ceux qui argumentent, et il a fait valoir que les présuppositions de l'argumentation ne peuvent se contester sans être revendiquées dans la contestation : qui l'essaie commet une contradiction performative. Tous deux ont montré ce que présuppose quiconque argumente : que ses raisons doivent valoir pour tous et que toute objection doit être entendue.

C'est ici que l'accord avec ce livre est le plus grand. La recherche de la vérité n'est jamais solitaire : les autres nous résistent comme ceux à qui nous devons des raisons (chapitre 11.1), et qui refuse par principe la justification s'exclut lui-même de la recherche commune (chapitre 20.4).

Ce qui est refusé, en revanche, c'est l'idée que l'accord rende vrai. Que tous tiennent quelque chose pour vrai ne le rend pas vrai, pas même l'accord dans des conditions idéales. Il est possible parce que ceux qui mettent à l'épreuve se rapportent à la même réalité, comme les aveugles au même éléphant. Cette étape, Habermas l'a franchie lui-même plus tard (*Vérité↑ et justification*, 1999) : la vérité excède toute justification, si bonne soit-elle, et le discours se rapporte à un monde objectif supposé en commun. À ce point, le dernier Habermas rejoint le principe de l'éléphant. Le discours est alors le lieu où la vérité est mise à l'épreuve et trouvée, non celui où elle naît.

Reste à clarifier à quoi l'on voit, dans la dispute particulière, qu'un accord repose sur la chose elle-même et non sur la pression. Les chapitres 10a.3 et 10.5 ont donné des tests pour cela : l'indépendance de ceux qui s'accordent, la liberté de s'écarter, et ce qu'est devenue la contradiction ; une formule, il n'y en a pas.

A8 Kant : la limite vue de l'intérieur

Emmanuel Kant a expressément « accordé et présupposé » la définition nominale de la vérité, selon laquelle elle est l'accord de la connaissance avec son objet (*Critique de la raison pure*, A 58/B 82). Il n'affirme par là aucune comparaison avec une chose du dehors ; il conteste qu'il existe un signe auquel cet accord se lirait à

propos de n'importe quel contenu. Sa question était autre : à quelles conditions quelque chose peut-il en général être objet pour nous ? Notre connaître a besoin d'intuition et de concept, notre intuition est sensible, et l'espace et le temps, tout comme des concepts tels que cause, proviennent de nous. C'est pourquoi nous connaissons les choses telles qu'elles apparaissent, non telles qu'elles sont en soi.

Apparence ne signifie pas ici semblant. Les choses dans l'espace sont réelles, et le rêve et la réalité se distinguent, selon Kant, par la connexion : selon que les représentations s'enchaînent ou non selon des règles en une expérience. Le concept de noumène, de chose en soi, il le nomme un « concept-limite » qui n'a qu'un usage négatif (A 255/B 310 sq.) : il doit restreindre la prétention de la sensibilité, non décrire un second monde. D'une borne, simple négation, Kant distingue expressément cette limite. Nous la connaissons parce que nous savons que notre intuition est sensible et que nous pouvons au moins penser une autre intuition, non sensible.

Ce que Kant a vu, c'est que le connaître est actif et apporte quelque chose à ce qu'il trouve — le constat du chapitre 3 — et qu'une raison qui ne met pas ses limites à l'épreuve s'empêtre dans des contradictions. Le livre lui est proche aussi là où il rejette la comparaison par-dessus l'abîme et distingue réalité et illusion à la connexion de l'expérience (chapitres 8, 11.3a, 11.3b). Pour ce qui est donné, il est plus proche de Kant que de Hegel. La pensée ne produit pas ce à quoi elle se met à l'épreuve ; il faut que quelque chose se montre qui ne se plie pas au désir (chapitres 11, 11a). La phrase de Kant « Des pensées sans contenu sont vides, des intuitions sans concepts sont aveugles » (DE: „Gedanken ohne Inhalt sind leer, Anschauungen ohne Begriffe sind blind“) (A 51/B 75), le livre la conserve sous la figure de la résistance. Hegel l'a rejetée dans sa logique pour le concept, mais maintient que la philosophie doit son développement aux sciences empiriques.

La procédure par laquelle le chapitre 7 résout la contradiction au bâton dans l'eau, Kant aussi l'a mise en œuvre. Ses antinomies sont des paires de propositions sur le monde comme tout, par exemple que le monde a un commencement dans le temps et qu'il n'en a pas, qui se contredisent et semblent pourtant toutes deux démontrables. Kant montre que la contradiction tient à une hypothèse tacite sur l'objet : que le monde comme tout soit une chose en soi. Si l'hypothèse tombe, la contradiction se révèle comme semblant, et Kant peut expliquer pourquoi les deux côtés paraissent nécessaires. Ainsi pour le bâton : « droit » vaut du bâton, « brisé » de son aspect dans l'eau, et la réfraction de la lumière explique pourquoi il apparaît ainsi. Hegel a repris cette procédure de Kant et l'a retournée. Chez lui, la contradiction tient aux déterminations que nous pensons, au lieu de tenir à un objet dont nous ne savons rien, et sa résolution est la progression

vers une détermination plus riche. Le livre est plus proche de cette formulation là où la contradiction réside dans la chose elle-même et la fait avancer : dans un concept qui ne se laisse pas déterminer sans contradiction (chapitre 11.2), ou dans une image du monde qui ne supporte plus ses discordances (chapitre 15.3).

Ce qui n'est pas repris, c'est la conclusion que les formes ne seraient donc que les nôtres et que la limite serait fixée d'avance. Le chapitre 10.6 se confronte à cette objection dans sa forme la plus forte. La forme plus faible, que le chapitre écarte auparavant — on connaîtrait la borne par une comparaison avec la chose vraie —, n'est pas celle de Kant ; il l'a exclue avec le concept-limite lui-même. La propre réponse de Kant, la limite serait connue parce que nous pouvons au moins penser un autre connaître, le livre la reprend ainsi : que la chose puisse être plus que notre image, il l'accorde. Ce qu'il conteste, c'est qu'on puisse fixer d'avance ce qui nous resterait fermé en principe : un connaître dont nous ne savons rien sinon qu'il n'est pas le nôtre ne donne aucune mesure pour cela, pas plus qu'une erreur qui ne pourrait se montrer d'aucune manière ne se distinguerait de la vérité.

Reste disputée la question qui a le plus occupé Kant : comment des jugements qui disent plus que l'expérience singulière, par exemple sur des causes, peuvent valoir de façon universelle et nécessaire. Kant cherche la nécessité dans des conditions qui sont établies avant toute expérience. Le livre la cherche dans les raisons qu'on peut donner et qui doivent se confirmer. C'est moins que ce que Kant revendiquait, mais ce n'est pas un renoncement à la nécessité : Kant aussi a pour la sienne des raisons, un argument sur les conditions de l'expérience, et la géométrie a montré qu'on ne savait pas d'avance comment l'espace des choses est construit (chapitre 10.6).

Sur un autre point encore, le livre a une dette envers Kant : le concept de fin de la nature, d'un être organisé d'une finalité interne, qui n'a pas sa fin hors de lui, à la différence d'un produit de l'art, sous-tend les degrés de la finalité du chapitre 13.2 (*Critique de la faculté de juger*, §§ 64-66).

A9 Après Kant : valoir plutôt que s'accorder

Un siècle après Kant, des philosophes qui se rattachaient à lui tirèrent de sa limite une conclusion qu'il n'avait pas tirée lui-même. Hermann Lotze exposa dans sa *Logique* (1874) : tout ce que nous savons du monde extérieur, nous l'avons dans des représentations. Que l'ensemble de nos représentations soit vrai ne se laisse

donc pas décider par une comparaison avec une réalité qui ne nous est elle-même connue que dans des représentations. Ce qui distingue une proposition vraie n'est pour Lotze pas un être à côté de la proposition, mais sa validité. Une proposition vraie vaut, que quelqu'un la pense ou non ; que quelqu'un la pense est un processus dans une tête, qu'elle vaut n'en est pas un.

Wilhelm Windelband, qui avait passé son doctorat chez Lotze, énonça la conséquence ouvertement en 1881 dans son écrit pour le centième anniversaire de la critique de Kant. Puisque nous ne pouvons jamais comparer que des représentations avec des représentations, le concept de vérité ne peut plus signifier un accord des représentations avec des choses : « il se réduit à l'accord des représentations entre elles » (DE: „er reduziert sich auf die Übereinstimmung der Vorstellungen untereinander"). C'est, un quart de siècle avant Joachim, la théorie de la cohérence en une phrase. Mais comme une folie peut aussi s'accorder en elle-même, Windelband avait besoin d'une mesure pour dire quel accord compte. Il la trouva dans une norme. Est vrai ce qui est lié comme il doit être lié : comme jugerait une conscience qui ne suit pas le hasard de sa propre situation, mais uniquement ce qui vaut pour tous. Cette « conscience normale » n'est pas un être humain qu'il y aurait quelque part, mais la mesure à laquelle chacun mesure son jugement. La logique devient ainsi, comme chez Christoph Sigwart, une science normative : elle ne décrit pas comment les hommes pensent effectivement, mais dit comment ils doivent penser s'ils cherchent la vérité.

Trois choses sont vues là, et le livre les reprend. Premièrement : la comparaison par-dessus l'abîme n'a pas lieu ; nous n'avons pas de point de vue à côté de nos représentations d'où nous pourrions les tenir contre les choses (chapitre 10.3). Deuxièmement : qu'un jugement vaille est autre chose que la question de savoir si et comment quelqu'un le prononce. C'est pourquoi les raisons ne se règlent pas par l'histoire de leur genèse. Troisièmement : la recherche de la vérité est placée sous un devoir-être. Qui met à l'épreuve suit des règles qui ne sont pas son affaire privée, et qui refuse par principe la justification s'exclut lui-même de la recherche commune (chapitres 18.3, 23.1).

Ce qui n'est pas repris, c'est le chemin par lequel ils sont arrivés à la cohérence. Ils y sont venus parce que la correspondance avait échoué sur la chose en soi : l'image de la pensée ici et de la chose là, ils l'avaient gardée, et quand la chose se révéla inatteignable, il ne resta que l'un des côtés. Mais avec la chose en soi, ils abandonnaient aussi quelque chose qui ne se trouve pas du tout au-delà. Parmi les représentations elles-mêmes, il en est qui s'imposent et que ni un désir ni une réinterprétation ne peuvent écarter. La poche vide est aussi une représentation, mais une qui ne cède pas (chapitre 10.7). Ce qui leur manque, c'est la catégorie de la résistance. Avec elle, la correspondance regagne à l'intérieur de l'expérience

ce qu'elle avait perdu au-delà : la véritable comparaison court entre pensée et perception, entre les accès qui se portent ou se corrigent mutuellement (chapitre 10.4). « Accord des représentations entre elles » (DE: „Übereinstimmung der Vorstellungen untereinander") est alors juste si l'on y comprend aussi l'accord avec ce qui ne se plie pas ; c'est ainsi que Blanshard l'a formulé plus tard (section B4). Sans la résistance, la norme dit qu'il faut lier correctement, mais non quelle représentation doit céder quand deux se contredisent.

Reste ouverte la portée du mot de Lotze. Pour le nombre, la norme et ce qui n'existe pas, il manque à la théorie de la correspondance un objet qu'on pourrait rencontrer (section B3). Qu'une proposition vaille sans que lui corresponde quelque chose de rencontrable est peut-être la description plus exacte de ces cas. Que validité et résistance se révèlent là comme deux noms d'une même expérience, à savoir que nous ne disposons pas de la vérité d'une proposition, c'est une question que ce livre ne tranche pas.

A10 Le constructivisme : nous créons notre réalité

Heinz von Foerster a appelé l'objectivité l'illusion d'un sujet qui croit pouvoir observer sans lui-même. Ernst von Glasersfeld a proposé de parler de « viabilité » au lieu de « vérité » : notre savoir s'accorde à la réalité comme une clé à la serrure qu'elle ouvre, sans la reproduire. Ce qui est juste là-dedans, c'est qu'il n'y a pas de connaissance sans l'activité de celui qui connaît : même l'expérience en apparence immédiate est déjà médiatisée.

Le chapitre 3 arrive par sa propre voie au même constat. Et Glasersfeld a lui-même vu la limite qu'on lui oppose volontiers : n'est viable que ce qui n'échoue pas, et c'est à l'échec qu'on voit que nous ne construisons pas arbitrairement. C'est précisément là que s'applique la mise à l'épreuve par la résistance. C'est à la résistance, sur laquelle échouent les constructions, que se montre ce que correspondance veut dire : le jugement doit se régler sur la chose, non la chose sur le jugement (chapitre 10.4).

Reste disputé ce qui découle de l'échec. Pour Glasersfeld, nous n'apprenons de la réalité que là où elle ne nous laisse pas passer, sans gagner d'image d'elle. Le principe de l'éléphant dit davantage : là où beaucoup de voies indépendantes échouent aux mêmes endroits et passent aux mêmes, il en résulte une image de la chose, et cette image peut se confirmer ou être corrigée (chapitres 5, 11.3c). Qu'on appelle cela un connaître de la réalité ou un ajustement toujours meilleur, c'est presque indifférent pour la mise à l'épreuve de jugements singuliers. Cela

devient important là où l'on conclut de l'ajustement qu'on ne peut rien apprendre de la réalité que son non.

A11 Le tournant pragmatique du langage : Wittgenstein, Austin, Strawson

La vérité comme jeu de langage

Ludwig Wittgenstein a détourné le regard du mot vers son usage. « Vrai » n'est selon lui pas le nom d'une propriété cachée, mais un mot qui joue un rôle dans nos jeux de langage. Ce qu'il veut dire, nous l'apprenons en apprenant comment il est employé. Pour une grande classe de cas, dit-il, la signification d'un mot est son usage dans la langue (*Recherches philosophiques* § 43).

John L. Austin a montré que certaines propositions ne décrivent pas, mais accomplissent quelque chose. « Je promets… » ne rapporte pas une promesse, il en donne une. Dans les conférences *How to Do Things with Words* (prononcées en 1955, parues en 1962 ; en français *Quand dire, c'est faire*), il montra en outre que même le simple fait en apparence de constater est un acte qui peut réussir ou échouer. Le pas vers la vérité elle-même, c'est Peter F. Strawson qui l'a fait (1949) : « Il est vrai que… » (DE: „Es ist wahr, dass …“) ne décrirait pas une proposition, mais la corroborerait — ce serait un faire comme le fait d'acquiescer. Austin lui a répondu en 1950 et s'en est tenu à l'accord avec les faits.

Tous deux ont vu quelque chose : Strawson, que « vrai » est dans l'usage un faire ; Austin, que ce faire est mesuré à quelque chose qu'il ne fait pas lui-même. La vue performative a besoin des deux, et elle élargit le regard : ce n'est pas seulement le dire « C'est vrai » qui est un accomplissement, chercher, mettre à l'épreuve et rejeter suivent eux aussi des règles reconnaissables.

Les règles du jeu de la vérité

Le chapitre 15.2 décrit les mêmes règles comme l'institution de la science. Qui tient quelque chose pour vrai doit pouvoir donner des raisons. Différentes manières de voir légitimes doivent être prises en compte. Les conflits doivent être menés et résolus, non passés sous silence. Tout doit s'accorder. Et aucune position n'est à l'abri de meilleurs arguments.

Wittgenstein aurait parlé de la grammaire du mot « vrai », Strawson de l'acte de corroborer, Austin de ce sur quoi cet acte peut échouer.

A12 Heinrichs : le concept quadruple de la vérité

Le philosophe allemand Johannes Heinrichs (né en 1942) a déterminé la vérité entièrement à partir du parler. Vrai ou non vrai n'est pas pour lui déjà une liaison de pensées, mais seulement ce que quelqu'un pose face à un autre : « C'est seulement à la position pragmatique, à l'assertion et à tout ce qui s'édifie réflexivement sur elle en actes de parole, que l'on peut parler de vérité et de non-vérité » (DE: „Erst bei der pragmatischen Setzung, der Behauptung und allem, was an Sprechakten auf ihr reflexiv aufbaut, kann man von Wahrheit und Unwahrheit sprechen") (*Sprache*, vol. 3, p. 299). La vérité désigne alors « l'ensemble des normes implicites de l'agir langagier, mais du point de vue de leur contenu de connaissance » (DE: „Inbegriff der impliziten Normen des sprachlichen Handelns, allerdings im Hinblick auf ihren Erkenntnisgehalt") (ibid.). Parce que tout parler se rapporte en même temps à une chose, au locuteur lui-même, à l'auditeur et au contexte commun du sens, cette norme a quatre côtés : la justesse relativement à la chose, la véracité du locuteur, la responsabilité envers l'auditeur et la cohérence (p. 304–320). Ce qui est nouveau là-dedans, selon sa propre indication, c'est que véracité et responsabilité sont comptées dans la vérité (p. 321). Tout ce qui est exact ne peut pas être dit partout ; quand et comment un médecin communique son état à un malade en phase terminale concerne selon Heinrichs non seulement les égards, mais la vérité de la communication elle-même (p. 311 sq.).

Ce que la section B12 montre des théories, que chacune a fait d'un côté de la vérité la mesure des autres, Heinrichs l'a soutenu longtemps avant ce livre : selon ses propres dires d'abord en trois termes dans un article écrit en 1973/74 et paru en 1975, en quatre termes dans un cours de 1975, élaboré dans sa *Théorie du langage* de 1981. « Déclarer une seule des dimensions distinguées de la vérité comme seule déterminante et définitoire serait tout aussi manqué que d'élever une seule dimension du langage au rang de la dimension du langage » (p. 320). L'accord avec la chose est chez lui le côté qu'a vu la théorie de la correspondance, la cohérence celui de la théorie de la cohérence, la responsabilité devant l'auditeur le moment légitime de la théorie du consensus. À peu près à la même époque, Jürgen Habermas a distingué dans son essai « Théories de la vérité » (DE: „Wahrheitstheorien") (1973) quatre prétentions que soulève tout discours, intelligibilité, vérité, justesse et véracité ; vérité, il n'appelle ainsi que celle qui vaut pour les assertions (section B6). Plus ancienne que les deux est la phrase selon laquelle le vrai est le tout, dans lequel les déterminations unilatérales ont leur lieu ; elle figure dans la préface de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel (1807 ; annexe B4). Heinrichs la cite lui-même, comme nom du degré le plus élevé de la

cohérence, et s'interdit à cette occasion « les implications quasi théologiques du discours sur "la" vérité » (DE: „die quasi-theologischen Implikationen der Rede von ‚der' Wahrheit") (p. 317).

> DE: „Eine einzige der unterschiedenen Wahrheitsdimensionen zu der allein maßgebenden und definitorischen zu erklären, wäre genauso verfehlt, wie eine einzige Sprachdimension zu der Dimension der Sprache zu erheben"

Heinrichs a aussi vu pourquoi la cohérence ne peut pas absorber les autres côtés. Appartient à la vérité « la perception des facta bruta » (DE: „das Wahrnehmen der facta bruta"), de ce qui est fatal et non déductible (p. 321) ; des autres côtés elle tire « le caractère de tangibilité, de non-déductibilité, d'historicité et de surprise » (DE: „den Charakter der Handgreiflichkeit, Unableitbarkeit, Geschichtlichkeit und Überraschung") (p. 320). Et parce que la vérité inclut cette réceptivité au donné, même « le consensus le plus unanime » ne peut la produire (p. 317).

Le livre se tient ici de son côté. Ce que Heinrichs appelle facta bruta est ici la résistance (chapitre 10.7) ; ce qu'il dit contre le consensus, la section B6 le dit ; et sa réponse à la question de la vérité inconditionnée, elle existe, « mais comme vérité humaine seulement dans une réalisation conditionnée et historique » (DE: „aber als menschliche nur in bedingt-geschichtlicher Verwirklichung") (p. 323), est la vérité connue du chapitre 20.2, qui est entière, mais n'est pas la dernière.

Ce qui n'est pas repris, c'est l'élargissement du mot. « Vrai » veut dire dans ce livre partout la même chose ; ce qui diffère, c'est ce avec quoi l'on met à l'épreuve (chapitre 12.1). Qu'une lettre veuille dire ce qu'elle écrit est une question propre qu'on lui adresse (chapitre 13.3), et qu'on puisse dire une vérité à un malade en phase terminale maintenant est une question de l'agir. Heinrichs objecte que sans les côtés pratiques la vérité « ne se laisse pas distinguer de l'idéologie, car celle-ci est autre chose que la fausseté théorique, à savoir la non-vérité pratique » (DE: „nicht von Ideologie unterscheiden, weil diese etwas anderes ist als theoretische Falschheit, nämlich praktische Unwahrheit") (p. 322). Le livre reconnaît l'idéologie à ce qu'elle fait de la mise à l'épreuve : qui trompe doit l'entraver (chapitres 20.4, 21). Et ce que Heinrichs appelle la vérité d'une communication a sa place là où le livre parle de la vérité de la chose, au sens où un ami est un véritable ami : si une communication est ce qu'une communication doit être (chapitre 20.2). Cette seconde vérité procède de la première. Une proposition qui est exacte et pourtant dite à contretemps reste vraie ; c'est le dire qui est manqué.

Reste ouvert l'écart entre les deux formulations. Heinrichs distingue lui-même ce qu'une proposition dit de ce que quelqu'un fait avec elle ; il veut seulement

appeler les deux vérité. Là où il écrit qu'une vérité prévisiblement destructrice est, dite, « pas une vérité » (DE: „keine Wahrheit“) (p. 313), il entend le fait de la dire, non le contenu, qui subsiste comme « vérité logique de la chose » (ibid.). Ce qui sépare alors les deux est moins la chose que le mot.

A13 Les précisions analytiques : du prédicat de vérité au pluralisme de la vérité

La philosophie analytique du vingtième siècle a travaillé la question de la vérité avec une exactitude qui manquait aux théories plus anciennes. Quelques-uns de ses résultats ont leur place ici, parce que chacun saisit plus précisément un moment singulier.

Tarski : la précision pour le cas particulier formel

Alfred Tarski montra dans les années trente comment un prédicat de vérité exact peut être défini pour les langages formels. Son célèbre schéma paraît à première vue trivial : « La neige est blanche » est vraie si et seulement si la neige est blanche. Mais derrière la trivialité apparente se tient une construction rigoureuse : la vérité est toujours définie dans un métalangage sur un langage-objet, et cette stratification désamorce l'ancien paradoxe du menteur (« Cette proposition est fausse » (DE: „Dieser Satz ist falsch“)), sur lequel échouent les définitions de la vérité faites sans précaution. Tarski lui-même entendait son schéma comme une formulation exacte de la vieille réponse aristotélicienne.

Le moment légitime : là où les langues sont construites avec exactitude — en logique et en mathématiques — la vérité peut être saisie exactement. La limite, Tarski l'a tracée lui-même : pour les langues naturelles, qui peuvent parler d'elles-mêmes, sa définition n'est pas disponible. Et sur la pratique de la recherche de la vérité, elle ne dit rien : elle définit le prédicat, non le processus.

La précision de Tarski sert ici d'outil pour le cas particulier formel. Pour tout le reste, il faut la pratique dont sa définition fait abstraction.

Le déflationnisme : le prédicat mince et la pratique dense

Avant Tarski déjà, Frank Ramsey (1927) avait remarqué que « Il est vrai qu'il pleut » (DE: „Es ist wahr, dass es regnet“) ne dit pas plus que « Il pleut ». Après Tarski,

Quine puis Paul Horwich (*Truth*, 1990) en ont fait une théorie : le prédicat de vérité ne serait pas une propriété profonde, mais un outil pratique — utile surtout pour généraliser (« Tout ce qu'elle a dit est vrai » (DE: „Alles, was sie gesagt hat, ist wahr")), là où l'on ne peut répéter les propositions une à une.

Le moment légitime est plus grand qu'il n'y paraît d'abord. Le déflationnisme montre que la vérité ne colle pas comme une étiquette extérieure sur les propositions, et se rapproche ainsi de la vue performative — Horwich a expressément associé sa doctrine à une théorie selon laquelle la signification d'un mot réside dans son usage. Si le mot « vrai » n'ajoute rien à l'assertion, alors tout ce qu'on peut dire de substantiel sur la vérité réside dans la pratique d'asserter : dans le fait de mettre à l'épreuve, de justifier, de retirer. C'est exactement là que se trouve le champ de la vue performative.

Ce que le déflationnisme n'explique pas avec le reste, c'est cette pratique. Pourquoi mettons-nous des assertions à l'épreuve ? Pourquoi en retirons-nous certaines avec honte et en défendons-nous d'autres contre toute résistance ? Le prédicat peut être mince ; le jeu dans lequel il est employé est dense. Pour le déflationniste, c'est une question adressée à la pratique, non au mot — et c'est précisément cette question qui est posée ici.

Les truthmakers : la résistance reçoit un nom

La théorie des truthmakers, élaborée entre autres par David Armstrong (*Truth and Truthmakers*, 2004), pose la question en sens inverse : qu'est-ce qui, dans le monde, rend les propositions vraies vraies ? Que la table soit brune rend la proposition « La table est brune » (DE: „Der Tisch ist braun") vraie — la vérité repose sur l'être, elle ne flotte pas librement. C'est le moment de correspondance dans sa forme la plus honnête : la vérité n'est pas arbitraire — quelque chose doit la porter.

Les difficultés surgissent aux mêmes endroits que pour l'ancienne théorie de la correspondance. Qu'est-ce qui rend vraie « Il n'y a pas de licornes » (DE: „Es gibt keine Einhörner"), qu'est-ce qui rend vraie « Sept est un nombre premier » (DE: „Sieben ist eine Primzahl") ? Armstrong a admis pour les propositions négatives des faits propres de la totalité, mais que de telles propositions convainquent est discuté entre les théoriciens des truthmakers eux-mêmes. Une réponse, nous la connaissons par le chapitre sur la comparaison qui n'en est pas une : le truthmaker se signale dans l'expérience comme résistance — comme ce qui s'oppose à nos interprétations, sans que nous puissions jamais nous placer à côté de notre expérience pour l'inspecter directement. Que ce soit, pour le nombre et pour ce

qui n'existe pas, plus qu'un autre nom de la difficulté, cela n'est pas tranché par là.

Le pluralisme alèthique : le voisinage analytique des domaines

Depuis les années quatre-vingt-dix, Crispin Wright (*Truth and Objectivity*, 1992) puis Michael Lynch (*Truth as One and Many*, 2009) ont développé le pluralisme alèthique : la vérité fonctionne différemment selon les domaines. Une proposition physique est vraie autrement qu'une proposition morale, une proposition mathématique autrement qu'une proposition esthétique — et pourtant nous employons partout le même mot, parce que la vérité, selon leur thèse, joue partout le même rôle.

Cela touche de près, mais pas entièrement, le chapitre sur les domaines de la réalité (chapitre 12). Le livre parle certes de différentes formes de vérité, mais entend par là différentes manières dont un jugement se confirme et se laisse mettre à l'épreuve. Que « vrai » désigne dans différents domaines une propriété différente, il ne le dit pas ; plus proche de lui est la seconde moitié de la thèse, l'unité du concept. Que la différence entre confirmation différente et vérité différente tienne finalement ou se dissolve, c'est la question sur laquelle le voisinage reste ouvert.

Un voisin méthodique : la calibration bayésienne

Dans cette série vient enfin un voisin de la méthodologie : le calcul des probabilités bayésien. Il précise mathématiquement ce que nous avons développé comme certitude graduée et calibration : les convictions viennent en degrés, et de nouveaux indices déplacent ces degrés selon des règles compréhensibles — les indices forts fortement, les faibles faiblement. Le bayésien est le détective muni d'une règle à calcul.

Le moment légitime : là où les degrés de certitude peuvent être chiffrés, le calcul met au jour des erreurs de pensée qui échappent à l'intuition — par exemple la négligence notoire des taux de base. Ce que le texte principal développe comme économie de la vérification, base rate et bilan de la source, est la figure en langue ordinaire de ce calcul, dont le bayésien élabore les mathématiques. Les enjeux, c'est-à-dire ce qui est en jeu en cas d'erreur, n'appartiennent pas au calcul lui-même, mais à la théorie de la décision qui le complète. La limite : d'où viennent les premières probabilités, le calcul ne le dit pas. Ces valeurs de départ, c'est le jugement qui doit les poser — et c'est là que recommence l'art de la calibration,

qu'aucune formule ne prend en charge. Et le calcul fait le compte des indices qui lui sont soumis ; ce qui a été omis et n'est donc jamais entré dans le calcul ne déplace aucun degré (chapitre 19.5).

A14 La théorie critique : vérité et libération

Ce que Horkheimer et Adorno ont vu

Max Horkheimer distingua en 1937 la théorie traditionnelle, qui ne réfléchit pas à sa propre position dans la société, d'une théorie critique, qui se sait partie des rapports qu'elle étudie et vise leur transformation. Avec Theodor W. Adorno, il montra dans la *Dialectique de la raison* (1944/1947) comment une raison qui ne calcule plus que des moyens peut devenir l'outil de la domination. « Il n'y a pas de vie juste dans la fausse » (DE: „Es gibt kein richtiges Leben im falschen"), écrit Adorno dans les *Minima Moralia* (1951). La phrase présuppose une mesure à laquelle la vie se reconnaît comme fausse : une vie juste qui ne peut être menée sous de faux rapports. Vérité↑ et libération vont ensemble.

Pourquoi la recherche de la vérité libère

Les chapitres 20 et 22.5 atteignent le même point par un autre chemin. Qui cherche honnêtement la vérité traite les êtres humains comme des sujets capables de connaître, au lieu de les manipuler. Il travaille avec des arguments ouverts plutôt qu'avec des doctrines secrètes, reste corrigeable et veut que chacun puisse comprendre ce qu'il affirme, au lieu de revendiquer l'autorité. À chacun de ces traits correspond, en miroir, une forme d'oppression qu'il exclut.

Les systèmes qui fondent leur pouvoir sur l'ignorance doivent donc entraver la mise à l'épreuve, car toute mise à l'épreuve réussie montre sur quoi repose le pouvoir.

Ce qui demeure et où ce livre va plus loin

Avec la théorie critique, le livre retient ceci : la vérité n'est pas neutre, et une raison qui ne calcule plus que des moyens peut servir la domination. La libération n'apparaît pas ici comme un but que la vérité aurait à servir, mais comme une conséquence de la mise à l'épreuve elle-même. Demeure le soupçon que la

Dialectique de la raison dirige contre toute raison, y compris celle qui met à l'épreuve : qu'elle peut s'inverser en domination. Le livre le prend au sérieux : le chapitre 17 décrit comment, au nom de la vérité, la mise à l'épreuve est entravée et comment les principes eux-mêmes sont inversés (21.5), et répond par l'auto-application. Ce n'est pas une garantie.

A15 Ce que chaque position a vu

Les moments et leur absolutisation

Chacune des positions a vu un moment réel de la recherche de la vérité : la théorie de la correspondance la résistance de la réalité, la théorie de la cohérence la connexion, le pragmatisme la confirmation, la théorie du consensus la mise à l'épreuve commune, Kant les formes qu'apporte le connaître lui-même, le constructivisme l'activité de celui qui connaît, la pragmatique du langage l'accomplissement, les précisions analytiques la netteté des moments singuliers et la théorie critique le lien entre vérité et libération.

Aucune de ces positions n'est une simple erreur, mais chez plusieurs quelque chose est rejeté : chez la théorie de la correspondance la juxtaposition de pensée et de chose, chez la théorie de la cohérence la vérité par degrés, chez le pragmatisme et la théorie du consensus l'idée que confirmation ou accord rendrait vrai, chez Kant la conclusion que les formes seraient seulement les nôtres, chez le constructivisme la conclusion qu'on ne peut rien apprendre de la réalité que son non. Ce qui reste, c'est le phénomène que chacune a vu ; ce qui tombe, c'est la prétention qu'un moment singulier de la mise à l'épreuve serait la mesure des autres. Un tel ordre des théories, Johannes Heinrichs (section B9a) affirme, selon ses propres indications, l'avoir soutenu depuis 1975 ; il les rapporte aux côtés du parler, ce livre aux moments de la mise à l'épreuve. L'ancienne réponse, selon laquelle un jugement est vrai quand il dit ce qui est, n'en est pas touchée : elle ne nomme aucun moment de la mise à l'épreuve, mais ce à quoi tous les moments visent.

Pourquoi ce n'est pas de l'éclectisme

Ce serait de l'éclectisme que de prendre un morceau de chaque théorie et de poser les morceaux côte à côte. Ici, chacune est mesurée à la même question : quel moment de la recherche de la vérité elle a vu et ce qu'elle en a conclu.

Le moment reste, parce que quiconque met à l'épreuve l'enacte ; la conclusion tombe là où elle échoue à cet accomplissement.

Pourquoi ce n'est pas une recherche d'harmonie

Les longues disputes sont nées parce que chaque position mettait au jour une difficulté réelle des autres. Les théoriciens de la correspondance demandaient à juste titre : « D'où savez-vous que votre cohérence n'est pas seulement une belle fantaisie ? » (DE: „Woher wisst ihr, dass eure Kohärenz nicht nur schöne Fantasie ist?“) Les théoriciens de la cohérence demandaient à juste titre : « Comment voulez-vous sortir de votre conscience pour cette comparaison ? » (DE: „Wie wollt ihr aus eurem Bewusstsein heraustreten für diesen Vergleich?“)

Les deux questions sont légitimes, et les deux soucis peuvent être levés, mais seulement en ne biffant aucun côté (chapitre 10). L'accord auquel cela conduit n'est pas un résultat de négociation. On n'a rien concédé à aucune théorie pour l'apaiser. À chacune on a demandé quel phénomène elle avait vu — et les phénomènes s'accordent, parce qu'ils sont des moments d'un seul processus. Dans la mesure où chacune de ces théories cherche la vérité, leurs représentants peuvent tomber d'accord en suivant le même chemin. Là où ils ne le sont pas encore, une question reste ouverte, qui est à trancher sur la chose elle-même.

A16 Le principe de l'éléphant appliqué à l'histoire de la philosophie

Le parallèle

L'histoire de la philosophie ressemble à l'histoire des six savants aveugles qui palpent différentes parties de l'éléphant. Les penseurs qui ont pris la parole ici n'ont — comme nous tous — qu'un accès limité : chacun décrit ce qu'il a découvert, chacun tient aisément sa partie pour le tout, et il naît une dispute sur qui a raison.

La résolution est la même que dans l'histoire, une résolution double. Tous ont raison : chacun pour ce qu'il a palpé. Et aucun n'a raison, pour autant qu'il tient sa description pour la seule juste et exclut celle des autres. Avec les deux, la véritable question n'est posée qu'ensuite : en quel sens les descriptions s'accordent-elles ? Le chapitre 5 a montré à quoi cela se décide — à ce qu'il existe un éléphant auquel

tous se rapportent —, et le chapitre 8 ce qu'il advient de ce qui ne s'accorde pas : les observations sont sauvées, les interprétations peuvent être rejetées.

L'éléphant

Comme dans l'histoire, il y a ici aussi un éléphant, et tout en dépend : la structure de la recherche de la vérité, qu'enacte quiconque met à l'épreuve l'une de ces théories, qu'il le veuille ou non.

Cette structure est inscrite en chacun qui met à l'épreuve, en tout temps ; son entretien explicite, en revanche, est conquis de haute lutte et peut se perdre (chapitre 5).

L'épreuve de la méthode propre

La théorie performative applique ainsi sa méthode à elle-même. Elle exige d'intégrer différentes perspectives, et intègre celles de l'histoire de la philosophie. Qu'elle y soit parvenue, cette annexe permet de le vérifier : en regardant si chaque position s'y trouve sous une forme où ses représentants se reconnaîtraient, et si ce qui est rejeté l'est pour des raisons qu'ils devraient accepter.

A17 Conséquences pratiques : de la querelle à la coopération

Pour la compréhension de l'histoire de la philosophie

Ainsi lus, les classiques deviennent des collaborateurs d'une tâche commune, et la querelle des écoles devient division du travail. Même les positions qui passent pour dépassées conservent ce qu'elles ont vu. Ce qui en elles est dépassé peut alors se dire plus précisément.

Pour la discussion actuelle

Au lieu de demander « Quelle théorie de la vérité est la bonne ? » (DE: „Welche Wahrheitstheorie ist richtig?“), on peut demander : « Quel aspect de la vérité cette position souligne-t-elle à juste titre, et qu'en conclut-elle qui ne tient pas

? » (DE: „Welchen Aspekt der Wahrheit betont diese Position zu Recht, und was schließt sie daraus, das nicht trägt?“)

Cela rend les discussions plus fécondes. Avant de réfuter l’autre, on demande ce qu’il a vu — ce qui est alors réfuté, c’est ce qui reste, et plus précisément.

Contre la guerre de camps en philosophie

Comme dans le domaine politique, il y a aussi en philosophie de la pensée de camp : « analytiques » contre « continentaux », « réalistes » contre « anti-réalistes », « naturalistes » contre « herméneutes » — comme s’il fallait se décider pour un côté. Certaines de ces oppositions se révèlent, à y regarder de plus près, être différents côtés de la même chose ; d’autres sont de véritables questions litigieuses, à trancher sur la chose elle-même. Quel cas se présente, ce ne sont pas les étiquettes qui le montrent, mais seulement la mise à l’épreuve.

A18 La tradition comme ressource vivante

Ce que cet examen accomplit

La théorie performative de la vérité doit ici se laisser mettre à l’épreuve comme toute autre position, au lieu de se poser en arbitre au-dessus de la querelle. Ce qui la distingue, c’est son point de départ : elle commence à l’accomplissement que toutes les théories revendiquent lorsqu’elles se réfutent mutuellement. C’est pourquoi elle peut mesurer chacune à ce qu’elle a vu et à ce qu’elle n’explique pas. Là où le compte ne tombe pas juste, une question reste ouverte — quelques-unes sont nommées plus haut.

La tradition vivante

La tradition n’est pas un musée. Chaque génération doit repenser les vieilles questions, mais elle n’a pas à repartir de zéro : l’héritage offre des réponses partielles éprouvées, avec les raisons pour lesquelles elles se sont confirmées, et les endroits où elles ont échoué. Qui la lit ainsi ne la prend ni pour une autorité ni pour une liste d’erreurs, mais pour des co-vérificateurs.

La tâche

S'il peut être montré que deux mille cinq cents ans de querelle sur la vérité n'ont pas été un effort vain, mais une exploration de différents moments d'une même chose, c'est aussi une contribution à une culture de la conversation qui se divise en camps. Elle consiste, sans appels, à chercher d'abord chez l'autre ce qu'il a vu, puis à contredire plus précisément.

Quelques objections visent moins une théorie de la vérité déterminée que l'ordonnancement systématique lui-même : l'objection d'Adorno du non-identique, les objections de Deleuze, Derrida et Foucault et l'adieu de Rorty à la connaissance comme miroir de la nature. Elles ne figurent donc pas ici. *Penser – Ordonner sans perdre* (2025) les présente dans son annexe sous leur propre forme.

Pour aller plus loin : *Penser – Ordonner sans perdre*, Annexe A2

ANNEXE B : LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ ET LA LOGIQUE DE HEGEL - UN ÉCLAIRAGE RÉCIPROQUE

B1 Pourquoi cette annexe ?

Le texte principal mène ses pensées sans en appeler à des philosophes. Là où un philosophe est nommé, le nom vient après coup, comme indication de qui a déjà formé la même pensée, et n'apporte rien à l'argument. C'était nécessaire sur le plan de la méthode : un livre qui veut montrer ce que vous faites déjà en contrôlant ne peut s'appuyer sur quelqu'un que vous auriez à croire.

Rétrospectivement, le texte principal et la *Science de la logique* de Hegel s'éclairent pourtant mutuellement. Hegel ne légitime rien ici. La comparaison montre où deux voies très différentes - l'une systématique-spéculative, l'autre performative-pratique - rencontrent des structures semblables, où ce texte a repris de Hegel et où elles divergent.

B2 Les trois degrés : être - essence - concept

La logique de Hegel a trois parties, la doctrine de l'être, de l'essence et du concept. La marche du texte principal peut se lire en gros le long de cette suite. Une correspondance chapitre par chapitre n'en résulte pas, car le livre suit son propre ordre. Mais le mouvement qui va de l'immédiateté à l'autodétermination en passant par la médiation s'y retrouve.

Logique de l'être : l'expérience immédiate

L'être est chez Hegel l'immédiat, ce qui est simplement et se présente d'abord : qualité, quantité, mesure. La chose avec ses propriétés relève déjà de la doctrine

de l'essence. Le texte principal aussi commence par quelque chose d'immédiat, par le contrôle qui est déjà à l'œuvre dans la lecture (chapitre 1), et par les présuppositions qu'on ne peut contourner (chapitre 2). Dans les deux cas, ce qui allait de soi se révèle plus embrouillé qu'il ne semblait.

Cela éclaire une vieille difficulté au début de la logique. Le commencement de Hegel par l'être pur est souvent lu comme s'il présupposait une unité de la pensée et de l'être, à laquelle un accès particulier - une « intuition intellectuelle » - serait nécessaire. Hegel lui-même a écarté cette lecture : une intuition intellectuelle, prise comme le premier, ne serait dans sa pure immédiateté rien d'autre qu'être (*Encyclopédie* § 86, remarque). Le point de vue sur lequel la logique commence, il le fait d'abord élaborer dans la *Phénoménologie de l'esprit* ; dans l'*Encyclopédie*, la notion préliminaire y conduit. Le commencement lui-même, selon lui, c'est la « résolution de vouloir penser purement » (DE: „Entschluß, rein denken zu wollen“) (§ 78, remarque), qui d'après le § 17 ne concerne que celui qui commence, non la science (*La logique de Hegel – Logique de la pensée* (2026), Chap. 14). Depuis ce livre, cela se laisse formuler sobrement : ce qui est au commencement n'est pas un premier intuitionné, mais l'accomplissement du contrôle, qu'on ne peut contourner - on est toujours déjà en train de distinguer le vrai du faux. L'« identité de la pensée et de l'être » (DE: „Identität von Denken und Sein“) n'est alors pas une unité présupposée. Elle signifie que la séparation de l'intérieur et de l'extérieur est elle-même une distinction à l'intérieur de l'expérience (chapitre 10), qui ne se différencie qu'à la résistance en objectivité. Ainsi lu, le commencement n'a pas besoin de l'intuition d'un absolu, seulement de l'accomplissement qui devient transparent à lui-même.

Logique de l'essence : les structures de la réflexion

L'essence est chez Hegel le médiatisé, qui « paraît en soi » : identité et différence, fondement et conséquence, intérieur et extérieur, possibilité et réalité. Aucune de ces déterminations n'est quelque chose pour soi, chacune n'est ce qu'elle est que par sa relation à l'autre. Dans le texte principal, cela correspond à la plus grande partie des chapitres, dans leur propre ordre. Le chapitre 3 conduit de l'immédiateté apparente de la perception à sa médiation, le chapitre 5 déploie les différentes perspectives sur la même chose, le chapitre 7 la contradiction comme impulsion de la cognition, le chapitre 8 l'exigence que tout s'ajuste, et au chapitre 10 cohérence et correspondance se rejoignent. Ce que les deux textes ont en commun, c'est qu'ils ne laissent aucune détermination subsister pour elle seule.

La proximité est la plus nette pour le problème de la correspondance. « Intérieur » et « extérieur », « pensée » et « être » ne sont pas au chapitre 10 des oppositions toutes faites entre lesquelles il faudrait d'abord jeter un pont. La question « Comment passons-nous de la pensée à la réalité ? » (DE: „Wie kommen wir aus dem Denken zur Wirklichkeit?“) ne naît que si l'on présuppose les deux comme séparés. La distinction est pourtant gagnée à l'intérieur de l'expérience, sur ce qui ne se plie pas au désir. Ce n'est pas le monde qui est ainsi produit, mais bien notre savoir de ce qui nous appartient et de ce qui suit ses propres lois. Hegel saisit l'unité de l'intérieur et de l'extérieur dans la phrase : « Ce qui est intérieur est aussi présent extérieurement, et inversement » (DE: „Was innerlich ist, ist auch äußerlich vorhanden und umgekehrt“) (*Encyclopédie* § 139). Dans le texte principal, cela correspond à ce que la chose n'est pas derrière les perspectives, mais se montre en elles, et que la vérité réside dans leur intégration (chapitres 5, 11).

Logique du concept : l'autodétermination

Le concept est chez Hegel ce qui se détermine soi-même et reste auprès de soi dans son autre ; la doctrine du concept conduit par la subjectivité et l'objectivité à l'idée. Les chapitres où le contrôle se prend lui-même en main s'en rapprochent le plus : la science comme contrôle devenu méthode (chapitre 15), la calibration comme faculté de juger propre (chapitre 19) et l'application des principes au propre texte (chapitre 21). Dans les deux textes, le chemin va de la simple réaction à l'autodétermination par la relation médiatisée.

La doctrine du concept s'achève sur l'idée, et l'idée est chez Hegel « le vrai » : l'unité du concept avec son objectivité (*Encyclopédie* § 213). Vérité↑ signifie là, en un sens plus profond, qu'une chose correspond à son concept, comme on parle d'un vrai ami, dont l'agir est conforme au concept d'amitié (§ 24, addition 2). Le texte principal emploie la même image (chapitres 13.3, 23.5a) et gagne ce sens par un retournement à partir du contrôle : un ordre une fois trouvé, la chose se mesure aussi à son concept. Hegel part de la chose et l'appelle le sens plus profond ; ce qu'on nomme d'ordinaire la vérité d'un jugement, son accord avec la chose, s'appelle chez lui justesse, l'« accord formel de notre représentation avec son contenu » (DE: „formelle Übereinstimmung unserer Vorstellung mit ihrem Inhalt“) (§ 172, addition). Ce n'est pas une contradiction, car les deux sens se tiennent : le jugement « Hamlet est un grand drame » (DE: „Hamlet ist ein großes Drama“) est vrai si la pièce est ce qu'un drame doit être. Ce sens plus profond se tient derrière la phrase selon laquelle le vrai est le tout (C.4). L'objectivité

de Hegel n'est pas ici un matériau d'expérience, mais le concept sous la figure d'objets, dans le mécanisme, le chimisme et le rapport de fin ; comme un vis-à-vis, l'objet ne lui fait face que dans la fin. Qu'un ordre doive faire ses preuves sur ce qu'il ordonne trouve chez lui sa place ici.

B3 Thèmes clés en détail

Le paraître et la réflexion

Dans la logique de l'être, les déterminations « passent » selon Hegel l'une dans l'autre : l'une disparaît quand l'autre vient. Dans la logique de l'essence, elles « paraissent » l'une dans l'autre. Chacune se conserve et se montre dans son autre. Le chapitre 10 en donne un exemple. Cohérence↑ et correspondance ne s'y relaient pas. Ce que montre l'aller-voir ne vaut que dans le contexte auquel il appartient, et le contexte est contrôlé à l'aller-voir. Chacun des deux se montre dans l'autre, et aucun n'y disparaît.

Apparence et réalité

Hegel développe le rapport en trois pas. D'abord l'essence paraît cachée derrière les apparences. Puis il s'avère : « L'essence doit apparaître » (DE: „Das Wesen muß erscheinen“) (*Encyclopédie* § 131) - une essence qui n'apparaît pas n'est pas une essence. Enfin « ce qui est supérieur à la simple apparence » (DE: „das Höhere als die bloße Erscheinung“) est l'actualité (§ 131, addition), l'unité de l'essence et de l'existence, de l'intérieur et de l'extérieur (§ 142).

Le texte principal suit un chemin semblable. On cherche d'abord la « vérité proprement dite » derrière les apparences perspectivistes. Puis il s'avère qu'on ne pourrait chercher une vérité qui ne pourrait en principe se montrer : ce que la recherche veut trouver doit pouvoir se montrer. Et la vérité se forme dans l'ouverture de ce qui se montre. Atomes, gènes, champs ne sont donc pas un arrière-monde derrière les apparences. Ils sont ce qui se montre en elles - dans des mesures, des interventions et des prédictions qui réussissent ou échouent. S'ils sont davantage qu'un ordre du champ des apparences, c'est l'enquête qui le décide, non une décision préalable (chapitres 11.3c, 18.1).

Les trois formes de la justification

Dans la logique de l'essence, dans la section sur le fondement, Hegel distingue trois degrés. Le fondement formel répète la chose sous un autre nom : fondement et fondé ont le même contenu. Le fondement réel nomme autre chose, mais retient une détermination parmi beaucoup, sans dire pourquoi précisément celle-ci. Le fondement complet contient les deux à la fois : il nomme autre chose et, avec cela, la relation par laquelle précisément cela est le fondement. Les degrés croissent ainsi de la justification vide à la justification incomplète puis à la justification remplie. La chose elle-même ne vient qu'après, dans la doctrine de la condition : « Quand toutes les conditions d'une chose sont présentes, elle entre dans l'existence. » (DE: „Wenn alle Bedingungen einer Sache vorhanden sind, so tritt sie in die Existenz.“)

Par des exemples du texte principal : « Le remède agit parce qu'il est efficace » (DE: „Das Mittel wirkt, weil es wirksam ist“) est formel. « C'est vrai parce que cette preuve parle en sa faveur » (DE: „Das ist wahr, weil dieser Beleg dafür spricht“) est réel, mais incomplet. « Ces constats, obtenus par des voies indépendantes, s'accordent, et aucun n'est de trop » (DE: „Diese Befunde, auf unabhängigen Wegen gewonnen, fügen sich, und keiner ist übrig“) est complet. L'argument d'autorité - « parce que les experts le disent » (DE: „weil Experten es sagen“) - n'appartient pas à cette échelle : c'est une raison de croire quelque chose, souvent bonne, mais non un fondement de la chose (chapitre 19.4). Un rapport qui rassemble l'état de tout un champ de recherche est une tentative de justification complète et reste lui-même vérifiable et améliorable.

La dissolution du trilemme de Münchhausen touche elle aussi cette gradation. La chaîne - une proposition en soutient une autre - ne dépasse pas le fondement réel : chaque maillon en nomme un autre, et aucun ne dit pourquoi précisément celui-ci porte. Ce que le chapitre 1 met à sa place n'est ni une chaîne ni un cercle de propositions, mais un accomplissement qui ne se laisse contester sans être accompli, et qui fait ses preuves dans la structure qui en naît. L'image en est l'arche, qui partage avec la doctrine hégélienne de la condition que seul l'ensemble des conditions porte. Le mouvement de pensée au début de *La logique de Hegel – Logique de la pensée* (2026) mène la même gradation sans les mots de Hegel et emploie pour des conditions qui se portent mutuellement la même image (*La logique de Hegel – Logique de la pensée*, Chap. 7) ; sa limite y est aussi notée : qu'une arche repose sur des piliers qu'elle ne porte pas.

Dépassement

Le mot a trois significations. Hegel lui-même souligne le « double sens », conserver et faire cesser (*Science de la logique*, remarque sur le dépasser). L'élévation est pensée dans les deux. Est conservé le vrai du degré antérieur, surmonté l'unilatéral et le borné. Ce qui reste entre dans la forme plus développée.

Le texte principal le développe au chapitre 7 comme méthode, l'applique au chapitre 14 au conflit du sentiment et de l'entendement et le montre aux chapitres 11.7 et 19 dans les révolutions scientifiques. Les « fausses théories » aussi sont ainsi dépassées. Pour le phlogistique, l'observation de la combustion est conservée, la direction fausse de l'explication surmontée, et les deux élevées plus haut dans la théorie de l'oxydation. Pour les épicycles, la bonne approximation des trajectoires observées est conservée, la composition des trajectoires à partir de cercles surmontée, et les deux élevées plus haut dans les trajectoires elliptiques de Kepler.

B4 Convergences méthodologiques

Auto-application performative

La logique de Hegel applique ses principes à elle-même. Elle n'est pas seulement une théorie de la pensée, elle pratique ce qu'elle enseigne. Le texte principal le fait à sa manière : la recherche de la vérité est accomplie pendant qu'on réfléchit sur elle, et au chapitre 21 le texte se contrôle à ses propres critères. Le commencement performatif du texte principal (chapitre 1) a aussi un ancêtre chez Fichte. Dans la *Première introduction à la doctrine de la science* (1797), il commence non par une proposition, mais par une invitation au lecteur : « Fais attention à toi-même » (DE: „Merke auf dich selbst“). Plus proche encore de ce commencement est la pensée de l'auto-contradiction performative qu'Apel a élaborée (annexe A, théorie du consensus).

Développement plutôt que définition

Hegel ne définit pas ses concepts d'avance, il les développe. Ce qu'est un concept se montre dans son déploiement. Le texte principal aussi ne commence pas par « La vérité est… ». Il part de ce que vous faites déjà quand vous cherchez la vérité, et ainsi de la pratique vers le concept.

Complétude systématique

Chez Hegel, chaque catégorie doit se développer nécessairement à partir de la précédente, de sorte que rien ne soit posé arbitrairement. Le texte principal ne formule pas cette prétention avec la même rigueur. Il tente de fonder chaque pas sur le précédent (chapitre 21.1), et laisse subsister comme ouverts les endroits où cela ne réussit pas (chapitre 10.9).

« Le vrai est le tout »

La phrase que les chapitres 8.7, 15.10 et 16.4 emploient sans origine figure dans la préface de la *Phénoménologie de l'esprit* (1807), et elle se poursuit ainsi : *« Le vrai est le tout. Mais le tout n'est que l'essence s'accomplissant par son développement. Il faut dire de l'absolu qu'il est essentiellement résultat, qu'il n'est qu'à la fin ce qu'il est en vérité ; et c'est en cela précisément que consiste sa nature, d'être effectif, sujet ou devenir-soi-même. »* Hegel lui-même ne lit donc pas le tout comme une somme, mais comme un développement, et il rejoint en cela le chapitre 20.1. Dans sa logique, chaque détermination ultérieure s'appelle de ce fait la vérité de la précédente : elle exprime plus adéquatement ce que visait la précédente. Les précédentes ne sont fausses que « maintenues dans leur isolement pour soi » (DE: „in ihrer Isolierung für sich festgehalten“) (*Encyclopédie* § 83, addition) ; comme moments du suivant, elles subsistent. La formule dans laquelle le chapitre 20.1 résume cela - le vrai serait le tout vivant, logiquement ordonné, en développement - ne vient pas de Hegel, c'est une formulation propre. Le texte principal aussi saisit le tout comme un mouvement dans lequel se développent la connaissance et souvent aussi le connu, et nomme vérité connue ce qui est chaque fois atteint en lui (chapitre 20.2). Chez Hegel, le tout est la chose, qui n'est qu'en résultat ce qu'elle est en vérité. En cela les deux s'accordent : le vrai ne se saisit pas comme un acquis achevé, mais comme le processus dans lequel il devient ce qu'il est.

> DE: „Das Wahre ist das Ganze. Das Ganze aber ist nur das durch seine Entwicklung sich vollendende Wesen. Es ist von dem Absoluten zu sagen, daß es wesentlich Resultat, daß es erst am Ende das ist, was es in Wahrheit ist; und hierin eben besteht seine Natur, Wirkliches, Subjekt oder Sichselbstwerden zu sein.“

Mauvais et vrai infini

Les deux images avec lesquelles le chapitre 20.3 répond à l'objection du tapis roulant tirent leurs noms de la logique de l'être de Hegel. Le mauvais infini est le toujours-encore-un-de-plus : le fini est dépassé, le dépassement se répète, et l'infini demeure un au-delà qu'on n'atteint jamais. Le vrai infini est le mouvement dans lequel le quelque chose, en passant dans l'autre, ne se rejoint que lui-même (*Encyclopédie* § 95), au lieu de courir à l'infini. L'image de Hegel pour le premier est la ligne droite, pour le second le cercle recourbé sur lui-même. Le chapitre 20.3 reprend ce dont il a besoin pour la recherche de la vérité : toute vue atteinte est entière, non à moitié, et pourtant non la dernière. Chez Hegel, le concept se tient dans le développement des catégories, dont on ne retient ici que l'image et la distinction. Là, le vrai infini n'a rien hors de lui où il trouverait sa limite (*La logique de Hegel – Logique de la pensée* (2026), Chap. 2). Le processus de vérité, que le chapitre 20.3 nomme ainsi, reste en revanche ouvert à ce qui lui résiste du dehors ; avec le concept de Hegel il partage que chaque pas est entier, non que plus rien ne reste en suspens.

B5 Où les textes procèdent différemment

Hegel : systématique-spéculatif

Hegel commence par la pensée la plus abstraite, l'être pur, développe par critique immanente et élève une prétention encyclopédique à la complétude ; sa langue est technique, exigeante, condensée.

Ce texte : performatif-pratique

Ce texte commence par l'expérience immédiate (« Vous êtes en train de contrôler »), développe par prise de conscience de l'accomplissement et dirige l'attention sur la pertinence pratique ; sa langue cherche la proximité avec la langue courante.

Hegel veut montrer la nécessité systématique des structures, ce texte leur pratique.

B6 Ce que nous pouvons apprendre de Hegel (sans devenir hégélien)

Ce qui se laisse reprendre de Hegel sans devenir hégélien, c'est la méthode. Les contradictions sont à prendre au sérieux : non à rejeter comme des fautes, mais comme ce qui fait avancer le développement - là où cela devient vraiment contradictoire se trouve souvent l'endroit où l'on progresse. Cela demande de la patience, car la vue ne naît pas de définitions rapides, mais d'un développement où chaque degré a son droit. La méthode doit pouvoir s'appliquer à elle-même, sans statut particulier pour la position propre. Des positions antérieures, on dépasse donc le moment légitime. Et derrière cela se tient la vue que rien n'est isolé : ce qu'une chose est se détermine par ses relations à autre chose, et éclaircir ces médiations est le travail.

B7 Ce que Hegel pourrait apprendre de ce texte

Ce que Hegel pourrait apprendre de ce texte concerne surtout la forme. Une pensée qui peut se dire en langue intelligible peut être co-vérifiée par tout être pensant, et la vérité n'est alors plus l'affaire d'initiés. S'y ajoute la question de ce que la compréhension apporte à la vie, qui a, à côté de la complétude systématique, son droit propre. Et Hegel a pensé le tout comme développement, l'idée il la nomme « essentiellement processus » (DE: „wesentlich Prozeß“) (*Encyclopédie* § 215). En même temps, son système se présente avec la prétention d'exposer ce développement complètement ; jusqu'où il revendique par là une clôture est controversé parmi ses lecteurs. Le texte principal maintient expressément que tout ordre atteint reste corrigible à la résistance (chapitre 20.2), et montre les contrôles dont il est issu.

B8 Conclusion : éclairage réciproque

Que les deux chemins aboutissent à des structures semblables dit peu, tant qu'on ne distingue pas d'où vient la ressemblance. Une part est reprise : la phrase du vrai comme tout, la distinction du mauvais et du vrai infini, le mot dépassement, les degrés de la justification. Ces concordances ne confirment rien, car selon la mesure du chapitre 19.4 une voix qui copie sur une autre n'est pas une seconde. Il en va autrement de ce que le texte principal gagne du contrôle lui-même : que la

séparation de l'intérieur et de l'extérieur soit tracée à l'intérieur de l'expérience, qu'on ne puisse chercher une vérité qui ne pourrait en principe se montrer, qu'un accomplissement se tienne au commencement et non un premier intuitionné. Là où ces pensées rencontrent les structures de Hegel, c'est une indication que les deux travaillent à la même chose. Ce n'est pas une preuve, déjà parce que nul ne peut dire exactement combien de tradition marquée par Hegel entre dans une pensée qui croit commencer sans lui. Les chemins divergent du moins en des points vérifiables, par exemple en ce que le texte principal déclare expressément corrigible tout ordre atteint, tandis que le système de Hegel prétend exposer complètement le développement (C.7). Cela plaide contre l'idée que l'un des chemins ne ferait que décalquer l'autre.

La *Science de la logique* et la pratique de la recherche de la vérité sont ainsi deux accès à la même chose, qui se complètent et se corrigent en certains points. Qui a lu Hegel trouve ici l'application pratique de structures qui y sont développées abstraitement. Qui ne connaît que ce texte peut trouver chez Hegel l'exécution systématique de ce qui est ici accompli de façon performative. C'est un éclairage réciproque, non une preuve en cercle.

Pour aller plus loin : *La logique de Hegel – Logique de la pensée* (2026), en particulier le mouvement de pensée à son début (*La logique de Hegel – Logique de la pensée*, Chap. 1)

ANNEXE C : PREUVES

Les chapitres 19 à 22 et 10 citent des cas pour rendre les pensées visibles sur quelque chose de réel. Les cas ne les démontrent pas ; mais ils doivent être exacts. On trouve ici les sources. À la fin suivent les preuves relatives aux sections de l'annexe A sur le scepticisme pyrrhonien, sur Kant et sur Heinrichs.

Pour le chapitre 15

Atomes. Les mesures dont résultait, par des voies différentes, le même nombre de particules, ont été rassemblées et en partie exécutées par Jean Perrin : *Les Atomes*, Paris : Alcan 1913. Avaient douté entre autres le physicien Ernst Mach et le chimiste Wilhelm Ostwald.

La citation sur les nouvelles vérités scientifiques : Max Planck, *Wissenschaftliche Selbstbiographie*, Leipzig 1948, p. 22.

Dérive des continents. Alfred Wegener présenta la thèse en 1912 ; elle fut reconnue dans les années 1960 avec la tectonique des plaques, qui expliquait la force motrice.

Pour le chapitre 17

Peuplement de l'Amérique. Le site de Monte Verde dans le sud du Chili : Tom D. Dillehay, *Monte Verde. A Late Pleistocene Settlement in Chile*, 2 vol., Washington 1989 et 1997. La visite commune de 1997 et son résultat : David J. Meltzer et al., « On the Pleistocene Antiquity of Monte Verde, Southern Chile », *American Antiquity* 62 (1997), p. 659–663.

Extinction des dinosaures. Sur le ton de la querelle : Malcolm W. Browne, « The Debate Over Dinosaur Extinctions Takes an Unusually Rancorous Turn », *The New York Times*, 19 janvier 1988 ; Bianca Bosker, « The Nastiest Feud in Science », *The Atlantic*, septembre 2018. Sur l'état actuel : Peter Schulte et al., « The Chicxulub Asteroid Impact and Mass Extinction at the Cretaceous-Paleogene Boundary »,

Science 327 (2010), p. 1214–1218 ; Pincelli M. Hull et al., « On Impact and Volcanism across the Cretaceous-Paleogene Boundary », *Science* 367 (2020), p. 266–272. Sur la simultanéité de l'impact et de l'extinction (à 32 000 ans près) : Paul R. Renne et al., « Time Scales of Critical Events Around the Cretaceous-Paleogene Boundary », *Science* 339 (2013), p. 684–687, doi:10.1126/science.1230492 ; les auteurs jugent possible que l'impact ait touché des écosystèmes déjà sous pression. Le calcul par modèle sur le volcanisme : Alexander A. Cox, C. Brenhin Keller, « A Bayesian Inversion↑ for Emissions and Export Productivity across the End-Cretaceous Boundary », *Science* 381 (2023), n° 6665, p. 1446–1451, doi:10.1126/science.adh3875.

Sur les conséquences professionnelles d'après Bosker (2018) : le géologue Dewey McLean reprocha au principal défenseur de la thèse de l'impact d'avoir fait échouer sa promotion auprès de la direction de l'université, ce que celui-ci contesta ; le géophysicien Charles Officer déplora que *Science* eût imprimé en douze ans 45 contributions pour la thèse de l'impact et seulement quatre pour d'autres hypothèses, ce que la rédaction rejeta comme une préférence. McLean fut finalement promu ; Officer se retira de la recherche sur l'extinction en 1994. Les deux camps invoquaient la phrase de Planck selon laquelle les idées nouvelles s'imposent quand leurs adversaires meurent (Courtillot pour le volcanisme, Smit pour l'impact ; cf. chapitre 15.3). La contribution de Schulte et al. (2010), signée par 41 auteurs, a été contestée par des dizaines de spécialistes dans des lettres à *Science* ; Bosker : « Science is not done by vote. » L'article est vérifié sur le texte de la version d'archive.

La réplique commandée. La déclaration publique du 4 octobre 2020 est connue sous le nom de *Great Barrington Declaration*. Le message interne du directeur des National Institutes of Health du 8 octobre 2020 (« three fringe epidemiologists », « a quick and devastating published take down of its premises ») fut publié en décembre 2021 après une demande d'accès à l'information.

Doute commandé. Sur l'industrie du tabac, voir les preuves du chapitre 18. Sur le climat : Naomi Oreskes, Erik M. Conway, *Merchants of Doubt*, New York 2010. Comment le climat réagit à d'autres gaz à effet de serre et avec quelle incertitude, le GIEC l'indique dans chaque rapport d'évaluation sous forme de fourchette.

Irak. *The Report of the Iraq Inquiry*, Londres 2016, Executive Summary (rapport d'enquête présidé par John Chilcot).

Contrôle de la presse en RDA. Les instructions venaient du département Agitation du Comité central du SED ; les livres avaient besoin de l'autorisation d'impression de la Direction générale des éditions et du commerce du livre au ministère de la Culture.

Guerre cognitive. Sur la doctrine chinoise : les prescriptions révisées en 2003 pour le travail politique de l'Armée populaire de libération avec les « trois

guerres » (guerre de l'opinion publique, psychologique, juridique) ; un exposé en est donné par Stefan Halper (dir.), *China: The Three Warfares*, étude pour l'Office of Net Assessment du département américain de la Défense, 2013. Sur la doctrine russe : la doctrine de sécurité de l'information de la Fédération de Russie du 5 décembre 2016.

Sur le concept occidental : François du Cluzel, *Cognitive Warfare*, NATO Innovation Hub, Norfolk, janvier 2021 (étude juin–novembre 2020, financée par l'Allied Command Transformation ; elle ne reflète pas, selon sa propre indication, la position de l'ACT ni des États membres) ; « The Human Domain of Operations refers to the whole human environment, whether friend of foe » (p. 29 ; « of » ainsi dans l'original) ; « Any user of modern information technologies is a potential target » (p. 6) ; Bernard Claverie et al. (dir.), *Cognitive Warfare: The Future of Cognitive Dominance*, actes de la première rencontre scientifique de l'OTAN sur la guerre cognitive (Bordeaux, juin 2021), NATO Collaboration Support Office 2022, dont Eric Autellet, « Cognitive Warfare - Contribution of the French Armed Forces Deputy Chief of Defence », chap. 1, p. 1-1 s., sur la pénétration des esprits de l'adversaire et la protection des siens p. 1-2 (première version française : *Cognitive Warfare: La guerre cognitique*, NATO-CSO, octobre 2021, chap. 3). La contribution sur la pandémie : Dale F. Reding, Bryan Wells, « Cognitive Warfare: NATO, COVID-19 and the Impact of Emerging and Disruptive Technologies », in : Ritu Gill, Rebecca Goolsby (dir.), *COVID-19 Disinformation: A Multi-National, Whole of Society Perspective*↑, Cham : Springer 2022, p. 25–46, notamment p. 26 et 43 (pages d'après Tögel, *Kognitive Kriegsführung*, chap. I).

Une collection et une interprétation critique de ces textes : Jonas Tögel, *Kognitive Kriegsführung. Neueste Manipulationstechniken als Waffengattung der NATO*, Berlin : Westend 2023, ISBN 978-3-86489-422-0, chap. I (section « Eine Veröffentlichung zu COVID-19 und dem Cognitive Warfare aus dem Jahr 2022 » (DE: „Eine Veröffentlichung zu COVID-19 und dem Cognitive Warfare aus dem Jahr 2022“)) et chap. VI (section « Wer steht im Visier des Cognitive Warfare? » (DE: „Wer steht im Visier des Cognitive Warfare?“)). La lecture selon laquelle le concept vise méthodiquement aussi la propre population est l'interprétation de Tögel.

Résilience. L'engagement des États alliés : *Strengthened Resilience Commitment*, sommet de l'OTAN à Bruxelles, 14 juin 2021, points 4–7 (« Resilience is a national responsibility and a collective commitment », pt 4 ; « The COVID-19 pandemic has severely tested our nations and our resilience », pt 6 ; « hostile information activities, including disinformation », pt 7).

Pays-Bas. Reportage dans *NRC Handelsblad*, 15 novembre 2020, sur le Land Information Manoeuvre Centre de l'armée de terre ; lettre de la ministre de la

Défense à la Seconde Chambre du 29 novembre 2020 (suspension provisoire, examen par le délégué à la protection des données du ministère).

Allemagne. L'état-major de crise du gouvernement fédéral pour la gestion de la pandémie de Covid à la Chancellerie fédérale fut dirigé à partir de décembre 2021 par le général de division Carsten Breuer.

Plateformes. Sur les fausses informations d'États étrangers pendant la pandémie : Service européen pour l'action extérieure, *EEAS Special Report: Short Assessment of Narratives and Disinformation around the COVID-19 Pandemic*, avril 2020, et les rapports suivants. La règle de supprimer les contributions affirmant que le virus était « man-made or manufactured » fut introduite par Facebook le 8 février 2021 et retirée le 26 mai 2021, « in light of ongoing investigations into the origin of COVID-19 ». Pièces judiciaires à ce sujet : *Missouri v. Biden*, tribunal fédéral de district du Western District of Louisiana, ordonnance du 4 juillet 2023 ; la Cour suprême rejeta la plainte en 2024 pour des raisons de procédure (*Murthy v. Missouri*). Les documents internes de Twitter furent publiés à partir de décembre 2022 sous le nom de « Twitter Files ». La lettre du patron de Meta à la commission judiciaire de la Chambre des représentants des États-Unis date du 26 août 2024.

Le papier du ministère de l'Intérieur. « Wie wir COVID-19 unter Kontrolle bekommen » (DE: „Wie wir COVID-19 unter Kontrolle bekommen“) (Comment nous maîtrisons le Covid-19), ministère fédéral de l'Intérieur, mars 2020, classé « VS - Nur für den Dienstgebrauch » (DE: „VS - Nur für den Dienstgebrauch“), section 4a « Worst case verdeutlichen ! » (p. 13) ; transmis à la commission de l'Intérieur du Bundestag le 8 avril 2020, rendu public ensuite par des demandes fondées sur la loi sur la liberté d'information (FragDenStaat). Selon la réponse du gouvernement fédéral (Bundestag, hib 441/2021), des scientifiques de diverses disciplines l'ont rédigé à l'initiative du ministère, pro bono et sous leur propre responsabilité. Le cercle et la genèse du papier sont décrits par l'un de ses membres : Heinz Bude, « Aus dem Maschinenraum der Beratung in Zeiten der Pandemie » (DE: „Aus dem Maschinenraum der Beratung in Zeiten der Pandemie“), *Soziologie* 51 (2022), cahier 3, p. 245–255 : fondation du cercle par le secrétaire d'État Markus Kerber et Hanna Katharina Müller, cheffe de service « Politische Ordnungen und hybride Bedrohungen » (DE: „Politische Ordnungen und hybride Bedrohungen“) (p. 246 sq.) ; « Prägung rhetorischer Formeln » (DE: „Prägung rhetorischer Formeln“) (p. 247) ; ce qu'on savait et ne savait pas (p. 247 sq.) ; Bergame, « starker Rechtfertigungen », Gramsci, « Flatten the Curve » et « Hammer and Dance » (p. 249) ; conférences téléphoniques, participants, pas de procès-verbal, remise des papiers et de la correspondance par le RKI (note 3), scénarios au lieu de prévisions (p. 250) ; un million de morts dans le pire cas de l'inaction, dix jours de conseil, transmission fin mars 2020 au cabinet Corona (p. 251). La déclaration

ultérieure sur la « Folgebereitschaft » (disposition à suivre) : table ronde « Gesellschaft im Ausnahmezustand - Was lernen wir aus der Coronakrise ? » avec Heinz Bude, Alexander Bogner et Klaus Kraemer, université de Graz, 24 janvier 2024, enregistrement sur YouTube (mis en ligne le 27 février 2024, https://www.youtube.com/watch?v=5j5WHi67-go) ; rapportée entre autres dans *Apollo News*, 21 mars 2024.

Comité consultatif britannique. SPI-B, *Options for increasing adherence to social distancing measures*, 22 mars 2020 (« The perceived level of personal threat needs to be increased among those who are complacent, using hard-hitting emotional messaging »).

Union européenne. Règlement sur les services numériques (règlement (UE) 2022/2065), art. 22 (signaleurs de confiance).

Pour le chapitre 18

Le papier de l'industrie du tabac : Brown & Williamson, « Smoking and Health Proposal », 1969 (« Doubt is our product since it is the best means of competing with the "body of fact" that exists in the mind of the general public »).

> DE: „Doubt is our product since it is the best means of competing with the ‚body of fact' that exists in the mind of the general public"

Pour le chapitre 19

Cultures régionales des États-Unis. Colin Woodard, *American Nations. A History of the Eleven Rival Regional Cultures of North America*, New York 2011 ; des classements plus anciens parviennent à des nombres semblables.

Le témoignage des couveuses. L'audition devant le Congressional Human Rights Caucus eut lieu le 10 octobre 1990. Que la témoin était la fille de l'ambassadeur du Koweït et que l'agence Hill & Knowlton avait préparé l'intervention pour le compte de l'organisation Citoyens for a Free Kuwait, John R. MacArthur le rendit public : « Remember Nayirah, Witness for Kuwait? », *The New York Times*, 6 janvier 1992 ; en détail dans id., *Second Front. Censorship and Propaganda in the Gulf War*, New York 1992.

GIEC. Les indications graduées sur les preuves et l'accord : Michael D. Mastrandrea et al., *Guidance Note for Lead Authors of the IPCC Fifth Assessment Report on Consistent Treatment of Uncertainties*, IPCC 2010.

Pour l'annexe A : scepticisme pyrrhonien

Sextus Empiricus est cité d'après les *Esquisses pyrrhoniennes* (grec *Pyrrhoneioi hypotyposeis*) par livre et section ; en allemand par Malte Hossenfelder, Francfort-sur-le-Main 1968.

Scepticisme, force égale, retenue, tranquillité. Le sceptique comme chercheur qui continue de chercher : I 3 et 7. La détermination du scepticisme comme faculté d'opposer l'apparaissant et le pensé : I 8 ; la force égale : I 10 ; le principe que tout discours est confronté à un discours de force égale : I 12 ; les formules sceptiques s'incluent elles-mêmes : I 14 sq. Le peintre Apelle et la tranquillité qui suit la retenue comme une ombre : I 28 sq.

Vivre selon l'apparaissant. L'apparaissant comme fil conducteur et la conduite de vie quadruple (guide de la nature, contrainte des affections, transmission des lois et coutumes, enseignement des arts) : I 21–24.

Les cinq tropes. I 164–169, leur application I 170–177. Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres* IX 88, nomme Agrippa comme auteur ; le voyage de Pyrrhon avec Alexandre : ibid. IX 61.

Hegel. « Verhältnis des Skeptizismus zur Philosophie » (DE: „Verhältnis des Skeptizismus zur Philosophie“) (1802), Gesammelte Werke t. 4, p. 218 sq. ; Theorie-Werkausgabe t. 2, p. 245 : les cinq tropes seraient les armes les plus aptes « gegen den Dogmatismus der Endlichkeiten, aber […] völlig unbrauchbar gegen die Philosophie » [contre le dogmatisme des finitudes, mais tout à fait inutilisables contre la philosophie] ; l'essence du dogmatisme consisterait « daß er ein Endliches […] als das Absolute setzt » [en ce qu'il pose un fini comme l'absolu].

Pour l'annexe A : Kant

Kant est cité d'après la *Critique de la raison pure* (A et B pour la première et la seconde édition, 1781 et 1787) et les *Prolégomènes à toute métaphysique future* (1783).

Vérité↑ et critère. L'explication nominale « concédée et présupposée », aucun critère général pour tout contenu, seulement un critère formel, valable « conditio sine qua non » de façon seulement négative : A 58–60/B 82–84.

Apparence et limite. Rêve et vérité se distinguent par l'enchaînement des représentations selon des règles : *Prolégomènes* § 13, remarque III. Le noumène comme concept limite et l'intuition non sensible, qui ne se laisse que penser : B 307–311. Limite et borne : *Prolégomènes* §§ 57 et 59.

Le donné. Hegel rejette la liaison kantienne du concept à l'intuition dans la *Science de la logique*, doctrine du concept, « Du concept en général » (DE: „Vom Begriff im allgemeinen") (Theorie-Werkausgabe t. 6, p. 260 sq.) ; que la philosophie « doit son développement aux sciences empiriques » (DE: „ihre Entwicklung den empirischen Wissenschaften verdankt") : *Encyclopédie* § 12, remarque.

Antinomies et exemple du bâton. La première antinomie (commencement du monde dans le temps) : A 426 sq./B 454 sq. ; sa résolution : A 497–507/B 525–535, dont l'exemple du corps qui « sent bon » ou « ne sent pas bon », A 503/B 531. Que la résolution de Kant rattache la contradiction à la déterminité de l'objet présupposé et que Hegel transpose cette découverte des jugements aux déterminations : Michael Wolff, *Der Begriff des Widerspruchs. Eine Studie zur Dialektik Kants und Hegels*, Königstein 1981 ; 3e éd. revue, Berlin 2017, p. 59–62 et 226 sq. Antinomies « dans tous les objets » : Hegel, *Encyclopédie* § 48, remarque.

Nécessité. Nécessité et stricte universalité comme marques d'une connaissance a priori : B 3 sq. ; l'argument pour cela, la déduction transcendantale des catégories : B 116–169.

Pour l'annexe A : Heinrichs

Heinrichs est cité d'après *Sprache*, t. 3 : *Die Handlungsdimension. Psychologik der Sprechakte und Dialoganalyse (Pragmatik)*, Varna/Munich : Steno 2008, version entièrement remaniée de la partie pragmatique de sa *Sprachtheorie* (*Reflexionstheoretische Semiotik*, partie 2, Bonn : Bouvier 1981 ; dont un excursus sur la vérité, p. 262–275). Une version abrégée de la partie finale figure dans *Dialogik. Kann denn Liebe logisch sein ?*, Baden-Baden : Academia 2020, chapitre 9, p. 169–193. Les trois livres sont disponibles depuis 2025 dans la collection « Gesammelte Werke » chez Reflexivity Press, Lisbonne, *Sprache*, t. 3, et *Dialogik* comme réimpressions PDF à pagination identique (t. 27 et 45), la *Sprachtheorie* en composition nouvelle avec les numéros de page de l'original dans le texte (t. 6).

Lieu et détermination de la vérité. La vérité seulement à la position pragmatique ; la vérité comme ensemble des normes implicites de l'agir langagier : p. 299.

Les quatre faces. Chose : p. 304–308 ; sincérité : p. 308–310 ; responsabilité : p. 311–314, dont le mourant p. 311 sq. et la communication destructrice p. 313 ; cohérence : p. 314–319, dont la phrase de Hegel sur le tout p. 317.

Aucune face comme mesure des autres. P. 320 sq., dont les facta bruta p. 321 ; le consensus qui ne peut produire la vérité : p. 317 ; l'idéologie comme non-vérité pratique : p. 322 ; l'inconditionné réalisé conditionnellement : p. 322–324.

Versions antérieures. Selon l'indication propre de Heinrichs d'abord en trois termes dans « Theorie welcher Praxis ? » (écrit 1973/74, imprimé en 1975 dans : Ludwig Bertsch (dir.), *Theologie zwischen Theorie und Praxis*, Francfort-sur-le-Main 1975, p. 62 sq.), en quatre termes dans son cours de philosophie sociale, Francfort-sur-le-Main 1975 (p. 299, note ; *Dialogik*, p. 172, note 5). Lorenz B. Puntel a soutenu dans son article « Wahrheit » (*Handbuch philosophischer Grundbegriffe*, Munich 1974) un « concept intégral de vérité », selon Heinrichs en utilisant le manuscrit de « Theorie welcher Praxis ? » (ibid.).

Contemporains et prédécesseurs. Jürgen Habermas, « Wahrheitstheorien », in : *Wirklichkeit und Reflexion. Walter Schulz zum 60. Geburtstag*, Pfullingen 1973. La phrase de Hegel « Le vrai est le tout » : préface de la *Phénoménologie de l'esprit* (1807), voir annexe B4.

GLOSSAIRE

Indications pour l'utilisation

Ce glossaire n'est pas fait pour être lu à l'avance. Les concepts sont développés dans le livre, et qui les consulte ici en premier reçoit une détermination sans le chemin qui y conduit.

Il est conçu pour trois cas : lorsqu'un mot apparaît dans un sens qui s'écarte du sens usuel ; lorsque quelqu'un ne lit pas dans l'ordre et a donc manqué une introduction ; et lorsque quelqu'un veut vérifier si une expression est employée de la même manière tout au long du livre.

Les renvois aux chapitres indiquent l'endroit où un concept est développé, et non chacune de ses mentions.

« Non visé » figure là où il faut écarter une lecture qui s'offre d'elle-même.

Voir aussi nomme les entrées apparentées de ce glossaire et, lorsqu'un concept est poursuivi dans l'un des livres voisins, l'entrée qui s'y trouve.

Type indique l'origine du terme : *Notre méthodique* pour les distinctions que ce livre et ses livres voisins établissent expressément ; *Philosophie générale* pour les expressions introduites par la tradition et employées ici dans un sens déterminé.

Auto-référence

Type : Général-philosophique

Explication : La propriété de la question de la vérité de se rapporter à elle-même : qui demande ce qu'est la vérité veut une réponse vraie. La question présuppose ce sur quoi elle s'interroge.

Ce qui en découle : la recherche de la vérité ne peut être fondée de l'extérieur. Elle est le sol sur lequel se tient toute justification - y compris la justification qu'elle n'existe pas.

Développé dans : chapitres 1, 2

Voir aussi : performatif, trilemme de Münchhausen

Calibration

Type : Notre méthodologie

Explication : Le réglage de son propre jugement sur la manière dont les choses se comportent effectivement - comme l'ajustement d'un appareil de mesure sur un étalon. Sont visées en particulier l'évaluation de fréquences, de poids et de rapports : comment répandue est une chose ? Combien pèse-t-elle ? Où se situe-t-elle en comparaison ?

Pourquoi c'est un concept à part : des énoncés isolés peuvent tous être exacts et fausser pourtant l'image d'ensemble. Qui n'entend que des phrases vraies sur des exceptions n'a pas un savoir faux, mais une image fausse. Les omissions sont ici inévitables, car aucune carte ne contient tout le pays ; le difficile est de pondérer ce qui est montré, et ce qui est omis, on ne le voit pas (chapitre 19.1).

Deux niveaux : au premier, on vérifie des énoncés isolés et leurs sources ; au second, la distribution : ce qui est choisi, ce qui manque, comment se déplace sa propre mesure du normal (chapitres 10a.3, 10b.1).

Calibration propre signifie : selon ses propres critères, affinés par l'expérience, au lieu de laisser une instance filtrer pour soi (chapitre 19.6). Cela n'exclut pas la division du travail de la vérification, mais bien une confiance dont on ne peut plus indiquer les fondements (chapitre 19.4).

Développé dans : chapitre 19 ; de façon détaillée dans *Calibration* (2026)

Voir aussi : perspective, résistance, certitude, économie du contrôle

Certitude

Type : Général-philosophique

Explication : Le degré auquel quelqu'un se fie à quelque chose - dans le meilleur des cas le degré que méritent les fondements. La certitude est d'abord un constat sur la personne, non sur la chose - la calibration fait coïncider les deux.

Non visé : la vérité. On peut être certain et dans l'erreur, et douter et avoir raison.

Degré et espèce : la certitude a des degrés, qui peuvent se graduer, et des espèces, qui disent comment elle est contrôlée : en recalculant, par des voies indépendantes menant au même constat, par l'expérience avec quelqu'un, par l'accomplissement lui-même. Une échelle met les espèces côte à côte comme si elles n'en faisaient qu'une.

Développé dans : chapitres 2, 10a.3

Voir aussi : savoir, vérité

Changement de paradigme

Type : Général-philosophique

Explication : Le changement dans lequel ce ne sont pas des hypothèses isolées, mais les concepts fondamentaux d'un édifice de pensée qui sont remplacés. Il peut conserver l'ancienne théorie comme cas limite, comme la théorie de la relativité la mécanique de Newton, ou remplacer entièrement ses concepts fondamentaux pour un domaine, comme dans le passage à la mécanique quantique. En un sens plus large, tout tel changement est un dépassement, y compris la rupture : il conserve les phénomènes et élève leur compréhension à un nouveau niveau.

La règle : tout changement doit sauver les phénomènes : il doit expliquer à terme ce que l'ancien paradigme expliquait, et de plus ce qu'il ne pouvait pas expliquer. Au début, il peut encore être en retard sur ce point, comme le modèle héliocentrique qui ne calculait d'abord pas plus exactement.

Non visé : un changement sans fondements. Que des paradigmes puissent être difficilement comparables ne rend pas le changement arbitraire, car il suit les mêmes principes de la recherche de la vérité que la recherche ordinaire.

Développé dans : chapitre 15

Voir aussi : sauver les phénomènes, dépassement, mise à l'épreuve

Cohérence

Type : Général-philosophique

Explication : La connexion d'une conviction avec tout le reste que quelqu'un tient pour vrai. La cohérence est violée là où quelque chose ne s'accorde pas, où une lacune demeure ou où deux phrases s'excluent.

Non visé : la simple absence de contradiction. Un système peut être exempt de contradiction et vide. La cohérence exige que les parties se portent mutuellement, pas seulement qu'elles ne se gênent pas.

Rapport à la correspondance : les deux sont des côtés du même fait de vérifier, dès qu'on cesse de les penser comme une comparaison entre un dedans et un dehors. Au sens large, comme accord avec tout ce qui se présente, y compris avec ce qui s'impose, la cohérence inclut la correspondance, dont le contrôle est son cas le plus exigeant (chapitre 10.4). Au sens étroit, comme accord des pensées entre elles, elle ne suffit pas : un système délirant aussi peut s'accorder en lui-même.

Développé dans : chapitres 8, 11

Voir aussi : correspondance, résistance, intégration

Complétude vivante

Type : Notre méthodologie

Explication : Quelque chose n'est pas entier parce que rien ne manque, mais parce que ses parties s'appartiennent : chacune renvoie aux autres, se détermine par elles et se développe avec elles. Rien d'essentiel ne manque pour la compréhension de l'ensemble, mais il n'est pas nécessaire que tout le possible soit mentionné.

Le contraire : la complétude mécanique. Elle collecte, additionne et coche : ses points se tiennent côte à côte sans rapport, et chacun pourrait être omis ou remplacé sans que rien ne change au tout. Il lui manque le lien.

Non visé : que règles, listes ou procédures rigoureuses seraient en tant que telles mortes. Devient mécanique un ordre dont les parties sont expédiées sans rapport les unes aux autres et sans question sur le pourquoi.

Développé dans : chapitres 6, 16.4

Voir aussi : intégration, cohérence, interprétation

Connaître

Type : Général-philosophique

Explication : L'activité par laquelle devient accessible ce qui ne l'était pas auparavant. Connaître est un processus ; il a un commencement, des états intermédiaires et pas d'achèvement garanti.

Rapport à la vérité : la vérité est le processus dans lequel le connaître assemble tout ce qui lui advient, y compris ce qui résiste, en un tout articulé (chapitres 11, 23.5a). Ce qui est atteint à chaque fois est vérité connue : entière, non à moitié, mais pas le dernier mot.

Développé dans : tout au long ; expressément aux chapitres 3 et 11

Voir aussi : vérité, processus de vérité, savoir, mise à l'épreuve

Consistance performative

Type : Notre méthodologie

Explication : L'accord de ce qu'un texte dit avec ce qu'il fait. Un texte sur la recherche de la vérité est performativement consistant lorsqu'il applique ses principes à lui-même : lorsqu'il justifie ce qu'il exige, accueille les objections, reste ouvert à la révision et se laisse mesurer à ses propres tests.

Le contraire : la contradiction performative, où l'accomplissement dément ce que dit le contenu.

Développé dans : chapitre 21

Voir aussi : performatif, auto-référence, complétude vivante

Contradiction

Type : Général-philosophique

Explication : Le cas où deux déterminations s'excluent mutuellement et sont toutes deux revendiquées. Une contradiction n'est pas une faute de pensée, mais un constat : elle indique que l'ordre jusque-là ne suffit pas.

Ce qui en découle : les contradictions ne sont pas à éviter, mais à travailler de bout en bout. Qui les supprime en biffant un côté a perdu l'information qui s'y trouvait.

Non visé : que deux énoncés qui s'excluent pourraient être vrais en même temps. Précisément parce qu'ils ne le peuvent pas, la contradiction est un constat : elle montre que l'ordre ne suffit pas à cet endroit (chapitres 2, 7).

Comment elle se résout : par dépassement. On cherche le principe supérieur qui explique les deux côtés : les deux observations restent valables, la contradiction comme problème se dissout, la compréhension s'élève, comme avec le bâton dans l'eau et la réfraction de la lumière (chapitre 7).

Développé dans : chapitres 7, 11.7

Voir aussi : dépassement, résistance

Correspondance

Type : Général-philosophique

Explication : L'accord d'un énoncé avec ce dont il parle. Le plus ancien concept de vérité de la philosophie, et allant de soi dans l'usage courant.

Le problème classique : pour contrôler l'accord, il faudrait connaître la chose indépendamment de l'énoncé - et pour cela il faudrait de nouveau des énoncés.

La résolution : ce qui tient à un ordre et ce qui lui résiste se montre dans la même expérience où l'on ordonne. Il n'y a pas besoin de comparaison du dehors.

Le rapport à la cohérence : ce qui ne correspond pas n'est par là même pas cohérent au sens large (chapitre 10.4) - une représentation contre laquelle l'expérience se heurte ne s'accorde plus avec le reste. Au sens étroit, comme simple accord des pensées entre elles, même une illusion peut être cohérente. Le contrôle de correspondance n'est donc pas un second procédé, mais le cas le plus exigeant du contrôle de cohérence : celui où le résistant ne se laisse pas écarter en repensant.

Développé dans : chapitre 10.4

Voir aussi : cohérence, résistance

Dépassement

Type : Philosophie générale

Explication : La résolution d'une contradiction dans laquelle ce qui est fondé de part et d'autre ne disparaît pas, mais est conservé dans une détermination plus englobante. Le mot allemand a trois sens (mettre fin, conserver, élever à un niveau supérieur), et les trois sont visés.

Non visé : le compromis. Un compromis renonce à quelque chose de chaque côté ; un dépassement montre ce qui était fondé de chaque côté et ce qui ne l'était pas, et explique comment l'opposition est née.

À quoi on le reconnaît : à la question de savoir si la nouvelle position explique pourquoi les anciennes sont apparues. Là où elle ne le fait pas, il s'agit d'un mélange.

Développé dans : chapitres 3.4, 7, 19

Voir aussi : contradiction, principe de l'éléphant ; *Penser – Ordonner sans perdre* (2025), Glossaire: dépassement, *L'éthique – Le bien que nous faisons déjà* (2026), Glossaire: Dépassement

Économie du contrôle

Type : Notre méthodologie

Explication : La décision de ce que mérite un contrôle. Vérifier coûte du temps et de l'attention : qui vérifie tout n'a plus rien pour l'important. Trois grandeurs déterminent l'effort : l'enjeu, le taux de base - combien de fois des affirmations de ce type ont tenu jusqu'ici - et le bilan de la source. S'y ajoute la division du travail : personne ne vérifie seul.

La limite : l'économie du contrôle répartit l'attention, non la vérité. Un taux de base faible justifie des exigences de preuve plus strictes, mais ne réfute rien. Ce n'est que le contrôle lui-même qui décide du vrai et du faux.

À quoi on reconnaît un filtre incliné : à l'asymétrie. Il laisse passer le commode et ne vérifie que l'incommode ; sa limite passe là où passe celle de son propre camp. La même épreuve vaut pour celui qui s'écarte : qu'une opinion domine ne la rend pas plus vraie que de s'écarter.

Développé dans : chapitre 19.4 ; sur la question de savoir si quelque chose mérite un contrôle, chapitre 18.4

Voir aussi : calibration, certitude, pensée en camps

Expérience (au sens d'expérimentation)

Type : Notre méthodologie

Explication : Les endroits signalés où le lecteur peut vérifier lui-même si ce qui est affirmé se vérifie. La plupart sont une démonstration, non une illustration. Quelques-uns ne font qu'aiguiser une question ou mettre quelque chose au jour.

Des sortes qui montrent plus ou moins. Une *expérience d'observation* a un constat ouvert - s'il diffère chez assez de lecteurs, la description est fausse. Un *test performatif* n'a pas de constat ouvert : le contraire ne peut pas s'enacter. Une *expérience de pensée* ne peut pas s'exécuter, seulement se penser jusqu'au bout, et elle aiguise une question au lieu d'établir quelque chose. Une *exploration de soi* met au jour ce que chacun apporte ; un constat divergent n'y est pas une objection, mais son objet. Une *application* éprouve un outil développé sur un cas ; son constat est controversé comme toute question de fond. Un *test aux limites* éprouve l'outil lui-même et trouve où il ne porte plus.

De quoi la différence dépend : une objection ne porte que si c'est la bonne sorte d'objection pour la sorte d'expérience considérée.

Développé dans : chapitres 1, 2, 4, 9, 10b.1 (à chaque première apparition d'une sorte)

Voir aussi : performatif, auto-référence

Falsification du fondement

Type : Notre méthodologie

Explication : L'abus de la méthode performative elle-même. La falsification commence comme l'authentique, avec quelque chose qui est réellement là - l'impulsion à vérifier, un malaise, l'aspiration au sens -, et conduit pas à pas à un résultat qui était fixé dès le départ. À la fin, le vécu de la personne sollicitée est déclaré preuve.

À quoi on la reconnaît : non au premier pas, qui ressemble à l'authentique, mais aux suivants. Les tests demandent : le contrôle a-t-il le droit de tourner autrement ? Propose-t-on des contre-épreuves ? Reste-t-il du temps ? Le vécu est-il traité comme un indice ou comme une preuve ? Qui l'interprète ? Et le processus rend-il plus autonome ou plus dépendant ?

Non visé : l'irréfutabilité du fait de vérifier lui-même. Elle est à découvert et invite à la contre-épreuve. La falsification a besoin de la cachette.

Développé dans : chapitre 18

Voir aussi : immunisation, inversion, performatif

Formes de vérité

Type : Notre méthodologie

Explication : Les diverses manières dont un jugement se confirme comme vrai - empirique, existentielle, culturelle, artistique. Elles diffèrent par ce à quoi elles se confirment. Le concept de vérité demeure le même (voir annexe A, pluralisme alétique).

L'erreur de catégorie : qui mesure une forme au critère d'une autre les manque toutes deux. « La Terre est notre mère » (DE: „Die Erde ist unsere Mutter“) est solide comme ouverture métaphorique et fausse comme affirmation biologique.

Non visé : que quelque chose serait vrai parce que cela aide. Les vérités existentielles et culturelles aussi doivent tenir devant les expériences qui parlent contre elles.

Développé dans : chapitre 12

Voir aussi : mise à l'épreuve, interprétation

Immunisation

Type : Général-philosophique

Explication : Une conviction est construite ou défendue de telle sorte qu'aucun constat possible ne puisse l'atteindre : le contre-exemple est déclaré exception, la critique réinterprétée comme confirmation, le critique attaqué au lieu de son objection. Le pré-jugement qui se met ainsi à l'abri de l'expérience devient préjugé.

À quoi on la reconnaît : À la question de savoir ce qui convaincrait du contraire. Si la réponse est « rien », il y a dogme.

Non visé : l'irréfutabilité de la mise à l'épreuve elle-même. Qui conteste qu'il met à l'épreuve met à l'épreuve en le faisant. Mais cette structure est à découvert : chacun peut faire la contre-épreuve. L'immunisation cache son irréfutabilité et interdit la contre-épreuve.

Développé dans : chapitres 4, 21.6, 22.3, 24.1

Voir aussi : Pré-jugement, Inversion, Falsification du fondement

Intégration

Type : Notre méthodologie

Explication : Le rassemblement de perspectives ou de constats différents en un ensemble cohérent où chacun a sa place. L'intégration est plus que collectionner : il faut qu'apparaisse comment les parties s'appartiennent.

Non visé : la moyenne. Qui fait de deux positions une position moyenne prend la moitié de chacune et ne montre pas comment elles s'appartiennent.

Développé dans : chapitres 5, 8

Voir aussi : principe de l'éléphant, dépassement, cohérence

Interprétation

Type : Général-philosophique

Explication : Le comprendre de ce que des êtres humains ont produit - textes, images, lois, outils, actions. Elle a lieu constamment et le plus souvent inaperçue, à la lecture d'une phrase comme à l'interprétation d'un sourire. Ce qui distingue les produits de l'esprit des produits de la nature, c'est la fin consciente. C'est pourquoi l'interprétation s'enquiert, pour le texte, de l'intention, pour l'organe, de la fonction, pour le simple processus naturel, de la cause.

Les dimensions : parce que ce qui est produit naît d'une fin, l'interprétation reconstruit sa genèse : le matériau, l'auteur, les moyens et procédés, la fin et l'effet. Pour la grande œuvre s'ajoute l'ouverture du monde : elle donne forme à une expérience qui concerne beaucoup de gens.

Espèce de texte et vérité : parce que les textes sont faits à des fins différentes, on vérifie en eux des choses différentes : pour le rapport, s'il atteint juste ; pour la loi, si elle remplit sa fin et s'accorde avec les autres ; pour la lettre, la sincérité ; pour le poème, s'il est vrai en cet autre sens où l'on parle d'un vrai ami : s'il est ce qu'il doit être. Sont vrais ou faux au sens du jugement les jugements portés sur le texte (chapitre 13.3).

Non visé : une liste qu'on épuise. Chaque dimension se montre à l'angle mort qui naît quand elle manque, et la fin de l'œuvre décide laquelle pèse le plus.

Développé dans : chapitre 13

Voir aussi : formes de vérité, perspective, complétude vivante

Inversion

Type : Notre méthodologie

Explication : Un principe bascule en son contraire tandis que sa forme reste la même. Qui utilise le principe de l'éléphant pour accorder à chaque position un grain de vérité et dissoudre ainsi la distinction du vrai et du faux l'a inversé.

Comment cela se produit : une force est absolutisée - le scepticisme en cynisme, la recherche de cohérence en schéma, l'empathie en une compassion qui remplace le contrôle, l'ouverture en arbitraire. Le danger est l'envers de ce qui fait la force de la force. Ce qui aide contre cela est l'auto-application.

Pourquoi c'est un thème à part : les principes de ce livre sont tous susceptibles d'abus, et l'abus est difficile à distinguer de l'extérieur. Il se montre au rendement, non à la forme. Il est le plus difficile à reconnaître là où l'on entrave le contrôle au nom de la vérité, souvent par des gens qui croient défendre la vérité (chapitre 17).

Développé dans : chapitre 17, en particulier 21.5

Voir aussi : immunisation, pensée en camps, calibration

Mise à l'épreuve

Type : Général-philosophique

Explication : Le processus par lequel une hypothèse se révèle ou non solide à l'usage ultérieur. La mise à l'épreuve n'est pas un test unique, elle se poursuit : ce qui a tenu peut se montrer insuffisant plus tard.

Non visé : la preuve. Une hypothèse qui a tenu n'est pas prouvée, elle n'a simplement pas échoué jusqu'ici.

Pas davantage visé : fonctionner. Une illusion peut fonctionner un certain temps, une consolation aider, une idéologie ordonner efficacement une société ; ce qui a tenu à l'épreuve, c'est ce qui résiste à un contrôle toujours plus exigeant.

Rapport à la vérité : est vrai ce qui résiste à un contrôle toujours plus exigeant (chapitre 10.5). Ce qui a tenu jusqu'ici vaut comme vérité connue, aussi longtemps que cela tient.

Développé dans : chapitres 4, 11.3b, 13.3

Voir aussi : pré-jugement, résistance

Pensée en camps

Type : Notre méthodologie

Explication : Le tri des affirmations d'après le côté dont elles viennent, au lieu de leurs fondements. Ce qui sert son propre camp est plus volontiers cru, ce qui lui nuit plus sévèrement vérifié ; la critique est interprétée comme une attaque et le critique rangé du côté adverse.

À quoi on la reconnaît : à l'asymétrie. Le filtre incliné ne vérifie rien de ce qui dérange son propre côté, et tout ce que dit le côté adverse.

Non visé : que toute prise de parti serait déjà pensée en camps. Elle commence là où l'appartenance remplace la vérification.

La tentation est générale : elle se montre en tous temps et de tous côtés, aussi chez ceux qui la reprochent aux autres. Ce qui aide contre elle n'est pas le choix du bon côté, mais la symétrie : les mêmes critères pour son propre côté que pour l'autre, appliqués d'abord à son propre camp.

Développé dans : chapitres 21.1, 21.2, 21.8a ; sur le filtre incliné, chapitre 19.4

Voir aussi : inversion, immunisation, pluralisme orienté

Performatif

Type : Général-philosophique

Explication : Un rapport est dit performatif lorsqu'il n'est pas affirmé, mais montré dans l'accomplissement. La preuve n'est alors pas un argument, mais ce que quelqu'un fait pendant qu'il lit ou qu'il contredit.

À quoi on le reconnaît : une contradiction performative existe lorsque le contenu d'un énoncé contredit ce que son accomplissement présuppose. Qui dit « je me tais » ne le fait pas.

Limite : toute affirmation de ce livre n'est pas établie de façon performative. Là où des expériences sont décrites, le constat peut différer.

Développé dans : chapitres 1, 2

Voir aussi : auto-référence, trilemme de Münchhausen, consistance performative

Perspective

Type : Général-philosophique

Explication : Le point de vue d'où quelque chose est saisi, y compris ce qu'il rend visible et ce qu'il rend invisible. Toute connaissance a une perspective ; il n'y a pas de regard de nulle part.

Non visé : l'arbitraire. Que toute vision ait une perspective ne veut pas dire que toutes les perspectives saisissent autant.

Deux sortes : certaines perspectives saisissent des parties, d'autres le tout depuis un lieu ; qui les confond dévalorise l'une ou surestime l'autre (voir principe de l'éléphant).

Développé dans : chapitre 5

Voir aussi : principe de l'éléphant, intégration, calibration, pluralisme orienté

Pluralisme orienté

Type : Notre méthodologie

Explication : L'attitude entre le dogme rigide et la relativité arbitraire. Orienté, parce qu'il y a une direction, vers la vérité, et que tous les chemins ne se valent pas ; pluralisme, parce que beaucoup de chemins peuvent mener au sommet et que la diversité de ceux qui cherchent ensemble est une richesse. La direction n'est pas indiquée par des résultats déterminés, mais par la manière de vérifier : les fondements, la mise en commun des perspectives, les contradictions travaillées de bout en bout, la possibilité de contrôle par d'autres et la révisabilité.

L'auto-limitation : il y a des positions fondées et non fondées, ouvertes et immunisées. Qui refuse par principe la justification s'exclut lui-même du processus de vérité.

Deux manières de procéder : les constats partiels sont examinés quant à leur ajustement au tout ; les visions entières sont interrogées sur leur part de vérité, sans les rapetisser en éléments de construction (chapitres 5, 23.1).

Non visé : un mauvais compromis ou une harmonisation à tout prix. Certaines choses ne peuvent que se circonscrire ou s'endurer ; l'intégration vient après le contrôle, non à sa place (chapitre 20.4).

Développé dans : chapitre 20.4

Voir aussi : principe de l'éléphant, perspective, processus de vérité

Pré-jugement

Type : Philosophie générale

Explication : L'attente avec laquelle quelqu'un aborde une chose avant de l'avoir vérifiée. Les pré-jugements sont inévitables et le plus souvent utiles : sans eux, aucune perception ne serait possible, car rien n'apparaîtrait comme quelque chose.

Non visé : le préjugé au sens péjoratif. L'écriture avec trait d'union marque la différence : un pré-jugement précède le jugement ; un préjugé le refuse.

La différence tient à la possibilité d'une correction. Un pré-jugement change au contact de la résistance ; un préjugé au sens péjoratif la supporte. Lequel des deux est en jeu ne se montre pas d'avance, mais seulement dans la manière de traiter la résistance : même un préjugé qui se laisse corriger s'avère par là un pré-jugement (chapitre 4).

Développé dans : chapitres 3, 4

Voir aussi : mise à l'épreuve, résistance, immunisation ; *Penser – Ordonner sans perdre* (2025), Glossaire: préjugé, *L'éthique – Le bien que nous faisons déjà* (2026), Glossaire: Image de l'autre

Principe de l'éléphant

Type : Notre méthodologie

Explication : Des points de vue différents saisissent souvent des aspects partiels différents, vrais, de la même chose. D'après la fable des aveugles qui palpent un éléphant et parviennent, selon l'endroit où ils le touchent, à des descriptions inconciliables - serpent, colonne, éventail.

Le cœur de la fable ne tient pas déjà à ce que chacun a palpé quelque chose de juste, mais à ce qu'il y a un éléphant. Sans lui, les descriptions ne seraient pas contradictoires, mais sans rapport entre elles. C'est en lui que se décide en quel sens elles s'accordent.

Droit et tort : chacun a raison pour ce qu'il a palpé, et tort dès qu'il le tient pour le tout et exclut les autres. En ce sens, l'annexe A dit des théories de la vérité qu'elles ont toutes raison.

Deux sortes de points de vue : certains saisissent des parties qui ne donnent la chose qu'ensemble - des indices, des valeurs mesurées, des dépositions de témoins. D'autres saisissent le tout depuis un lieu, comme on voit une montagne de l'est ou de l'ouest. Qui traite des visions entières comme des parties les dévalorise ; qui anoblit des parties en visions entières fait de chaque indice sa propre vérité.

Non visé : que toute position saisisse autant. Certains contacts touchent plus que d'autres, et certaines descriptions sont tout simplement fausses.

La limite : là où des énoncés différents ne portent pas sur le même objet, il n'y a rien à intégrer. Là où un énoncé est tout simplement inexact, pas davantage.

Développé dans : chapitre 5 ; appliqué aux théories de la vérité dans l'annexe A

Voir aussi : perspective, intégration, principe du détective, pluralisme orienté

Principe du détective

Type : Notre méthodologie

Explication : L'exigence qu'une explication loge tous les constats, pas seulement les commodes. Un détective qui laisse de côté un indice parce qu'il ne cadre pas avec son soupçon n'a pas résolu l'affaire.

Le noyau pratique : là où il reste quelque chose qui ne s'accorde pas, l'explication n'est pas encore achevée, si nombreuses que soient les choses qu'elle explique par ailleurs. Tous les indices ne pèsent pas le même poids, mais aucun ne doit disparaître.

Développé dans : chapitre 8

Voir aussi : principe de l'éléphant, cohérence

Processus de vérité

Type : Notre méthodologie

Explication : Le tout formé de chercher, trouver et chercher encore. En lui, la vérité connue est gagnée, contrôlée et prolongée : tout ordre trouvé vaut jusqu'à ce qu'un meilleur le dépasse, et entre en celui-ci. Ce qui le pousse plus loin, c'est ce que le livre développe pas à pas comme vérité : un ordre où une contradiction reste ouverte, où un indice n'a pas de place ou où quelque chose d'essentiel manque n'est pas encore le tout.

Non visé : que la vérité serait faite à volonté dans l'échange. Ce qui vaut dans le processus doit aussi tenir devant ce qui ne se plie ni à un désir ni à une majorité (chapitre 10).

À quoi on le reconnaît : à l'ouverture au prochain contrôle. Qui exclut que ce qui est atteint puisse encore s'améliorer a arrêté le processus ; qui ne laisse rien valoir parce que tout pourrait encore s'améliorer ne l'a pas commencé.

Qui y participe : le processus est commun. Des institutions comme la science, les médias libres et les tribunaux indépendants en sont les formes (chapitre 16.2) ; qui refuse par principe la justification s'exclut lui-même de lui (chapitre 20.4).

Développé dans : chapitres 1, 11.3c, 20.5, 23.5a

Voir aussi : vérité, connaître, mise à l'épreuve, pluralisme orienté

Résistance

Type : Notre méthodique

Explication : Ce qui ne se plie ni à l'attente, ni au souhait, ni à l'intervention. La résistance est le lieu où la réalité se fait remarquer dans le connaître, non pas comme un choc venu du dehors, mais comme le non-accord de ce qui était supposé ou voulu.

Non visé : la simple dureté. Que le poing heurte la table confirme seulement ce qui était déjà supposé. La résistance instruit là où une supposition ou un souhait rencontre quelque chose qui ne cède pas : la pierre plus lourde qu'elle n'en avait l'air, ou qui ne se soulève pas parce qu'on le veut (chapitres 11a.1, 11a.2).

La diversité de ses manifestations : palpable avec la pierre, sous forme de ténacité chez soi-même, là où l'habitude et l'impatience ne cèdent pas et corrigent l'image qu'on avait de soi, sous forme de surprise chez les autres personnes, et le plus tard dans ce qui vaut entre les personnes. Les autres personnes résistent en outre comme des personnes auxquelles on doit des fondements : elles ne font pas que réfuter, elles contredisent. Et elles peuvent répondre : dire ce qui ne va pas et corriger l'image qu'on se fait d'elles et de la chose, même là où l'on n'aurait rien remarqué soi-même. Leur résistance n'est pas plus forte que celle de la pierre, mais d'une autre nature : elle donne des fondements qu'il faut vérifier soi-même. La mesure dans laquelle quelqu'un peut répondre compte plus que sa présence ; lire aussi est une rencontre, quoique inégale.

Pas davantage visé : que quelqu'un ne cède pas. Un préjugé tenace ne résiste pas à la réalité, mais à la correction, ce qui est un autre processus.

Un concept, une différence de degré. Que quelque chose ne se plie pas dans l'intervention ou dans la pensée ne constitue pas deux vérifications distinctes : dans les deux cas, cela se signale comme une rupture dans le même ensemble. La différence tient au caractère irrécusable : qui intervient reçoit une réponse, que cela s'ajuste ou non ; dans la simple réflexion, ce qui dérange se loge plus aisément, par une hypothèse auxiliaire, une limite déplacée, une exception.

Développé dans : chapitres 8.5, 11, 11a

Voir aussi : cohérence, correspondance, pré-jugement ; *L'éthique – Le bien que nous faisons déjà* (2026), Glossaire: Devoir des raisons

Sauver les phénomènes

Type : Général-philosophique

Explication : L'exigence que toute observation authentique trouve sa place dans l'explication. L'expression provient de l'astronomie grecque (*sozein ta phainomena*). Les observations ne sont presque jamais entièrement fausses - ce sont les interprétations qui peuvent l'être, et elles sont alors rejetées, non intégrées.

Ce qui en fait partie : sauver, c'est aussi conserver ce qui ne s'explique pas encore, et classer même la tromperie : que quelqu'un ait posé une fausse piste est lui-même un indice.

Développé dans : chapitres 8.2, 19.4

Voir aussi : principe du détective, changement de paradigme, dépassement

Savoir

Type : Général-philosophique

Explication : Vérité connue qui peut s'établir - par des fondements qu'on peut indiquer, ou par une sûreté de coup d'œil qui s'est confirmée sur de nombreux cas.

Deux formes : le savoir explicite peut rendre compte. Le savoir intériorisé de l'expérimenté le peut souvent moins, et est pourtant plus que conjecturer, parce qu'il a tenu à l'épreuve (chapitre 9.1).

Non visé : une conjecture exacte qui se trouve tomber juste.

Développé dans : chapitre 9.1

Voir aussi : connaître, certitude, vérité

Trilemme de Münchhausen

Type : Général-philosophique

Explication : Le constat que toute justification mène à l'une de trois situations : régression à l'infini, cercle ou arrêt arbitraire. D'après le baron qui se tire du marais par ses propres cheveux.

La réponse : le trilemme pense la justification comme une chaîne, une phrase en soutient une autre. Sous cette présupposition, il a raison. Mais la recherche

de la vérité n'est pas une première phrase, c'est un accomplissement qui ne se laisse pas contester sans que la contestation l'enacte. Et elle se confirme à ce qui se construit sur elle. L'image en est l'arche, dont les pierres se tiennent mutuellement.

Non visé : un cercle de phrases qui se présupposent mutuellement. Un tel cercle n'assure que l'accord. L'arche du chapitre 1 n'en est pas une de phrases, mais l'auto-confirmation d'un accomplissement.

Développé dans : chapitre 1 ; cf. annexe B3

Voir aussi : performatif, auto-référence

Vérité

Type : Général-philosophique

Explication : Le livre ne définit pas la vérité d'avance, il la développe dans l'accomplissement. Au commencement se tient la question qui se présuppose elle-même : qui demande ce qu'est la vérité veut une réponse vraie, et qui conteste le fait de vérifier vérifie en le contestant (chapitre 1). Puis il apparaît pas à pas : la chose se découvre dans la mise en commun de nombreuses perspectives (chapitre 5) ; ce qui est mis en commun est un tout dont les parties se déterminent mutuellement, non un tas (chapitre 6) ; les contradictions sont dépassées, non rejetées (chapitre 7) ; chaque indice doit trouver sa place (chapitre 8) ; et ce qui s'oppose à nos désirs appartient lui aussi à cet ensemble (chapitre 10). La vérité est le processus dans lequel tout cela s'imbrique : ni simple accord avec des faits ni pure construction de pensée, mais le processus vivant de leur intégration (chapitre 10.10).

« Le vrai » : le tout vivant, logiquement ordonné, en développement (chapitre 20.1) : non une somme de phrases connues, mais un ensemble dont les parties se déterminent mutuellement, auquel rien d'essentiel ne manque et qui se développe dans la recherche. Sur l'origine de la phrase, annexe B4.

Vérité connue : ce qui est atteint à chaque fois. Elle n'est pas simple opinion, mais pas non plus le dernier mot : elle vaut jusqu'à ce qu'un meilleur ordre la dépasse, et demeure conservée en lui. Elle peut contenir des erreurs que seul le meilleur ordre met au jour. L'intellection ainsi atteinte est entière, non à moitié, mais pas la dernière (chapitres 23.5a, 23.5).

Le renversement : un ordre étant trouvé, explication, rapport et concept sont dits vrais eux aussi lorsqu'ils accomplissent ce qu'ils doivent, et enfin la chose elle-même lorsqu'elle est ce qu'elle doit être, comme un vrai ami, une chaise qui porte ou une œuvre réussie. Cette vérité ne s'oppose pas à la première, elle en procède (chapitres 13.3, 23.5a). Chez Hegel, c'est le sens plus profond (annexe B2).

Non visé : le consensus. Que tous tiennent quelque chose pour vrai ne le rend pas vrai, car ce qui vaut doit aussi tenir devant ce qui ne se plie ni à un désir ni à une majorité.

Développé dans : tout au long ; résumé aux chapitres 16.4 et 23.5a

Voir aussi : processus de vérité, connaître, cohérence, correspondance, résistance